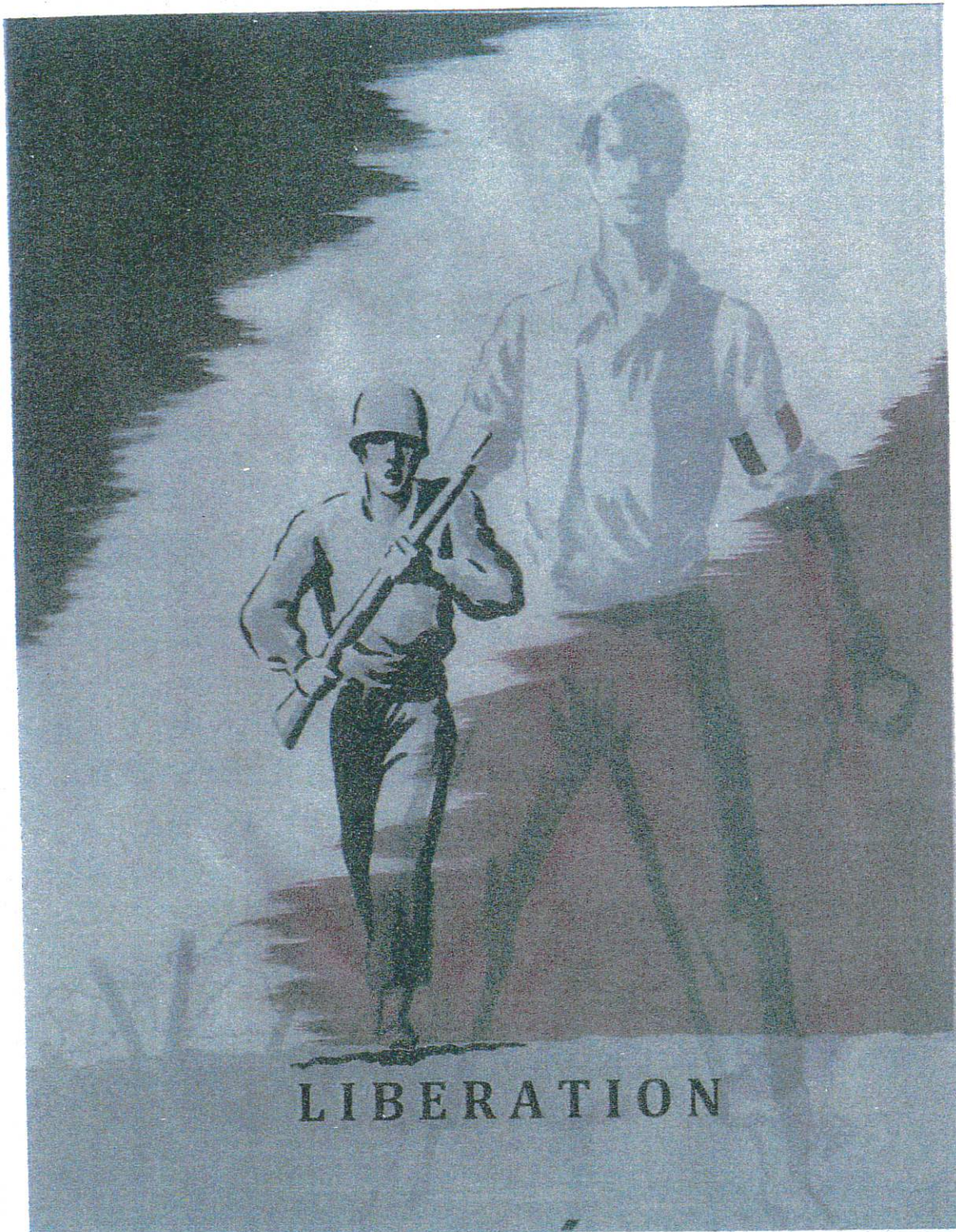


BAUME-LES-DAMES



LIBERATION

SEPTEMBRE 1944

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

L'AFFAIRE

de

BAUME – les – DAMES

Colonel Robert DUTRIEZ

Membre de l'Académie de BESANCON

Membre du Comité d'Histoire Militaire

de la 6^{ème} Région

**Les combats de BAUME-LES-DAMES
du 5 au 9 septembre 1944**

**....UNE OCCASION MANQUEE ?....
OU L'INEVITABLE DESILLUSION ?....**

**Colonel Robert DUTRIEZ
Membre de l'Académie de BESANCON**

SOMMAIRE

PROLOGUE

1° PARTIE

- I° - Situation dans la région Sud et Sud-Ouest de BAUME-les-DAMES, le 4 septembre 1944.
- II° - Marche d'approche sur BAUME-les-DAMES.
- Prise des dernières dispositions pour l'attaque.

2° PARTIE

- III° - Assaut sur les ponts - Déroulement de l'attaque à travers la ville.
- IV° - Evolution de la situation dans la région de BAUME-les-DAMES au cours de la journée du 5 septembre 1944.

3° PARTIE

- V° - Contre-attaque Allemande sur les ponts.
- Evacuation de BAUME-les-DAMES par les français.

4° PARTIE

- VI° - 6 septembre, Les « G.I.'S » relèvent nos Tunisiens.
- VII° - 7 et 8 septembre, les américains au combat.
- VIII° - 9 septembre, enfin ... la seconde libération

CONCLUSION



PROLOGUE

Les évènements dramatiques dont la ville de **Baume-les-Dames** (Doubs) fut le théâtre, au début du mois de septembre 1944, sont relatés dans 2 ouvrages d'histoire militaire, quelques historiques d'unités, divers ouvrages de la presse spécialisée ou régionale (1).

Toujours très près des faits et souvent excellents dans leurs commentaires, ces textes laissent cependant la critique sur sa faim. En effet :

- Certains ne lient pas suffisamment (ou même pas du tout) les combats locaux à la situation tactique existant alors dans les environs ainsi qu'au contexte stratégique s'imposant à ce moment en **Franche-Comté**. De là un manque d'éclaircissements sur la portée réelle – et toute relative – de plusieurs péripéties de la lutte.

- Tous semblent s'appuyer sur les seuls documents français provenant, soit de la 1^{ère} Armée française, soit des forces françaises de l'Intérieur (F.F.I.). Or les archives de l'U.S. Army et celles de l'Ex-Wehrmacht recèlent d'intéressantes pièces relatives à l'affaire de Baume. D'où, pour le chercheur, une possibilité de mieux saisir le sens de diverses attitudes prises par les adversaires allemands ou les amis américains.

Tenant compte de ces remarques et ayant eu la chance de disposer de textes d'origine étrangère, l'auteur de cette étude ambitionne donc une meilleure approche de la vérité historique qui, dès qu'elle revêt un uniforme, s'ingénie diaboliquement à multiplier ses visages.....Non seulement quand, à l'instar de celle chère à Pascal, elle franchit le pointillé des cartes d'état-major dit ligne de front.....Mais aussi lorsque fidèle à un camp, elle chemine des avant-postes vers la zone arrière (et inversement) ou passe latéralement, d'un secteur à un autre...

Que de métamorphoses, successives ou même simultanées, pour notre capricieuse Bellone ! Combien d'épreuves pour l'historien, souvent plus dérouté par les nuances de fard plaquées sur certains exploits dont trop de frères d'armes revendiquent la gloire que par les grossiers travestis occasionnellement imposés aux évènements militaires chez l'un ou l'autre des belligérants.

Appliquée au cas concret que représentent les opérations ayant eu pour finalité **la libération de Baume-les-Dames**, en 1944, cette recherche, d'autant plus passionnante qu'elle s'avère malaisée, débute à **Ornans**, le 4 septembre au soir.



1^{ère} partie

1° - SITUATION DANS LA REGION SUD ET SUD-OUEST DE BAUME-les-DAMES LE 4 SEPTEMBRE 1944 SOIR :

Nous sommes en pleine exploitation de la brillante victoire que viennent de remporter en Provence, voici 2 semaines, le 6^{ème} corps (6^{ème} C.A.U.S.) et l'armée française « B » (2)

Vers 18 heures, arrivant de CHAMPAGNOLE via SALINS, le 1^{er} échelon du groupement tactique n°3 (G.T.3) de la 3^{ème} division d'infanterie algérienne (3[°]D.I.A.) (3) atteint ORNANS. Il est prévu de passer la nuit dans cette localité si accueillante. Mais vers 18 h 45, le sous-groupement Ouest, constitué autour du 3^{ème} bataillon du 4^{ème} régiment de tirailleurs tunisiens (III/4^{ème} R.T.T.) et qui représente l'essentiel des éléments ayant pu joindre ORNANS, reçoit le message suivant : « 11^{ème} Panzerdivision se replie par BESANCON vers BELFORT – stop - Porter vous sans désespérer sur BAUME-LES-DAMES – stop – Attention à la traversée du camp du VALDAHON occupé éléments ennemis – stop et fin ».

POSITIONS AMIES

3^{ème} D.I.A.

- a - Le groupement d'avant-garde (essentiellement le 3^{ème} régiment de Spahis Algériens) atteint la ligne jalonnée par PONTARLIER, SAINT-GORDON, ORNANS.
- b - Le G.T.1 (3) stationne dans la zone NOZEROY, CENSEAU, LAC SAINT-POINT.
- c - Le reste du G.T.3 s'étire sur 150 km
 - ▣ I/4^{ème} R.T.T., à PONT du NAVOY ;
 - ▣ II/4^{ème} R.T.T., en déplacement entre SAINT-LAURENT et ORNANS ;
 - ▣ « Compagnie Canons » du 4^{ème} R.T.T. à NANTUA
 - ▣ Un peloton de « tanks-destroyers » (T.D) du 7^{ème} Régiment de Chasseurs d'Afrique (R.C.A.) à SAINT-CLAUDE.

6^{ème} C.A.U.S.

Sur 3 divisions, une seule a pénétré sur le territoire comtois. Il s'agit de la 3^{ème} Division d'Infanterie (3^{ème} D.I.U.S) dont un Bataillon réussit à avancer jusqu'au Sud immédiat de BESANCON (AVANNE-ARGUEL), le reste se trouvant largement échelonné vers LONS-LE-SAUNIER et CHAMPAGNOLE.

F.F.I.

Parmi les éléments de la résistance opérant entre BAUME-LES-DAMES, BESANCON, ORNANS et VALDAHON, ne sera citée que l'unité ayant participé à l'action objet de cette étude. Il s'agit de la compagnie dite de BAUME-LES-DAMES, appartenant au groupe F.F.I. « Montagne du LOMONT » (4). Ce maquis domine la rive gauche du DOUBS, à 2 km au Sud-Ouest de BAUME. L'effectif s'élève à 160 hommes environ.

Nota :

Du dépouillement des archives de l'ex-Wehrmacht, il ressort que le 4 au soir, cette situation est très mal connue du commandement allemand qui, en particulier, n'arrive pas à déterminer convenablement dans la progression alliée en FRANCHE-COMTE, et la part revenant aux troupes américaines, et celle à attribuer aux unités françaises. Une telle méconnaissance du dispositif adverse résulte surtout de la difficulté que représente la recherche du renseignement dans un milieu humain hostile. En sont également responsables certaines déficiences techniques, comme par exemple le mauvais fonctionnement de la radio (signalé dans maints rapports). Les meilleures données recueillies par les Allemands, durant cette période, proviennent de quelques reconnaissances aériennes exécutées « à la sauvette » à l'aube ou au crépuscule.

ACTIVITES DE L'ENNEMI

La retraite de la 19^{ème} armée allemande s'effectue dans la vallée du DOUBS et sur les routes de la HAUTE-SAONE. Elle est flanc-gardée, face au sud par :

- a - Le « corps Dehner », formé récemment avec des débris d'unités repliées du Midi méditerranéen. Il s'allonge démesurément entre DOLE et BAUME-les-DAMES.
Pour le renforcer, vient de lui être affectée la 159^{ème} division (5 bataillons réduits) qui est prévue pour tenir les crêtes dominant BESANCON au Sud et à l'Est. Mais le 4 au soir son acheminement depuis DIJON, où elle arrive après un long périple commencé à BORDEAUX, est à peine amorcé. Le tout représente un faible effectif puisque, à l'Ouest immédiat de BESANCON, il ne peut être aligné que cent hommes par 4 km de front.
- b - La garnison de VALDAHON, un millier de combattants appartenant surtout à des formations territoriales.
- c - La 11^{ème} Panzerdivision (11^{ème} P.Z.), qui dès le matin, prend ses cantonnements autour de BESANCON, venant de la région toulousaine, a livré bataille vers VALENCE et BOURG. Ses effectifs ont diminué mais, contrairement aux formations précédentes, sa valeur combative reste élevée.

Initialement la 11^{ème} P.Z. devait s'installer sur une ligne MOUCHARD-PONTARLIER. La progression accélérée des alliés oblige le commandement allemand à utiliser cette troupe d'élite d'une autre façon :

- Le gros tiendra un front allant de BAUME-les-DAMES à la frontière SUISSE, par CLERVAL et le LOMONT.
- Un détachement restera à BESANCON, en attendant sa relève par la 159^{ème} division. Afin de fixer les idées sur le potentiel restant à la 11^{ème} P.Z., il faut savoir que son régiment de chars ne possède plus que 26 blindés sur les 130 en service le 15 août. Mais ce reliquat comprend 20 chars « Panther ».

Nota : Le G.T.3 n'a connaissance que d'une assez faible partie de ces renseignements. Les sources d'information consistent, pour une large part, en de judicieuses écoutes téléphoniques auxquelles collaborent clandestinement des membres du personnel P.T.T. de BESANCON et BAUME-les-DAMES. Pour ce qui concerne la communication téléphonique avec BAUME, le « journal de marches et des opérations » du 4^{ème} R.T.T. la mentionne ainsi : ... « Les Allemands sont sans inquiétude. Quelques chambres ont été réquisitionnées pour des officiers de passage. Le pont est barré et a sa garde normale, à cause des résistants toujours à craindre ; mais elle est faible. En ville très peu d'Allemands, tout au plus une centaine et deux chars. Aucun dispositif de renforcement ne semble avoir été prévu pour la nuit »...

Commentaires sur la nouvelle mission et les moyens disponibles pour son exécution

La mission impartie au sous-groupe ouest du G.T.3 apparaît audacieuse, pour ne pas dire téméraire. En effet, il faut tenir compte :

- des 2 zones où se trouve sûrement l'ennemi (BESANCON-VALDAHON), de part et d'autre des 4 km de l'itinéraire (route nationale 492).
- de la présence, au moins vers BESANCON, de ces redoutables chars « Panther » surclassant tous les blindés alliés.

Cependant cette opération, qui s'assimile à un raid motorisé sous forme d'infiltration profonde, reste fidèle à l'esprit de la mission générale du moment : ... « Couper la retraite à l'ennemi au plus loin sur la route nationale 73 avant qu'il n'atteigne l'abri du camp retranché de BELFORT » (Ordre de la division en date du 4 septembre 44). De plus, le point d'application s'avère remarquablement bien choisi : un pont intact sur un cours d'eau malaisé à franchir, un nœud routier important et une voie ferrée à grand débit sur un axe vital pour l'ennemi.

Encore faudrait-il que les moyens prévus pour passer à l'exécution représentent au moins le strict minimum indispensable. Qu'aligne donc le sous-groupe Ouest, au moment de son démarrage sur BAUME-les-DAMES :

- 1 bataillon d'infanterie du type semi-motorisé (3 compagnies de fusiliers voltigeurs, 1 compagnie d'accompagnement – la C.A. et 1 compagnie de commandement).
- 1 escadron de reconnaissance, détaché par le 3^{ème} régiment de spahis algériens (comportant entre autres matériels, 5 chars légers type « M 5 » et 3 canons d'assaut modèle « M 8 »).
- 1 batterie d'artillerie en provenance du 67^{ème} régiment d'artillerie (disposant de 4 pièces de 105 m/m).

Quoiqu'un peu juste, cette gamme de moyens devait être suffisante. Manque cependant un pion essentiel, celui qui seul permettrait de tenir tête aux « Panther ». Il s'agit du peloton de « tanks destroyers », malencontreusement bloqué à SAINT-CLAUDE faute de carburant. Premier ennui avec une logistique qui, s'appuyant sur les lointaines bases méditerranéennes, commence à mal fonctionner.

Mais le glorieux « 4^{ème} tunisiens » en a vu d'autres ! Et, si la « baraka » (5) continue à lui être un tant soit peu dispensée, il réussira !...

II° - MARCHE D'APPROCHE SUR BAUME-les-DAMES – DERNIERES DISPOSITIONS POUR L'ATTAQUE

1) Evènements survenus au cours de la nuit et genèse des ordres définitifs

Il fait nuit. Vers 19 h la colonne s'ébranle. Vigilance est le mot d'ordre donné à tous.

En tête roule la 10^{ème} compagnie (10^{ème} Cie), renforcée par un groupe de mortiers et un autre de mitrailleuses ainsi que par deux canons anti-chars de 57mm. Entre les camions s'imbriquent deux chars M5 et deux canons d'assaut M8. Puis vient la batterie d'artillerie. Le reste du sous-groupement ne peut suivre que très espacé, car il lui faut attendre sa relève, à ORNANS, par le II du 4^{ème} RTT (qui lui-même arrive dans cette ville d'une façon fort processionnelle).

Au premier tiers de l'itinéraire, le carrefour d'ETALANS constitue un point important à tenir pour assurer la sécurité du mouvement. Une patrouille, largement découplée vers l'avant, s'y fait accrocher : débarquement d'une section - nettoyage à la grenade – compte-rendu de situation...etc...A 23h 30, seulement le gros du premier échelon passe le dit carrefour.

La progression continue, tous feux éteints et à allure réduite, avec de fréquents arrêts qu'impose la minutieuse reconnaissance exécutée par l'avant-garde tâtonnant dans l'obscurité. Enfin PONT-LES-MOULINS, dans la vallée du CUSANCIN, à 5 km de l'objectif. A l'abri du dernier masque boisé avant le DOUBS : halte ! Il est 3 heures.

Maintenant il faut prendre les dispositions de combat. Pour cela un minimum de renseignements s'impose. Ils sont donnés, joyeusement surpris par cette irruption soudaine de soldats français par :

- tout d'abord un civil habitant une maison isolée.
- ensuite la postière de BAUME qui, par chance, peut être appelée au téléphone.
- plus tard, au lever du jour, l'officier FFI commandant le groupe « Montagne du Lomont », suivi de très près par toute la compagnie de BAUME-les-DAMES.

L'action s'ordonne, peu à peu, selon le plan suivant :

1^{er} temps : (à charge de la 10^{ème} Cie renforcée par une partie de l'escadron)

- a) – franchissement par surprise du pont
- b) – prise de la moitié Sud de la ville.

2^{ème} temps :

- a) – (à charge de la 9^{ème} Cie renforcée du reste de l'escadron). Prise de la moitié Nord de la ville
- b) – (à charge de la compagnie F.F.I.) **(6)** Protection du flanc droit du dispositif par occupation de la colline de Croyot (Mission principale) – Protection des abords des ponts **(7)** et de leurs débouchés immédiats Ouest, par occupation de la hauteur du château Simon.

3ème temps : (Par tous les éléments. De plus est prévu le renforcement de la 10^{ème} Cie par la C.A. qui, durant les 2 premiers temps, fonctionne en base feux sur la rive gauche.

Installation défensive sur les points hauts situés dans les zones imparties, en vue d'interdire la circulation ennemie sur la RN 73 et la voie ferrée BESANCON – BELFORT. Secteur de surveillance prioritaire : l'Ouest.

Artillerie : Déploiement au Sud de PONT-les-MOULINS, afin de fournir des feux à la demande, sur la rive droite, et – éventuellement – de participer à la défense anti-char des arrières.

Compagnie de commandement : Installation entre les berges de la rive gauche et PONT-les-MOULINS où, dès le lever du jour, va se déployer le poste de commandement avant du G.T. 3 (qui roule en queue de colonne).

2) Bilan des renseignements connus, le 5 septembre à l'aube, sur la situation locale

21 – **Relatifs à l'ennemi** : grâce à des sources improvisées mentionnées précédemment, et sans avoir le temps de procéder à des recoupements ou à un approfondissement, le commandant du sous-groupe vient d'apprendre que :

211- Des « territoriaux » allemands occupent la ville depuis assez longtemps. Par contre quelques blindés sont arrivés la veille au soir. Ils sont postés, de façon isolée, dans les rues convergeant vers la rivière.

212- Les ponts sont intacts, obstrués seulement par des chevaux de frise. Leur garde est assurée par un char, placé sur la chaussée franchissant le Doubs, ainsi que par un détachement de fantassins cantonnant dans une maison située à l'extrémité des ouvrages d'art, côté rive droite.

213- Le matériel donne l'impression d'être hétéroclite et la troupe semble âgée.

Quoique déjà très supérieurs à ceux recueillis au moment du départ à ORNANS, ces renseignements apparaissent encore insuffisants. Cependant ils permettent de bien orienter l'opération, « à priori ». Et, à dire vrai, qu'espérer de mieux dans un contexte aussi fluide,

22 – **En rapport aux F.F.I.** : a de quoi étonner la méconnaissance réciproque que montrent de leur présence simultanée sur le même terrain, et les troupes régulières et la résistance.

221- le 3 septembre, le responsable de la circonscription de la Résistance recouvrant la FRANCHE-COMTE reçoit l'ordre de prendre contact avec la 3ème D.I.A.

222- Le 4 septembre, cette liaison s'effectue à SALINS puis à CHAMPAGNOLE, dans les différents P.C.

223- La conception de la manœuvre axée sur BAUME-les-DAMES prend forme dans l'après-midi du 4, son origine étant une des conséquences des rencontres évoquées ci-dessus.

Que la compagnie F.F.I. intéressée par ce projet n'ait pu être alertée à temps, cela est à la rigueur admissible. En effet, les moyens de transmission interne de la résistance étaient médiocres. Par contre, l'excuse ne peut jouer à l'égard du détachement de l'armée régulière qui lui devait ou aurait du être mis au courant de l'existence et de la position de son futur voisin. Que s'est-il passé exactement dans l'ambiance d'excitation fébrile régnant alors ?

Heureusement qu'au pied du mur les bons exécutants savent d'instinct rectifier les erreurs ou combler les lacunes.....

3) Considérations diverses présentant quelque intérêt pour une meilleure compréhension de la suite des événements

Primo / Le retard pris par la 11^{ème} Cie mérite une explication détaillée. Si cette unité se traîne à l'arrière, c'est que, comme nous l'avons vu précédemment, elle attend sa relève par des éléments du II / 4^{ème} R.T.T.

Or, au cours de la journée du 4, ce bataillon connaît les pires difficultés de transport :

- marche à pied, de MOREZ à SAINT-LAURENT.
- au soir, embarquement sur des « gazogènes » rassemblés à SAINT-LAURENT par voie de réquisition.
- à bord de ces véhicules de fortune, déplacement d'environ six heures pour gagner ORNANS.

Résultat : la 11^{ème} Cie ne démarre qu'à 4 heures du matin.

Voici donc survenu un deuxième ennui pour le sous-groupe Ouest, toujours à cause de cette satanée logistique. En effet, il faut savoir que :

- ce régiment d'infanterie, du fait qu'il appartient au type semi-motorisé, ne peut transporter la totalité de ses compagnies qu'en bénéficiant d'un substantiel renforcement de camions provenant du Train.
- n'ayant reçu qu'une aide réduite des « tringlots », les tirailleurs doivent comme toujours... se débrouiller. Par exemple en recourant au procédé de la « noria » ; et aussi en recherchant partout de l'essence dont plusieurs m3 offerts par leurs voisins américains sont les bienvenus.
- si suffisamment de rames du Train n'ont pas été détachées auprès du 4^{ème} RTT, c'est que cette arme n'en finit pas de remplir de multiples tâches de ravitaillement, sur des itinéraires longs de plusieurs centaines de kms et sur des routes très endommagées. (Exemple : les munitions de la 3^{ème} DIA se perçoivent à SISTERON dans les BASSES ALPES où un camion ne peut guère se rendre en moins de 3 jours).

Pour bien saisir les péripéties à venir, s'impose à l'attention, dès maintenant, cette tyrannique composante de l'art militaire que les narrateurs négligent trop souvent : la logistique. Dans l'affaire de BAUME-les-DAMES elle constitue, sans aucun doute, un redoutable handicap.

Secundo / Toujours à propos de cette 11ème Cie qui, à 5 h 30, se fait sérieusement accrocher au carrefour d'ETALANS. L'incident prend rapidement mauvaise tournure, à tel point que l'unité est irrémédiablement fixée sur place. Troisième difficulté pour le sous-groupement Ouest, due cette fois à la situation tactique sur ses arrières. A cette occasion, se relève la fragilité de la seule communication existant avec le reste du G.T. 3. Toute la journée cette ambiance d'insécurité sur l'axe des liaisons, ravitaillements et évacuations va peser – et même parfois lourdement – sur le déroulement de la lutte engagée dans BAUME ;

Tertio / Le défaut constaté dans le système de surveillance des Allemands occupant BAUME-les-DAMES pourrait surprendre. Alors que la colonne française arrive aux lisières de la ville, il ne se produit chez eux aucune réaction du genre patrouille ou alerte. Certes ce résultat découle, pour une large part, de la remarquable discrétion des mesures prises par l'attaquant :

N'empêche que dans la première moitié de la nuit, un incident s'est produit au carrefour d'ETALANS. Comment se fait-il que cette péripétie (et son évidente signification) n'ait point été signalée au commandant d'armes de BAUME, via l'échelon supérieur de BESANCON. A moins que les autorités militaires bisontines aient jugé cet indice sans intérêt pour leur secteur ? **(8)**

Mystère. D'où découle une certaine consolation inspirée par l'optimiste dicton guerrier déclarant « qu'il pleut aussi pour l'ennemi » : la machine aux renseignements ne fonctionne pas mieux dans le camp ennemi que chez nous...



2° PARTIE

III° - ASSAUT SUR LES PONTS – DEROULEMENT DE L'ATTAQUE A TRAVERS LA VILLE

Chronologie des faits :

5 heures 45. L'obscurité est totale. Des détachements mixtes (petits groupes de fantassins, à pied, agglutinés autour des « M5 ») progressent à allure extrêmement réduite, à tel point que le roulement des chenilles devient inaudible. L'entrée du premier pont – celui sur le canal – est atteinte. Partout règne un épais silence, malgré le patient travail de déblaiement de la barricade, lentement effectué par la patrouille d'avant-garde (9).

6 heures 15. En avant ! Accélération soudaine du char de tête. Ecrasement des chevaux de frise. Effarement d'une sentinelle allemande, à l'esprit embrumé par de paisibles rêveries. Dépassement éclair du poste de garde et du blindé adverse signalés à cet endroit. Aucune réaction ennemie. Crépitement des seules mitrailleuses françaises. Hurlement des mitrailleurs tuant et capturant les défenseurs complètement affolés qui, au lieu de tirer depuis les fenêtres, sortent un par un en bouclant consciencieusement leur ceinturon. Et le reste du sous-groupe de bourrer à l'abri de cet irrésistible bélier pour, d'abord, traverser ce faubourg aux maisons clairsemées qui, long de 500 mètres, précède le centre de l'agglomération. Ensuite, c'est l'éparpillement dans BAUME-LES-DAMES où aussi bien la garnison ennemie que la population autochtone émergent d'un profond sommeil pour apprendre l'incroyable nouvelle :... »Ils arrivent ! «...

Les unités achèvent de « coiffer » leurs objectifs vers 9 heures. Mais après des péripéties parfois mouvementées, et non sans laisser, truffant le dispositif ami, quelques coriaces nids de résistance. Car les Allemands ont vite surmonté leur défaillance initiale. Voici des détails prouvant que les 1^{er} et 2^{ème} temps n'ont pas toujours revêtu l'aspect d'une banale promenade militaire :

- sur l'axe principal la progression connaît de sérieuses difficultés à hauteur de la propriété Bonaymé, les Allemands s'étant retranchés dans le secteur de la maison Mathey, de la gendarmerie et de la place Chamars. Avec eux se trouve un char ;

- L'adversaire conserve une notable partie du centre-ville ; notamment l'immeuble qu'il a aménagé pour la défense du relais téléphonique des P.T.T. mais il doit l'évacuer, par suite du feu opiniâtre des F.F.I.

- Vers le pensionnat Mi-Cour le combat fait rage. Un blindé ennemi brûle et explose.

- trois chars allemands, camouflés dans un grand jardin, esquissent une contre-attaque. Dans la brutale échauffourée qui s'en suit un officier du 4^{ème} RTT a un bras arraché. Un flottement se produit alors dans nos rangs. Par chance un tir remarquable et courageux, exécuté par un « bazooka » (10), rétablit rapidement la situation.

Remarques sur l'opération menée à BAUME-les-DAMES

- 1) Le fait d'armes par lequel débute l'action s'apparente aux plus glorieuses traditions de l'armée d'Afrique : l'assaut des fantassins du 4^{ème} RTT, la charge des cavaliers du 3^{ème} RSA. Exécuté par un remarquable tandem guerrier : tirailleurs-spahis, il mérite, à cause de l'étroite coopération des 2 armes, cette peu orthodoxe appellation tactique : « charge-assaut ».
- 2) Le combat en commun des FFI et de l'armée régulière préfigure « l'amalgame » qui, dans les semaines à venir, constituera l'idée-force du haut-commandement français. Mais il faut bien se persuader que l'exemple donné à BAUME-les-DAMES culmine à un degré de quasi-perfection qui, auparavant (en Provence et autres régions traversées) ne fut pas souvent atteint, par la suite (dans les camps d'instruction et sur le front) ne sera pas toujours égalé.
- 3) Riche d'enseignements la confrontation de (employons le terme des 1^{er} bureaux) « l'ennemi futur » esquissé bribe par bribe, la veille et durant la nuit, avec « l'ennemi réel » effectivement rencontré au cours de la matinée.

Limitons nos exemples à ceux relatifs au matériel et au personnel :

« ennemi futur » (voir partie II)

... « le matériel donne l'impression d'être hétéroclite »...

« ennemi réel »

Le blindé de garde au pont est, en réalité, une automitrailleuse américaine de récupération, donc peu redoutable pour nos « M5 ». Les autres engins appartiennent surtout à la catégorie assez diversifiée des canons automoteurs, donc faciles à grenader puisque ne possédant pas de toit.

Conclusion : le renseignement est encore très valable.

... « « la troupe semble âgée »...

Pour les éléments placés au bord du Doubs cette assertion se vérifie. Par contre les unités déployées en ville sont d'une autre trempe et, dans l'ensemble d'allure jeune.

A l'appui de cette dernière révélation, l'aspect des 45 prisonniers faits le 5 septembre par le III / 4^{ème} RTT :

- 12 de la Cie de transport de la garnison de BORDEAUX, sont déjà d'âge mûr.

- 10 du « Festungspionier Bataillon » n° 14 de la côte méditerranéenne, paraissent dans la force de l'âge.

- 23 de la 11^{ème} P.Z., rayonne d'une éclatante jeunesse.

Conclusion : cette fois le renseignement s'avère moins intéressant ; manifestement, à quelques heures près, il n'est plus d'actualité.

Quoiqu'il en soit, le premier bilan au milieu de la matinée, se solde, pour nous, par :

- au positif :
 - 5 blindés, dont 2 canons automoteurs, mis hors de combat et plusieurs prisonniers.
 - Encore une ville libérée qui, malgré le danger insuffisamment écarté, clame sa joie et pavoise.
 - La route nationale 73 et la voie ferrée BESANCON-BELFORT sont battues, sur d'appréciables portions, par les feux d'un bataillon et d'un escadron.
- au négatif :
 - de très faibles pertes humaines et des dégâts matériels insignifiants.

Dans la foulée s'enchaîne le 3^{ème} temps.

Il débute par une véritable séance de tir au pigeon à l'encontre de quelques véhicules isolés qui, ignorant tout de la nouvelle situation, apparaissent à l'horizon visible de l'itinéraire surveillé. Mais le clou de cette bruyante démonstration surgit, vers 10 h 30, inattendu et inespéré, sous la forme d'un train militaire sortant du tunnel de CHAMPVANS. Splendide objectif : 4 wagons bourrés de personnels divers, 12 plates-formes chargées de matériels de combat variés. Le convoi se dégage entièrement du souterrain, ralentit avant d'entrer en gare. Feu ! Matraquage par un « M8 » sur la tête et la queue. Puis « rafalage » général de l'ensemble. Panique dans le camp adverse. Giclées de mitrailleuses sur les fuyards. Début d'incendie à bord de certains wagons. Déraillement partiel. Riposte allemande inefficace, sous forme de tirs exécutés à partir des plates-formes. Un spectacle digne du meilleur « western ».

En fin de matinée, une appréciable rallonge peut s'ajouter au bilan initial :

- pertes ennemies :
 - route nationale 73 interdite par le feu, de façon rigoureuse.
 - voie ferrée impraticable, à la fois par une importante obstruction et par le feu.
 - Un train et de nombreux matériels détruits.
 - 2 camions récupérés – 27 prisonniers – Tués et blessés en nombre indéterminés (plus tard, il sera relevé 23 cadavres allemands le long de la voie).
- pertes amies :
 - quelques blessés.

Donc le 5 septembre à midi, la situation du sous-groupement Ouest serait parfaite si..... des nouvelles aussi imprécises que mauvaises n'étaient parvenues au G.T.3, concrétisées par une inquiétante constatation : les JEEPS envoyées à ORNANS pour évacuer les blessés et ramener des munitions ne reviennent plus.

Avant de scruter nos arrières menacés, attardons-nous sur ce champ de bataille baumoïse, exemplaire et instructif à plus d'un titre

- 4) Compte-tenu de ce que l'on a déjà glané sur les activités de la 11^{ème} P.Z., le fait que 50 % des prisonniers appartiennent à cette grande unité prend valeur d'un indice inquiétant. Aussi le commandant du sous-groupement Ouest ne peut-il s'empêcher d'échafauder une hypothèse (qu'un officier d'état-major qualifierait de « la plus probable et la plus dangereuse ») : la 11^{ème} P.Z. ne va-t-elle pas, à bref délai, faire effort sur BAUME-les-DAMES.

Vu depuis le camp allemand, le malheureux épisode des ponts soulève 2 questions. Pourquoi ce point de passage obligé, menant vers la direction « à priori » la plus à craindre, a-t-il été confié aux moins bonnes troupes présentes à BAUME ? Pourquoi une éventuelle destruction n'a-t-elle pas été préparée ?

Le manque de renseignements sur la situation existant dans le Sud (voir partie I) ne peut servir d'excuse à de semblables fautes. La sûreté rapprochée et immédiate d'un dispositif n'est-elle pas un des devoirs permanents de tout chef, quelles que soient les circonstances ?

Parmi les explications possibles, une seule mérite attention : parfois l'ambiance déprimante d'une longue retraite amène les combattants, épuisés ou désabusés, à commettre les plus fatales bêtises...

5) L'euphorique déroulement de l'attaque à travers la ville en fête cache un autre souci du commandant de l'opération et de ses subordonnés immédiats : la trop grande consommation des munitions.

C'est ainsi qu'à propos de l'incident du train canonné et mitraillé, l'officier supérieur responsable de l'action écrit :... « Pour ma part je dois calmer l'ardeur de nos tireurs car.... Nous ne pouvons compter sur aucun ravitaillement...

Dans le récit de cette rencontre épique surgit pour la troisième fois, telle une mauvaise fée, l'ombre de la revêche et contraignante logistique. 2 chiffres donnent une idée précise de cette pénurie qui frappe les approvisionnements en cartouches et en obus : le soir du 5 septembre, la 3^{ème} DIA dispose, en raclant tous les fonds de ses caissons, d'une unité de feu **(11)** pour son artillerie et de 1 quart d'unité de feu pour les fantassins !

Or, circonstance aggravante pour les formations engagées à BAUME, un fait tactique inattendu vient encore compliquer la crise logistique. Souvenons-nous en effet que, durant la matinée, le trafic routier se tarit, brusquement, sur l'axe des communications conduisant aux services régimentaires installés à ORNANS.

Maintenant, on se bat à mi-chemin entre les deux localités.....

IV° - EVOLUTION DE LA SITUATION DANS LA REGION SUD DE BAUME-les-DAMES AU COURS DE LA JOURNEE DU 5 SEPTEMBRE

A ce stade du récit un déplacement de notre attention s'impose vers la direction des inquiétants arrières du sous-groupement ouest.

Evènements survenus jusqu'à midi

Là 11^{ème} Cie du III / 4^{ème} RTT n'arrive pas à se dépêtrer de l'accrochage signalé à 5 h 30 (voir partie III). Son capitaine est porté disparu. Rapidement le combat se déplace à 2 kms vers l'Ouest, dans le village d'ETALANS où la Cie s'installe en défensive.

Conséquence directe de cet ennui : le II / 4^{ème} RTT, enfin regroupé à ORNANS, reçoit, au lever du jour, la mission de garantir la sécurité sur la route nationale (RN) 492. Pour ce faire il plaque des bouchons anti-chars aux carrefours d'ETALANS, GONSANS et AISSEY, mais à la hâte et in extrémis puisque, à 8 h, un « kampfgroupe » de la 11^{ème} P.Z. venu de BESANCON, débouche au carrefour d'ETALANS. 4 chars du type « Panther » constituent le noyau de cette formation adverse qui, brutalement, bouscule la dernière colonne du II / 4^{ème} RTT ainsi que des fractions du 67^{ème} régiment d'artillerie (12), incendie des véhicules, nous met à mal du personnel puis pousse jusqu'à ETALANS. Là, la 11^{ème} Cie réussit à intimider l'assaillant. Ce dernier n'insiste pas et finit par se rabattre sur le carrefour.

Les effets de ce méchant coup de boutoir ont de quoi inquiéter :

D'abord, le II / 4^{ème} RTT (dont le commandant est tué) est séparé en plusieurs tronçons :

- 1) Sa 7^{ème} Cie qui avance seule vers PONT-les-MOULINS où dès son arrivée elle assure la couverture de la rive gauche face à l'Est.
- 2) Les bouchons anti-chars de GONSANS et AISSEY qui se cramponnent de leur mieux au terrain.
- 3) Les derniers échelons et le bouchon anti-chars du carrefour d'ETALANS qui se relie en direction de SAULES. Leur rétablissement s'effectue à 3 kms au nord de ce village.

Ensuite, les artilleurs pris dans cette bagarre ne peuvent mener à bien leur mission initiale qui consiste à rejoindre la batterie détachée auprès du sous-groupement Ouest. Les combattants De BAUME-les-DAMES ne disposeront donc pas de l'appui-feu massif prévu à leur profit, dès la fin de la matinée. Aux canons, ainsi retenus sur les arrières, il ne reste plus qu'à se pelotonner en hérisson à 1 km de SAULES et, à partir de cet emplacement, à harceler ce trouble-fête de « Kampfgruppe ».

Il est midi. Conscient de la détérioration de la situation dans la partie gauche de sa zone, le commandement de la 3^{ème} DIA intervient et va monter au plus vite une puissante riposte. Mais, en attendant, le sous-groupement Ouest est bel et bien isolé....

POSITIONS DES AMIS, LE 5 SEPTEMBRE A 12 HEURES

3^{ème} D.I.A. :

- a) Le P.C. avancé se déploie à SAULE.
- b) Le groupement d'avant-garde (réduit à 2 escadrons) fait face aux lisières Sud et Est du camp du VALDAHON.
- c) Le G.T.1 achève les opérations ayant pour objet la libération de PONTARLIER.
- d) Au G.T.3, dont le P.C. avancé éprouve les plus grandes difficultés à diriger ses subordonnés du fait de son stationnement à PONT-les-MOULINS, les éléments autres que ceux situés au Nord d'ORNANS s'étirent, vers le Sud de la façon suivante :
 - le 1/4^{ème} RTT, faisant une longue étape à pied a atteint CHAMPAGNOLE.
 - la « Cie canons » du 4^{ème} RTT, ayant prêté ses véhicules aux fantassins, se morfond toujours à NANTUA en attendant leur retour.
 - le peloton de « tanks-destroyers », enfin ravitaillé, vient de quitter SAINT-CLAUDE.

6^{ème} C.A.U.S. :

Engagée de part et d'autre du Doubs, en aval de BESANCON, la 3^{ème} D.I.U.S. tente simultanément un enveloppement Sud-Est de la capitale comtoise en partant d'ARGUEL. C'est ce qui explique la présence de 2 bataillons américains vers FONTAIN. De plus un autre bataillon, toujours appartenant à cette grande unité alliée, amorce un plus ample débordement en poussant entre ORNANS et TARCENAY.

F.F.I. :

Des éléments de la Résistance flanc-gardent, vers GUYANS-DURNES, la droite des formations du II / 4^{ème} RTT installées défensivement au Nord de SAULES. Une Cie, dépendant du groupe FFI « BESANCON EST », coopère avec les américains aux environs de FONTAIN.

REDRESSEMENT PROGRESSIF DE LA SITUATION AU COURS DE L'APRES-MIDI

Pour reprendre l'initiative, il faut attendre l'arrivée du I / 4^{ème} RTT que tous les véhicules s'empressent de rameuter. Ce bataillon débarque aux lisières de SAULES. Puis, avec l'aide de quelques chars « M5 » et de « tanks-destroyers » détachés par le groupement d'avant-garde et le G.T. 1, il entreprend aussitôt la réouverture de l'itinéraire SAULES, ETALANS, VERRIERES-du-GROSBOIS.

L'opération est couverte :

- à l'Est par les activités du groupement d'avant-garde nettoyant les environs de VALDAHON et de VERCEL.
- à l'Ouest, par la présence de ce bataillon d'infanterie U.S. déjà signalé entre ORNANS et TARCENEY. En fin de journée, ce pion sera poussé sur MAMIROLLE. Un second bataillon est également envoyé par 3^{ème} D.I.U.S. dans ce secteur avec pour objectif l'HOPITAL-du-GROSBOIS.

De plus, une réserve se constitue autour de SAULES, à base de formations américaines. Il s'agit essentiellement d'un bataillon d'infanterie renforcée de blindés et un appui de canons de 155 m/m, ces forces appartenant à la 45^{ème} D.I.U.S., une autre division du 6^{ème} C.A.U.S.

Sous ces menaces concentriques, les Allemands battent en retraite par petites fractions, soit en direction du camp du VALDAHON, soit vers le Doubs qu'ils franchissent sur le pont de LAISSEY.

Un peu avant la tombée de la nuit, les « tanks-destroyers » atteignent PONT-les-MOULINS. Fini le quasi-encerclement du sous-groupement-Ouest. Il est grand temps, et même un peu tard....Car les combattants que nous avons laissés plein d'optimisme bruyant vers midi, ces braves tirailleurs, cavaliers et F.F.I. ont depuis, connu bien des déboires. Jugeons-en par cette stupéfiante nouvelle : **BAUME-les-DAMES et toute la rive droite sont à nouveau aux mains de l'ennemi.... !....**



3°PARTIE

V° - CONTRE-ATTAQUE ALLEMANDE SUR LES PONTS et EVACUATION DE BAUME PAR LES FRANCAIS

A BAUME la situation tactique change brusquement peu après 14 heures. D'abord, de désagréables giclées d'obus s'abattent, pour la plupart sur la colline de Croyot. Quelques blessés, notamment chez les FFI. Les coups proviennent de l'Ouest d'où, débouche une contre-attaque allemande dans un grondement impressionnant.

Sur le nombre et le modèle des chars engagés par l'ennemi, les témoignages divergent. Cependant, après de scrupuleux recoupements et aussi grâce à l'étude comparative de maints documents de l'ex-Wehrmacht, il est indéniable que 4 canons automoteurs lourds de 150 m/m soutiennent de leurs feux ce « Kampfgruppe » dont 3 « Panthers », au moins, constituent l'élément de choc. Pour les libérateurs de la ville, c'est le coup dur....

Heureusement, pour progresser, l'adversaire s'entoure de précautions multiples. Longues canonnades, depuis des positions aux environs du débouché Est du tunnel de Champvans. Déploiement processionnel de l'infanterie d'accompagnement forte, selon toute apparence, de 2 compagnies de « Panzergrenadiere ». Mais, malgré une certaine lenteur dans son exécution, la manœuvre finit quand même par dévoiler sa finalité : atteindre la zone des ponts, en utilisant le terrain découvert jouxtant BAUME par son Ouest. Certes le point de passage se trouve masqué par la colline du château Simon tenue par une section FFI ; mais déjà une infiltration de fantassins ennemis se remarque dans cette direction, aux lisières du bois de Burmont (13).

Sans tergiverser le commandement du sous-groupement prend sa décision que, dans un compte-rendu, elle explicite en ces termes :.... »Repli à l'abri du Doubs ; puis faire sauter le pont et continuer la mission, dans de moins bonnes conditions il est vrai, depuis la rive gauche »....

Se déroulent alors, à un rythme accéléré, de tumultueuses péripéties qui, du fait qu'elles surviennent partout et en même temps, sont très difficiles à relater. Pourtant, de cette pelote d'évènements apparemment inextricables un fil directeur semble émerger. En effet, divers rapports font ressortir que le problème du repli se présente d'une façon très différente selon les emplacements tenus par nos troupes dans la tête de pont. Plus précisément l'opération est relativement aisée dans la moitié Ouest, par contre elle s'avère très difficile dans la partie orientale.

Commençons par le secteur Ouest, occupé par les spahis, la 9^{ème} Cie, une partie de la 10^{ème} Cie et de la C.A., une section de FFI. Les mouvements se font sur des itinéraires presque entièrement à vue des blindés adverses. D'où une pluie de projectiles. 2 chars « M 5 » brûlent. Des hommes sont touchés. Instantanément les véhicules accélèrent et les tirailleurs se mettent à courir. Une certaine confusion se produit. Non sans difficultés le commandant du sous-groupement, aidé par le capitaine des FFI, remet de l'ordre. Le franchissement du pont s'effectue au galop, sous la protection d'une base de feux hâtivement reconstituée sur la rive gauche (14), et après avoir défilé derrière un canon anti-char de 57m/m qui lui, a été maintenu sur la rive droite au lieu-dit « le rond-point ». Doit être tiré de l'oubli le sacrifice des héroïques servants de cette pièce, qu'un Mémorial de la 3^{ème}D.I.A. présente ainsi... « La distance (des Panthers) décroît : 1000m, 900 m, 800m. Les chars s'arrêtent. Deux d'entre eux se profilent très nettement. « A toi le 57. Feu ! » Le premier perforant laboure le sol tout près d'un blindé ! L'ennemi ne

bronche pas. Le 2^{ème} coup est au but, mais on voit l'obus traceur ricocher sur le blindage et se perdre dans la nature. Là-bas, les canons des chars commencent à tourner, cherchant l'imprudent. Celui-ci, un tireur indigène qui vise admirablement, aura cette fortune unique dans la vie d'un antichar, de tirer 15 obus, dont 10 font mouche... et ricochent. Le 16^{ème} coup ne partira pas. L'ennemi a trouvé l'imprudent. Les servants sont tués, le canon inutilisable...

Les derniers éléments passent sur la rive droite, juste avant 16 h 30. Depuis une heure, les ponts sont sous les feux de 2 « Panthers », dont l'un s'est embossé à 200 m seulement de la berge. Précipitamment des spahis posent des mines sur le tablier de l'ouvrage. Entre les deux rives le duel des canons et des mitrailleuses s'engage. Hélas ! De notre côté la pénurie de munitions réduit considérablement notre riposte ; quant à la protection des emplacements de tir, le long du tronçon de route montant sur PONT-les-MOULINS, elle s'avère très médiocre. Résultat : un char « M5 » et une voiture de reconnaissance du modèle « scout-car » s'enflamment puis dévalent la pente, manquant de très peu d'écraser un groupe de tirailleurs.

Ce n'est qu'à la nuit que les « tanks-Destroyers » (voir partie IV) viennent renforcer notre fragile ligne de contact, face à cette malheureuse cité de BAUME-les-DAMES récupérée par l'ennemi...

Reportons-nous maintenant à la partie Est de la tête de pont, celle tenue par des éléments de la 10^{ème} Cie et le gros de la Cie F.F.I. Pour les soldats de la résistance surgit une difficulté grosse de conséquences. Ils ne possèdent pas les poste radio émetteurs-récepteurs utilisés par l'« armée régulière ». De plus, ils sont disséminés dans une zone boisée étendue. Aussi l'ordre de repli ne les touche-t-il qu'assez tard (15) ; d'autant plus que l'officier FFI chargé de le transmettre subit une blessure en cours de route, et ne réussit à remplir sa mission que d'extrême justesse. Avec cela, les obus allemands continuent leur harcèlement sur le versant Ouest de la colline, blessant plus ou moins grièvement plusieurs hommes. D'où, pour éviter ce redoutable danger du bombardement, une nouvelle direction de retraite adoptée par la plupart des groupes : celle des prairies situées à l'Est du village de COUR, avec l'intention de traverser le DOUBS à l'aide de barques.

Ce repli fort mouvementé, (et parfois chaotique, amène au bord de la rivière, entre 16 et 17 h, de petits paquets de tirailleurs et de nombreux F.F.I. Une partie de la 7^{ème} Cie se déploie sur l'autre rive, en position de recueil, (14). Le franchissement est donc possible, les embarcations à utiliser étant des barques de pêcheurs amarrées le long de la berge. Seul ennui : des chaînes et des cadenas retiennent solidement les esquifs à de gros poteaux. Qu'importe ce détail ! Un courageux civil (16) s'est déjà mis au travail, à grands coups de marteau, de pince et de scie à métaux.

Le transbordement débute par un drame, dû à la maladresse des Tunisiens. Car il faut bien avouer que nos braves Nord-Africains n'ont jamais été d'une remarquable dextérité sur l'élément liquide !... Ce pénible incident se traduit par 2 barques coulées en plein milieu du DOUBS qui, fatalité supplémentaire, est en crue depuis plusieurs jours. Sept hommes périssent dans ce naufrage, six réussissent quand même à gagner le rivage ami.

Par la suite la traversée s'organise convenablement. 4 embarcations assurent une navette, les dernières s'effectuant sous le feu de l'ennemi (17) qui, peu à peu, pousse ses postes ou ses patrouilles jusqu'à COUR et sur la hauteur dominant la localité.

Au crépuscule, les FFI reprennent position sur la colline boisée de Babre où leur maquis est implanté au petit matin. Ainsi ils prolongent vers l'Est les 1 500 mètres du front le long duquel le sous-groupement s'est rétabli. Mais tous n'ont pas regagné leur base. Plusieurs morts jonchent le terrain perdu. Certains blessés ont dû être abandonnés sur place. Des isolés se terrent parmi la population civile...

Maintenant l'obscurité recouvre le champ de bataille. Des tirs se déclenchent d'une façon plutôt sporadique. Fatigués, les divers éléments se réorganisent de leur mieux, se ravitaillant en munitions quand ils le peuvent.

Pour clôturer – ce que, dans leur campagne de FRANCE, les combattants du III / 4^{ème} RTT, de la Cie FFI de BAUME et du 3^{ème} spahis algériens sont en droit d'appeler « le jour le plus long » (18) – de fortes explosions se produisent vers le pont. Il s'agit de la destruction partielle de l'ouvrage d'art par les Allemands. En raflant ainsi l'enjeu de la bataille – ce précieux point de franchissement sur le Doubs – nos vis-à-vis concrétisent leur succès dans la seconde manche de ce tragique mais passionnant « Kriegspiel » (19). A nous de gagner la belle ; mais quand ?....

Jugements pouvant être portés sur les combats livrés le 5 septembre après-midi à BAUME-les-DAMES

« L'affaire de BAUME-les-DAMES », pour reprendre les termes utilisés par le rédacteur du « journal des marches et opération » (J.M.O.) du 4^{ème} RTT, va se prolonger trois journées et quatre nuits. Mais avant d'aborder ce long dénouement, il nous faut revenir sur les traits les plus caractéristiques de cet après-midi agité.

1° – En faisant intervenir ses chars « Panther » (20), vers 14 h, l'ennemi prend d'emblée une supériorité qui, compte-tenu des possibilités alliées envisageables pour le reste de la journée, doit être considérée comme absolue.

Des chiffres faciliteront la compréhension de cet aspect technique de l'affrontement. Le « Panther » possède un canon long, de calibre 75 m/m, tirant à 1100 m/s. Son blindage atteint, à l'avant 80 mm sur la coque (et même 110 mm au bouclier de la tourelle), de côté et à l'arrière 40 mm sur la coque (et jusqu'à 45 mm à la tourelle).

En face, le « M 5 » aligne un modeste canon de 37 m/m. Son blindage ne représente que 51 mm à l'avant, et 38 mm sur les autres parties. Le canon d'assaut « M 8 » ne vaut guère mieux, avec un canon de 75 m/m court (donc d'assez faible vitesse initiale) et un blindage ne dépassant nulle part 38mm. De son côté le canon anti-char tracté de 37 m/m ne perce, dans les meilleures conditions, que 88 mm d'acier. Quant aux « 105 » de notre artillerie, ils ne peuvent, compte-tenu de leur emplacement, intervenir en tir direct contre des blindés. De plus, leur faible nombre (21) et leur dotation réduite en munitions n'autorisent pas le déclenchement et l'entretien de barrages de feux suffisamment denses pour effrayer les monstres germaniques. A la rigueur, les « bazookas » de l'infanterie feraient figure honorable, mais en tirant presque à bout portant, ce qui suppose un terrain très découvert. Or ces terribles « Panthers » attaquent sur un billard.

Seule parade véritable, s'ils étaient là !..... les « tanks destroyers », avec leur canon de 76 m/m, pouvant percer 100 mm de blindage à 900m de distance.

2° – Assez tôt dans la matinée, le commandant de la 11^{ème} P.Z. prend conscience de ce que, pour la journée, l'un de ses « schwerpunkten » (22) sera BAUME-LES-DAMES. Une preuve ? Cet extrait du message envoyé par radio, à 9 h 30, à la 19^{ème} armée :... « A BAUME-les-DAMES adversaire franchit rivière – stop – à cet endroit division renforce 2^{ème} bataillon 111^{ème} Panzergrenadiere avec quatre canons automoteurs lourds – stop – Tous autres blindés division sont encore Ouest BESANCON »....

Et l'historiographe de la 11^{ème} PZ d'ajouter, à propos de BAUME :.... « C'est seulement après de rudes combats qui durent toute la journée, et dans lesquels la division doit engager son « Feldersatz-bataillon » (23) ainsi que tous les chars se trouvant à proximité, que l'on réussit à rejeter l'ennemi au-delà du fleuve »...

En décortiquant les archives de l'ex-Wehrmacht on s'aperçoit donc que, fait plutôt rare dans cette phase de la campagne, les Allemands ont réussi, localement, à ajouter à leur supériorité en matériel celle du nombre. Faisons en effet le décompte des éléments qu'ils auront sur place en fin de journée :

- le 2^{ème} bataillon du 111^{ème} Panzergrenadiere,
- le «Feldersatz-Bataillon » de la division,
- 4 canons automoteurs de 150 m/m,
- au moins 3 « Panthers »,
- divers éléments, essentiellement à vocation territoriale.

Cette considération ne doit absolument pas surprendre. Il suffit de se remémorer la nouvelle mission impartie à la 11^{ème} P.Z. (voir partie I). Pour la remplir convenablement, le nœud routier et le pont de BAUME-les-DAMES doivent être tenus à tout prix.

3° – Pourtant, malgré son évidente supériorité, la contre-attaque allemande manque de mordant. Maintenant que nous connaissons toutes les cartes des partenaires, cela nous paraît malaisé à concevoir. Pour comprendre l'attitude du chef du « Kampfgruppe » opérant à BAUME, il faut savoir qu'au même moment sa division (et les formations territoriales rattachées de fait) est engagée contre les forces alliées :

- dans le secteur américain, au Nord immédiat d'AVANNE et devant BEURE,
- dans la zone de la 3^{ème} DIA, autour d'ETALANS et à BAUME-les-DAMES,
- dans des régions uniquement tenues par les FFI, à CLERVAL (24) et à l'ISLE-sur-le-DOUBS.

Six accrochages simultanés, c'est quand même beaucoup pour une division blindée incomplète et sans possibilité de renforts avant plusieurs jours. Ainsi se légitime une certaine prudence de la part d'unités habituellement très agressives ; comportement d'autant plus justifié que la reconnaissance aérienne envoyée le matin par la 19^{ème} armée annonce : « Des colonnes ennemies importantes progressent dans la zone de PONTARLIER – SALINS-les-BAINS »...

A ces remarques ajoutons que les Allemands mal renseignés (voir partie I) et rendus pessimistes par les événements de ces trois semaines écoulées, nous ont vraiment surestimés. Aussi ne serait-il point exagéré d'affirmer que 3^{ème} DIA, FFI et 3^{ème} DIUS ont, par la multiplicité de leurs actions, « bluffé » leurs vis-à-vis.

4° – Dans le camp français, à plusieurs reprises et en divers endroits, le mécanisme des replis s'est, disons-le pudiquement..., quelque peu emballé. Souvenez-vous de l'expression « une certaine confusion », employée par le narrateur. Ce défaut dans l'exécution des mouvements rétrogrades mérite une explication franche et complète.

Sachez que les 6 premiers mois de 1944, 4^{ème} RTT a été engagé dans l'une des plus dures campagnes du second conflit mondial : celle d'Italie. Par exemple, les 10 derniers jours de janvier, ce régiment a eu les 2/3 de son effectif mis hors de combat. Il lui a donc fallu recevoir de substantiels renforts, les plus importants n'arrivant qu'à la mi-juillet, après le retrait définitif du front italien. Sur les côtes de PROVENCE le 4^{ème} RTT ne débarque qu'en 2^{ème} échelon ; d'où son absence aux batailles de MARSEILLE et TOULON. Lors de la remontée des Alpes et du Jura, son 3^{ème} bataillon n'a pas l'occasion de combattre (25). De là une constatation : le 5 septembre, une grande partie de cette troupe reçoit le baptême du feu. Or, le III/4^{ème} RTT subit cette épreuve cruciale dans la plus difficile des manœuvres tactiques : un repli sous le feu d'un ennemi blindé. Heureusement que des cadres anciens et des tirailleurs « chibanis » (26) sont toujours dans ses rangs. Leur expérience, leur énergie et leur exemple en imposent aux « boujadis » (26) qui retrouvent rapidement les réflexes guerriers acquis à l'instruction (27).

5° – Semblables remarques s'appliquent à la Cie F.F.I. dont les membres, mis à part quelques chefs ayant combattu en 1939-1940 et des isolés ayant participé à des sabotages, n'ont pas encore affronté le feu adverse. Le délicat problème de l'aguerrissement est compliqué, d'une part par la pénurie en matériels modernes d'infanterie, d'autre part par le manque total d'instruction dans le domaine du combat en coopération avec les autres armes (28).

Trois semaines après le début des opérations de l'armée « B », une réalité s'impose à BAUME comme ailleurs : pour utiliser les FFI avec le maximum de rendement et au prix d'un minimum de pertes, il faut d'abord les rééquiper, ensuite les initiés aux procédés de ce que (faute d'une meilleure expression) j'appellerai « la bataille rangée ». Mais la crise des effectifs qui se manifesterà, dès octobre, obligera le commandement à ne tenir qu'un compte très approximatif de ces nécessités pourtant évidentes.

6° – Enfin penchons-nous sur le sort des habitants de BAUME-les-DAMES et de COUR qui, libérés aux aurores, se retrouvant, le soir venu, sous la dangereuse férule nazie. Lors de la libération du territoire français de telles mésaventures sont survenues à maintes reprises. Elles découlent de la nature même de la guerre de mouvement dont le rythme convulsif et souvent confus s'accroît à l'extrême dans sa phase finale, celle dite de poursuite ou d'exploitation. A BAUME, tout comme dans les autres localités ayant connu ces regrettables mais inévitables caprices du Dieu Mars, la population civile a pratiqué l'émouvante manœuvre des drapeaux.... Dans un premier temps, une exubérante éclosion bleu-blanc-rouge, merveilleux printemps patriotique qu'un autochtone baumoïse relate avec une intéressante nuance : « Partout on voit apparaître des drapeaux aux fenêtres, d'abord timidement car la crainte du boche est si forte que l'on a peine à croire à une libération si proche ».... Dans un deuxième temps, un mélancolique évanouissement de cette floraison éphémère et trop belle, que le même témoin note en ces termes : « Puis nous voyons les drapeaux disparaître petit à petit ; les visages sont anxieux »...

Que va-t-il advenir de nos Baumois, maintenant menacés tant par d'éventuelles représailles que par les fatales éclaboussures des tirs amis ?



4° PARTIE

VI° - 6 SEPTEMBRE : LES « G.I.'S » (29) RELEVENT NOS TUNISIENS

Abandonnons la ligne de contact et déplaçons nous vers la zone des arrières, jusqu'à LONS-le-SAUNIER. Là, le quartier général du 6^{ème} C.A.U.S. fonctionne à plein rendement. Ce matin, se déroule une importante réunion interalliée. Objet : la coordination des opérations menées conjointement par le 6^{ème} corps américain et le 1^{er} corps français (30). Parmi les décisions prises, il en est une qui va profondément modifier la physionomie des combats devant BAUME-les-DAMES : le report de la limite gauche de la 3^{ème} DIA, à environ 20 kms vers l'Est, le créneau ainsi dégagé étant affecté à la 45^{ème} D.I.U.S.

Aussitôt nos alliés s'élancent pour relever le 4^{ème} RTT. Sans aucun doute, ils espèrent une rapide réalisation de cette action si routinière dans le « service de campagne ». Puis, la formalité réglée, ils comptent bien reprendre l'attaque contre BAUME, le jour-même, avec des moyens plus puissants que ceux alignés par les français. Mais eux aussi, connaissent des déboires avec la logistique ! Leurs problèmes de ravitaillement et de circulation sont tels que le 2^{ème} bataillon du 180^{ème} R.I.U.S. n'achève sa concentration, à PONT-les-MOULINS, que tard dans la soirée. Derrière lui, chemine, cahin-caha, le reste du régiment et, surtout, une assez imposante artillerie.

Les choses sérieuses sont donc reportées au lendemain, une fois que les consignes auront été reçues des Tunisiens (qui vont aller renforcer l'offensive dirigée contre le LOMONT) et dès que la liaison aura été prise avec la Cie FFI, qui elle est maintenue sur place.

Pourtant cette accalmie, très relative puisque le duel par le feu ne cesse jamais tout à fait, la population commence à prendre des dispositions de sauvegarde. Certains s'installent dans les caves (31). D'autres se réfugient à l'intérieur des grottes dites de BUHIN. Quelques-uns préfèrent le tunnel situé immédiatement à la sortie de la gare (32).

Simultanément on s'ingénie à cacher la dizaine de FFI qui n'ont pas pu franchir la rivière. En particulier se déroulent à COUR, une série d'épisodes qui souvent rocambolesques, permettent à de courageux civils de triompher de la hargne soupçonneuse de la cinquantaine d'Allemands tenant le village. Hélas ! le tragique se taille encore une large place... Ainsi lorsqu'un jeune FFI, grièvement blessé, l'après-midi du 5 meurt dans sa maison familiale de COUR où ses camarades avaient réussi à le transporter. Scène atroce : le père creuse clandestinement la tombe dans son jardin, derrière la maison ; puis il ensevelit son enfant, la nuit du 6 au 7 ; enfin, pour camoufler ce travail macabre, il s'oblige à bêcher la totalité du lopin de terre.... Egalement à BAUME, où un gendarme blessé est brûlé dans la demeure qui l'héberge, tandis qu'une rafale abat l'infortuné propriétaire.... De même, près du centre-ville, des soldats ennemis criblent de balles 6 de ces malheureux FFI blessés la veille et impossible à évacuer.

REFLEXIONS INSPIREES PAR CES DEUX DERNIERS FAITS.

A ces atroces péripéties s'appliquent, d'une façon rigoureuse, la définition habituellement retenue pour caractériser le crime de guerre. Plus d'un tiers de siècle après la fin des hostilités, faut-il encore s'appesantir sur ces honteuses éclaboussures de la machine guerrière ? Face à une telle opportunité les avis s'affrontent ; et, en définitive, la tendance serait maintenant à passer outre... cependant, l'auteur estime indispensable la formulation de 2 remarques qui, selon lui, n'ont pas assez été mises en exergue :

A BAUME-les-DAMES, les exactions du 6 septembre ne furent pas commises par les sinistres S.S., comme dans tant d'autres localités, mais par des troupes appartenant à la très traditionnelle Wehrmacht. De plus, parmi les explications échafaudées pour tenter de comprendre cet odieux comportement, on semble oublier que, depuis des temps déjà lointains, l'armée prussienne puis allemande a toujours fait preuve d'une sévérité extrême à l'égard des troupes classifiées « irrégulières » (francs-tireurs, gardes nationaux, partisans, etc...) (33). Rappelons-nous les invasions de 1814 et 1870-1871, dans les provinces de l'Est.

Quoiqu'il en soit de ces considérations sur les hasardeuses applications du droit de la guerre, il s'avère à peu près certain que, dès la nuit du 6 au 7, nos Baumois, qui pour la plupart, ignorent, à ce moment, cette série de crimes commis par leurs occupants, s'inquiètent surtout de l'intense bombardement commencé par l'artillerie américaine...

VII° - 7 et 8 SEPTEMBRE : LES AMERICAINS AU COMBAT

Car, contre un objectif aussi coriace, la 45^{ème} D.I.U.S. se décide à employer la manière forte. Plus de 48 h d'affilée, un feu puissant va s'abattre sur la cité tandis que, profitant de la fixation de l'adversaire ainsi escomptée, une manœuvre d'infanterie essaiera l'encercllement par les deux flancs. Examinons la réalisation de ce schéma tactique, en portant notre attention sur ce que j'appellerai sa partie souple et noble : l'action des fantassins aux ailes.

La journée du 7 voit s'effectuer 3 franchissements du DOUBS, grâce à d'ingénieuses combinaisons réalisées avec le matériel organique et divers moyens de fortune :

- ◆ À gauche, le matin, vers ROULANS, par le 3^{ème} bataillon du 180^{ème} R.I.U.S.
- ◆ Toujours à gauche et le matin, mais plus près de BAUME, à ESNANS, par le 3^{ème} bataillon du 180^{ème} R.I.U.S.
- ◆ À droite, tard dans l'après-midi, face à HYEVE-PAROISSE, par le 1^{er} bataillon du 179^{ème} R.I.U.S.

Les 2 têtes de pont occidentales font leurs jonctions sans difficultés notables. Des résistances éparses sont liquidées. Mais impossible de s'étendre en direction de BAUME. Les Allemands repoussent avec leurs blindés toutes les tentatives du 2^{ème} bataillon contre les lisières de CHAMPVANS, même après son renforcement par des éléments du 3^{ème} bataillon. A l'Est, le 1^{er} bataillon du 179^{ème} R.I.U.S. s'installe solidement dans HYEVE, après avoir dispersé quelques troupes ennemies.

Le 8, l'aile gauche progresse beaucoup sur sa partie Ouest et Nord ; mais elle n'enregistre que d'assez faibles progrès en direction de BAUME-les-DAMES. Pourtant, elle réussit à prendre pied sur plusieurs hauteurs dominant de très près la ville. Par contre la situation se débloque du côté oriental. En effet, dans la soirée, le 1^{er} bataillon du 180^{ème} R.I.U.S. passe le DOUBS en empruntant la tête de pont établie par le 179^{ème} R.I.U.S. (34). La nuit tombée, n'ayant rencontré aucune résistance, il s'installe à environ 1 km de BAUME, à la fois sur la RN 73 et sur la falaise la dominant. Cette fois l'encercllement est sur le point de s'accomplir.

Et, pendant que se déroule ce double enveloppement de l'objectif, les artilleurs enfournent obus sur obus dans leurs tubes....

Certes plusieurs accalmies se produisent ; de plus, exprimons-nous de préciser que, même durant les matraquages les plus violents, l'atmosphère à BAUME ne rappela jamais celle de VERDUN. Pourtant, parmi les 51 727 projectiles d'artillerie que les fiches logistiques de la 45^{ème} D.I.U.S. indiquent comme consommés, en septembre 1944, près d'un dixième a dû éclater sur la ville et ses environs immédiats. De quoi faire descendre aux caves ou chercher refuge sous le tunnel, les quelques familles qui, jusqu'au 6 soir, avaient préféré rester dans leurs logements ; Egalement de quoi inciter les défenseurs allemands (du moins ceux momentanément au repos ou en réserve), à chercher semblable protection.

Des extraits de correspondances rédigées après la libération donnent d'intéressants aperçus de ce que furent ces 2 journées et ces 3 nuits, véritables interviews comme en auraient souhaités des journalistes et dont voici un échantillonnage succinct :

LETRE D'UN JEUNE HOMME : ... « Le soir on se couche tranquillement, si ce n'est pour sauter du lit toutes les cinq minutes afin de se mettre à l'abri des éclats d'obus. Enfin, le lendemain, nous sommes résolus à descendre pour tout de bon à la cave. On y mange, on y couche... Soudain, gémissements, ce sont deux boches qui ont été touchés au genou et qui viennent se mettre à l'abri... On commence à entendre les obus tomber sur la maison DAMOTTE, à côté de chez nous. Un obus tombe à l'angle de la maison et des éclats viennent casser toutes les vitres de notre nouvel atelier. Un autre passe par la fenêtre de la chambre et fait disparaître la mansarde. Un autre tombe en face de la porte d'entrée et la transperce. D'autres tombent sur le toit et font dégringoler une valse infernale de tuiles et de chevrons... Le vendredi matin (soit le 8), à 6 heures, voyant un grand feu, je cours pour l'éteindre avec mes camarades, c'est le quartier du bas de Chamars qui brûle, hôtel du commerce, maison RAGUIN.... Papa, Michel et moi nous sommes toujours sur le toit, à un pas d'un feu qui gagne depuis les arcades jusqu'au monument. Soudain un obus explose devant le tribunal à côté de nous. Un pompier bénévole tombe mortellement blessé, son frère a des éclats dans la jambe. Deux autres sont également touchés » (35).

LETRE D'UNE JEUNE FILLE : ... « Mon père explique qu'à son avis il n'y avait qu'un abri sûr : le tunnel ... Surprise : beaucoup de Baumoises nous y ont précédés. Les premières niches étaient toutes occupées, il fallait aller beaucoup plus à l'intérieur... Chose comique : on retrouvait telle personne, en cet instant dramatique, chapeauté comme pour aller en visite ! ... La journée se passa lentement, le bruit de la canonnade se répercute dans le tunnel, c'est assourdissant. On prie... A l'aube nous sommes épuisés de peur et de froid ».

Quels furent les résultats de ce bombardement ?

Dégâts matériels : 54 maisons sont entièrement démolies et 600 autres endommagées, la zone la plus sinistrée étant le centre-ville.

Pertes humaines : 4 civils sont tués. Ce faible bilan est l'heureuse conséquence de la solidité des caves de la vieille FRANCHE COMTE ; Chez les occupants, même situation : sans aucun doute, l'ennemi n'eut que très peu d'hommes mis hors de combat par éclats d'obus.

La toute dernière constatation suscite, avec réticence mais irrésistiblement une désagréable question concernant l'utilité de cette action de force. Y répondre serait ouvrir le dossier des bombardements terrestres et aériens exécutés en territoire ami par nos alliés. Effrayé par l'ampleur d'une polémique qu'il entrevoit complexe, passionnée, interminable et en définitive malsaine, l'auteur préfère renoncer ; non sans avoir glané, au hasard, différentes remarques relatives au seul cas particulier de BAUME-les-DAMES.

PRIMO : Les responsables F.F.I. locaux ont prévenu les nouveaux arrivants de la non-évacuation de la population

SECONDO : Ayant enregistré des pertes sensibles moins d'une semaine auparavant, autour de BOURG-en-BRESSE, la 45^{ème} D.I.U.S. cherche, visiblement à économiser ses fantassins. Ce faisant, elle applique une directive permanente du commandement américain, qu'Eisenhower a traduite en ces termes : « Les effectifs américains sont nos biens les plus précieux ». (36)

TERTIO : La personnalité du chef de la 45^{ème} D.I.U.S. doit aussi entrer en ligne de compte. Ce général jouit, en effet, d'une réputation de dur obnubilé par la sacro-sainte notion de rendement opérationnel. Ne dit-on pas, par exemple, que les problèmes soulevés par la présence de non-combattants dans sa zone d'action ne le préoccupent pas outre mesure. (37)

QUARTO : Le recours à l'artillerie s'impose d'autant plus que la 6^{ème} C.A.U.S. ne peut compter sur l'appui de l'aviation tactique, alors utilisée en priorité au-dessus de la Belgique et de la LORRAINE. Une absence de moyens qu'il ne faut surtout pas regretter : peut-être a-t-elle épargné à BAUME-les-DAMES un plus grand malheur !...

VIII° - 9 SEPTEMBRE : ENFIN ... LA SECONDE LIBERATION

Le dénouement se produit en pleine nuit, à 3 h 45, après une recrudescence du bombardement. Les troupes américaines pénètrent dans la ville à la fois par l'Est et par l'Ouest. Peu de résistance. Le « Kampfgruppe » de la 11^{ème} P.Z. s'est retiré, en presque totalité, sa ligne de repli étant la route nationale 492 orientée vers le Nord. Fantassins et blindés (38) « Yankees » (29) se lancent aussitôt à sa poursuite. Rapidement ils se heurtent à une opposition grandissante. Toute la journée les environs d'AUTECHAUX sont fortement défendus par des armes automatiques, des mortiers, des chars ennemis. Quelques obus, cette fois adverses, s'égarèrent au-dessus de la cité libérée. Cependant au soir, nos alliés tiennent les villages de LUXIOL, VERNE et AUTECHAUX. Maintenant, les BAUMOIS peuvent fêter sans crainte leur libération.

Mais combien l'ambiance diffère de celle qui régnait le matin du 5 ! ... Certes éclate encore une joie patriotique que concrétise cette notation du curé de COUR : ... « Malgré les blessures de presque toutes les maisons, on voit apparaître aux fenêtres un drapeau tricolore » ... Sans doute s'exprime encore un profond soulagement comparable à celui ressenti 4 jours auparavant. Pourtant, cette fois, le sentiment populaire se module et se tempère, toujours de gravité, souvent de tristesse, parfois d'une pointe de découragement.

Redonnons la parole aux témoins. D'abord à cette jeune fille précédemment citée : ... « Quel spectacle nous attend : BAUME est méconnaissable ... Notre joie d'être libérés fait place à la stupeur, au chagrin et quand on a appris la tragédie de nos F.F.I., là, il n'y a plus de joie dans notre cœur. Le prix de la libération de BAUME est cher payé ! Très, très cher !... Ensuite à un de ces FFI restés sur la rive droite, après le repli du 5 après-midi : ... « Je profite (de ce que la Cie n'est pas encore arrivée) pour me rendre à mon domicile ... J'ai le minimum de dégâts : tuiles, vitres cheminées détériorées ... Je rencontre X ... qui m'annonce la présence dans le jardin Vermorel des corps des camarades fusillés. Je m'y rends immédiatement. Le spectacle est horrible ... Plusieurs personnes m'arrêtent et me signalent la présence de boches camouflés en divers endroits. Tout le monde veut commander, mais personne ne désire vraiment passer à l'action ... Je pars avec Y ... faire une reconnaissance du côté du château HUGON où le spectacle est tout aussi désolant que dans le jardin Vermorel ; et nous redescendons bien attristés pour retrouver le groupe F.F.I. qui arrive à son tour à BAUME... je rentre dans les rangs » ...

Car la Cie F.F.I. de BAUME-les-DAMES, qui du 6 au 9 a été par deux fois partiellement engagée (39), pénètre à son tour dans sa bonne ville pour, les jours suivants, procéder aux indispensables nettoyages des environs et apporter son aide aux troupes américaines et françaises.

Le 12 septembre, BAUME enterre ses morts. Pendant la cérémonie, de lourds convois traversent la cité, se dirigeant vers l'ISLE-sur-le-DOUBS et VILLERSEXEL, directions où l'on entend le canon gronder.

Car la guerre continue.....

CONCLUSION

Dans l'historique des opérations qui en septembre 1944 se déroulent sur le sol comtois, faut-il privilégier ainsi l'épisode de BAUME-les-DAMES ? Avant de développer nos conclusions, et aussi afin de les préparer, il me paraît judicieux de dresser un dernier bilan (global cette fois) de ces 4 journées de lutte.

Négligeant les dégâts matériels, qui eux sont toujours réparables, j'aborderai le pénible paragraphe des pertes humaines.

L'armée française a eu 35 tués (11 du 4^{ème} RTT - 1 du 3^{ème} spahis algériens - 23 de la compagnie F.F.I.), 76 blessés (39 au 4^{ème} RTT, 18 au 3^{ème} spahis algériens et 19 F.F.I.), 8 disparus (tous du 4^{ème} RTT, dont 7 s'étant sûrement noyés). Pour l'armée américaine, on dénombre 3 tués, 44 blessés et 13 disparus, ces pertes étant essentiellement supportées par le 2^{ème} bataillon du 180^{ème} R.I.U.S. En ce qui concerne la Wehrmacht, le dénombrement manque de précision. Une évaluation assez sérieuse donne les chiffres suivants : 50 tués, 70 prisonniers, 80 blessés, l'ensemble représente un minimum de 200 hommes hors de combat. N'oublions pas enfin, les victimes civiles qui, pour la rubrique des tués, s'élèvent à 7.

Au total, du 5 au 9 septembre, à BAUME et environs immédiats, près de 100 êtres humains trouveront la mort.

Passons maintenant au bilan tactique.

Dès le 5 au matin, les français réussissent à interdire à l'ennemi l'utilisation de l'un de ses meilleurs axes de retraite, celui qui emprunte la vallée du DOUBS. Malgré notre repli, survenu l'après-midi, ce succès reste acquis : la RN 73 demeure exposée à notre feu, de même le chemin de fer (cette dernière voie de communication étant, de plus, obstruée sous le tunnel de CHAMPVANS). En conséquence, les Allemands reportent la totalité de leur trafic sur les itinéraires à moins grand débit transitant par la HAUTE-SAONE. Il est indéniable qu'une telle conséquence avantage sensiblement la manœuvre d'enveloppement stratégique tentée alors par les Alliés ; et ceci, d'autant plus que le 5 au matin, le gros des colonnes adverses chemine encore dans les régions de DIJON - AUTUN - CHALONS-sur-SAONE.

Cependant, dans cette affaire, soyons beau joueur et, de surcroît, modeste. La réussite de la contre-attaque allemande du 5 après-midi, l'acharnement mis par l'ennemi pour se cramponner à BAUME jusqu'à la toute dernière extrémité du possible, nous empêche de sauter à temps sur l'objectif qui, logiquement, s'imposait immédiatement après : les 2 nœuds routiers de ROUGEMONT et de VILLERSEXEL barrant la vallée de l'OGNON. En effet, sans sombrer dans les ridicules et vaines illusions du « Kriegspiel », il n'est point trop stupide d'affirmer que si tirailleurs, spahis et F.F.I. avaient pu se maintenir dans BAUME-les-DAMES, la 45^{ème} D.I.U.S. aurait libéré ROUGEMONT le 7 et le lendemain VILLERSEXEL. Or en réalité, la première localité sera atteinte le 11 septembre seulement et la seconde le 13. Ces délais supplémentaires, la Wehrmacht a su les mettre à profit pour faire filer sur BELFORT et les VOSGES des dizaines de milliers de combattants, également pour reconstituer un front entre DOUBS et MOSELLE (Ce redressement spectaculaire étant par ailleurs facilité par la relative proximité des dépôts logistiques implantés dans le Sud du Reich).

Ainsi se justifie cette partie du titre « OCCASION MANQUEE ? », une interrogation apparemment étrange qui en entraîne une autre : pouvait-on agir autrement ?

A plusieurs reprises, je vous ai fait entrevoir les inéluctables difficultés survenues dans le déroulement de cette opération, suite à la détérioration progressive de la logistique alliée. Pour s'en tenir à notre sous-groupement Ouest arrivant devant BAUME, à l'aube du 5, la plus grave conséquence a été – souvenons-nous – le retard des « tanks-destroyers (T.D.) » seuls capables de tenir tête aux blindés adverses. Les causes d'une telle pénurie, devenue extrêmement critique dans le domaine crucial des ravitaillements en carburants et munitions, je vous les ai déjà exposées en ayant recours à maints arguments chiffrés. Donc inutile d'épiloguer plus longtemps. Cependant souffrez d'ingurgiter une ultime statistique qui, elle, vous permettra de tout comprendre, du sommet de la hiérarchie à l'échelon le plus modeste : le commandement américain prévoyait de dépasser la DURANCE à J + 60 (40) ; or à J + 20 on atteint le DOUBS, 400 kms plus au NORD, en disposant d'un système de communication incapable d'assurer convenablement l'entretien d'une force de 5 divisions, au Nord de LYON, avant le 5 septembre

...
J'ai également esquissé une allusion à une autre raison qui défavorisa l'action entreprise à BAUME-les-DAMES. Il s'agit de la situation stratégique aérienne où la priorité n° 1 était la Belgique, au bénéfice presque exclusif des divisions anglaises d'où l'absence dans le ciel baumois des chasseurs-bombardiers qui auraient pu, le 5 à partir de 14 h, bloquer les « Panthers » dès leur débouché. (Voir à ce sujet les doléances exprimées par le J.M.O. du 4^{ème} RTT)

Enfin, il faut bien se pénétrer d'une réalité parfois méconnue : les troupes françaises progressant dans le JURA ne constituaient, à l'échelle de la vaste manœuvre en exploitation lancée par la VII^{ème} armée américaine, qu'une simple couverture du 6^{ème} C.A.U.S. D'où l'unique division d'infanterie introduite dans cette zone et, par voie de conséquence, l'impossibilité, en cette mémorable soirée ornaise du 4, d'étoffer plus amplement le détachement désigné pour prendre BAUME (41).

Certes, refusant une fatalité souvent trop facile à invoquer, il ne nous est pas interdit de donner libre cours à une certaine critique des dispositions prises.

D'abord en nous plaçant à l'échelon du sous-groupement Ouest qui, peut-être, se devait de garnir de plus dense manière la colline du château SIMON couvrant admirablement les ponts. Mais en toute sincérité, est-ce que cette précaution aurait réellement influé sur le dénouement de la dramatique soirée du 5 ?

Ensuite, en remontant jusqu'au niveau du général commandant l'armée « B » qui pouvait, semble-t-il, accorder des moyens supplémentaires à sa « composante Est ». Je n'ai nullement la pernicieuse prétention de procéder au déboulonnement des idoles de notre histoire militaire : néanmoins, il faut quand même savoir qu'en cette date du 5 s'achevait une opération très excentrique par rapport à la zone principale des combats, puisqu'elle avait permis d'atteindre, les 3 et 4 la frontière espagnole, via MONTPELLIER, NARBONNE et PERPIGNAN. Or dans les pays languedocien et roussillonnais, les Allemands avaient décampé depuis longtemps ; et pour ce qui ne consistait qu'en une « tournée d'apaisement des esprits » (42) – sans aucun doute indispensable eu égard à la situation politique ambiguë de cette région – on a employé des troupes de grande valeur, parmi lesquelles le 2^{ème} Régiment de Dragons équipés avec ses fameux « Tanks-Destroyers » ... ! Ne pouvait-on vraiment point trouver autre chose à un moment où nous avons peu de gros chars débarqués, et diriger ces dragons blindés, de la plage de Saint-Maximin où ils atterrirent le 31 août, directement sur GRENOBLE et le JURA ? Simple

question que d'aucuns jugeront déplacée, pour ne pas dire outrageusement osée. Mais je tenais à la poser, d'autant plus que des personnes plus autorisées que moi ne s'en sont pas privées (43).

Quoi qu'il en soit de ces deux remarques subsidiaires, une affirmation s'impose, celle que, utilisant la prudence la forme interrogative, proclame la seconde partie du titre : « UNE INEVITABLE DESILLUSION ».

Car telle fut l'impression générale ressentie, le 5 au soir et surtout les jours suivants, chez les combattants de BAUME comme dans toute l'armée française, et même chez nos alliés. Très prosaïque, le général Omar BRADELEY ne note-t-il point, relativement à son vaste champ d'action couvrant la LORRAINE et les ARDENNES : ... « Septembre 1944, ce fut le mois du grand arrêt » ... Plus lyrique le général de LATTRE DE TASSIGNY écrit, à propos de son assez modeste théâtre d'opérations franc-comtois : ... « Déception à la veille d'un automne qui s'annonce précocement maussade, comme s'il voulait mieux faire sentir à tous que s'en est fini des chevauchées de fructidor... ». Mais ce pessimisme momentané, notre commandant en chef s'empresse de le nuancer jusqu'à la transfiguration à l'aide de ces termes si chers à son style... « Jetant un regard en arrière, nous avons le devoir d'être fiers »...

La petite ville de BAUME-les-DAMES avait également le droit de se montrer fière et elle sera récompensée :

- le 27 septembre 1947, par une visite du général DE GAULLE pour l'inauguration du monument funéraire dit « Caveau-Monument F.F.I. ».
- le 11 novembre 1948, par une citation comportant l'attribution de la croix de guerre avec étoile d'argent.

Deux distinctions bien méritées par la cité baumoise qui entretient pieusement, depuis 40 ans, quelques tombes de ces Mohamed, de ces LOPEZ, cette piétaille de notre ex-armée d'AFRIQUE.

Colonel DUTRIEZ

Membre de l'Académie de BESANCON

NOTES COMPLEMENTAIRES

- 1/ « Histoire de la 1^{ère} armée française » par le maréchal de LATTRE DE TASSIGNY.
« Cinq ans d'espérance » - « mémoire de guerre 39-45 », par le général BETHOUART.
- 2/ Dénommée ainsi jusqu'au 16 septembre, cette armée s'appellera ensuite « 1^{ère} armée française ».
- 3/ Pour le combat, la 3^{ème} division d'infanterie algérienne (3^{ème} DIA) s'articule en 3 groupements tactiques (G.T.) qui, comprenant des éléments des diverses armes, sont constitués autour de chacun des 3 régiments d'infanterie. A son tour, chaque G.T. se subdivise en sous-groupement temporaires. Au G.T.3, l'appellation de « sous-groupement Ouest » vient de ce que cette formation a opéré, les jours précédents, sur le flanc occidental du groupement.
A ce moment de la campagne, la 3^{ème} DIA, n'opère en FRANCHE-COMTE qu'avec une partie de ses forces. en effet, le G.T.2 a dû rester à MARSEILLE (pour plusieurs raisons, parmi lesquelles celle du...maintien de l'ordre !...) De plus, le G.T.1 s'est vu dans l'obligation de détacher un sous-groupement sur le front des Alpes en SAVOIE.
- 4/ Il ne faut pas confondre ce groupe F.F.I. avec le « maquis du LOMONT », cette dernière formation étant implantée entre PONT-de-ROIDE et la frontière helvétique.
Cette similitude partielle entre les dénominations vient de ce que la ligne des hauteurs escarpées et boisées dite Lomont s'étend sur de 120 kms de long, de l'ouest immédiat de BAUME-les-DAMES jusqu'aux environs de la ville suisse de AARAU. La zone tenue par le groupe « Montagne du Lomont » constitue essentiellement l'extrémité Ouest de la partie française du Lomont (rive gauche du DOUBS entre BAUME et CLERVAL).
- 5/ Mot de la langue arabe voulant dire : chance, (mais avec un sens divin, un peu comme notre terme providence).
- 6/ Qui n'arrive à pied d'œuvre qu'après l'assaut donné aux ponts. Cependant le « journal des marches et opérations » du 4^{ème} R.T.T., un FFI a fait partie de la patrouille d'avant-garde ayant procédé nuitamment, à la reconnaissance des ouvrages d'art.
- 7/ En réalité, il existe deux ponts, dans le prolongement l'un de l'autre. Le premier à franchir, en venant d'ORNANS, passe sur le canal. Le second, le plus important, enjambe le cours du DOUBS.
A noter que le pont sur le DOUBS avait été détruit en 1940, par le génie français (3 arches effondrée sur 8, l'ouvrage étant alors en maçonnerie). Les Allemands ont aussitôt lancé un pont en bois sur la brèche, travail qui sera repris en 1943 par une entreprise française. Mais il s'agissait toujours d'une œuvre de caractère provisoire. Dès le 9 septembre, jour de la libération définitive de BAUME, les Américains rétablissent très rapidement le passage. Leur travail hâtif sera entièrement repris par le génie français durant l'automne 44. Il faudra attendre 1960 pour voir la mise en service du pont actuel implanté un peu plus en amont du précédent.
- 9/ Selon certains témoignages, le déblaiement de la barricade aurait été l'œuvre des tirailleurs. D'après plusieurs récits ce travail serait dû aux spahis ! L'auteur se refuse à prendre position dans une telle controverse qui, quatre décennies après les faits, se révèle insoluble....

- 10/ Lance-fusées anti-char léger tirant une charge creuse, alors en dotation dans l'infanterie à raison de 3 par Cie. Cette arme pouvait percer 100 mm d'acier jusqu'à 300 m. Mais sa bonne utilisation nécessitait des emplacements situés beaucoup trop près. En outre la flamme dirigée vers l'arrière de l'engin, lors du départ du coup, rendait la position de tir très repérable.
- 11/ Unité de feu : quantité de munitions nécessaires pour une journée de « combat moyen ».
- 12/ Il s'agit plus précisément, du 3^{ème} groupe de ce régiment (III/67^{ème} R.A.). La batterie du sous-groupement Ouest appartient à ce groupe et, en quelque sorte, en constitue l'élément avancé.
- 13/ Le journal des marches et opérations (J.M.O.) « du 4^{ème} RTT signale qu'à 15 h une patrouille allemande, venant de cette direction est anéantie à proximité immédiate du pont.
- 14/ Notamment la 7^{ème} Cie du II/ 4^{ème} RTT qui, vers midi, a été libérée de sa mission de couverture sur la rive gauche à l'est de PONT-les-MOULINS (cette direction s'étant révélée, au fil des heures, ne pas présenter de danger). Destinée à renforcer les F.F.I. sur la colline de Croyot, cette unité va se présenter à l'entrée du pont juste au moment du déclenchement de la contre-attaque allemande. Tout naturellement elle reçoit, aussitôt, une nouvelle mission : l'organisation d'un échelon de recueil, sur la rive gauche.
- 15/ Certains éléments n'ont même pas pu être touchés par cet ordre. C'est ce qui ressort du carnet tenu par un F.F.I. et dont voici un extrait : ... « Vers 15 h l'ordre de repli... est donné par l'adjudant C... qui n'a pu avoir de liaison avec le capitaine B... mais juge la situation désespérée. Nous rejoignons l'équipe R... venu en liaison depuis le P.C. (R...est l'officier chargé de transmettre l'ordre de repli et qui a été blessé en cours de route) » ...
- 16/ Qui n'était pas de nationalité française. L'aide apportée aux F.F.I., le 5 et les jours suivants, par ce civil (assisté efficacement par sa fille) a fait l'objet d'une brève mais très intéressante mention dans le rapport rédigé par le chef du groupe « Montagne du Lomont » ... ils (les FFI) seront en partie sauvés grâce à l'aide qui leur sera apportée par la population de COUR, notamment par deux citoyens suisses, établis au village depuis près de cinquante ans et dont les sentiments pourraient servir d'exemple à certains français »...
- 17/ Pendant la nuit un groupe de 12 FFI réussira une autre traversée, un km en amont. Le dévouement de 3 FFI rendit possible ce difficile sauvetage : ils traversent à la nage malgré la crue et décident l'éclusier du Lonot à mettre en service ses 2 grandes barques. Le compte-rendu relatant cet exploit précise : ... »Toutes ces manœuvres ont eu lieu dans le plus grand silence et aucune sentinelle allemande ne s'est manifestée »...
- 18/ Titre du célèbre ouvrage historique de Cornélius RYAN.
- 19/ Mot à mot : jeu de la guerre. Autrefois cette expression désignait, en Allemagne, les manœuvres sur carte pratiquées dans les écoles militaires. Depuis le terme est devenu international et implique une certaine nuance péjorative. Il s'applique plus particulièrement aux spéculations tactiques ou stratégiques élaborées loin du champ de bataille (ou après l'action).
- 20/ Une erreur à redresser : certains récits font état de chars « Tigres » : or la 11^{ème} P.Z. n'a jamais été équipée en blindés de ce modèle (dont l'armement principal était un canon de 88 mm).

- 21/ 4 pièces, dont 2 seulement sont pointées sur BAUME. Les 2 autres ont été postées en antichar, face au Sud, consécutivement à la situation inquiétante survenue sur les arrières.
- 22/ Expression militaire allemande correspondant au terme « axe d'effort » usité par les états-majors français.
- 23/ Unité de la Wehrmacht dont l'équivalent était chez les alliés, le « bataillon de maintenance ». Il s'agissait donc d'une formation chargée de compléter les effectifs de la division et qui, par conséquent, était nettement moins adaptée que les autres au combat. Son entrée en ligne n'était envisageable qu'en cas de crise grave.
- 24/ Où un engagement semblable à celui de BAUME-les-DAMES (quoique moins important) se produit le même jour autour du pont. Y participent des F.F.I. et des parachutistes français. Comme à BESANCON, l'ennemi reprend le dessus en fin de journée, toujours grâce à ses blindés.
- 25/ Exception faites de faibles éléments qui, le 2 septembre, ont pris part à la manœuvre américaine dirigée contre BOURG, en opérant dans la zone des ponts de l'AIN.
- 26/ Mot de la langue arabe qui chez les troupes nord-africaines, correspondent : « Chibani », à soldat vétérán (« l'ancien », en argot militaire français) ; « Boujadi », à jeune recrue (le « bleu », en argot militaire français).
- 27/ Dans son livre « Cinq ans d'espérance... » le général BETHOUART parle de ces renforts en ces termes :
 1) - A propos de ceux arrivés dans le corps, en juillet-août 44 ... « Inexpérience de cadres et d'hommes reçus en renfort » ... (notation faite en septembre).
 2) - Relativement à ceux reçus par les unités, après l'offensive de novembre 44 ... « les tirailleurs que nous recevons n'ont pas eu le temps de recevoir la solide formation de leurs anciens disparus » ... (réflexion enregistrée en décembre). Il faut en effet reconnaître que les troupes nord-africaines ont perdu, en TUNISIE et en Italie, un trop grand nombre de ces splendides guerriers patiemment et ardemment formés de 1941 à 1944. Avec les successeurs, recrutés en 43 et 44, les dépôts n'ont pas disposé du temps indispensable pour pousser l'instruction jusqu'à la quasi-perfection obtenue les années précédentes.
- 28/ Sur ce sujet, une remarque mentionnée dans la brochure « La libération de la France mérite d'être rapportée ici : — l'amalgame F.F.I. — 1^{ère} armée » (du Lieutenant-colonel MICHALON : ... « Les maquisards ont une instruction de guérilla qui s'est révélée efficace contre un occupant dispersé ou en mouvement. Mais elle ne convient qu'exceptionnellement aux affrontements avec un ennemi ... solidement installé sur un front continu. Comme le voit avec justesse un chef de corps ... ces noyaux de guérilleros, habitués à la guerre de maquis... n'attachent pas la même importance à la conservation du terrain que les unités régulières. Cette conception, juste en guerre d'embuscades, est dangereuse en combat de ligne ; utiliser en bloc, dans un secteur délicat, les unités qui la mettent en pratique, peut conduire aux pires déboires »...
 Autre opinion, exprimée dans le rapport d'un chef F.F.I. en date du 4 octobre 1944 : ... « Les premiers éléments du groupement à être engagés ont été surpris par la physionomie toute nouvelle pour eux, du combat moderne » ...
- 29/ Initiales de l'expression « Gouvernement issue » (fourniture du gouvernement), G.I.S'. aux Etats-Unis, c'est le surnom le plus familièrement donné aux soldats américains. Par contre « Yankee » est

une expression quelque peu péjorative, utilisée par les étrangers et visant la totalité des américains, militaires ou civils.

- 30/ Le 1^{er} corps français entre en fonction le 6 septembre à 0 h.
- 31/ Un exemple pouvant être chiffré : à COUR, il y aurait eu de 200 à 300 personnes réfugiées dans une douzaine de caves.
- 32/ L'autre tunnel, celui de CHAMPVANS, ne pouvait servir d'abri, par suite de son embouteillage consécutif aux péripéties du combat livré le 5 matin (voir III^{ème} partie).
- 33/ Doit être rappelée l'argumentation, parfois très spécieuse que nos ennemis n'ont pas manqué de soutenir :
- a) - L'armistice du 22 juin 1940 interdit aux nationaux français de reprendre les armes contre l'Allemagne.
 - b) - L'extension de l'occupation à la « zone libre » (novembre 1942) ne signifie pas la rupture de l'armistice. Il s'agit au contraire, conséquence inévitable de la situation nouvelle créée en AFRIQUE DU NORD par le débarquement anglo-américain, d'une sorte d'additif aux clauses de ladite convention.
 - c) - La meilleure preuve du bienfondé de la thèse avancée, c'est qu'il existe encore en 1944 ... un gouvernement français (à VICHY) et une commission d'armistice (à WIESBADEN).
- 34/ Unité qui remonte la vallée du DOUBS, en direction de CLERVAL.
- 35/ Dans cette même correspondance, il est fait allusion à des « plaquettes incendiaires » jetées par les Allemands. Après recoupement, ce témoignage ne paraît pas devoir être retenu. Les incendies ayant éclaté à BAUME sont bien le résultat du bombardement de l'artillerie américaine. Par contre, il est certain que les occupants profitèrent de ces 2 journées pour se livrer à maints pillages et dégradations.
- 36/ Cette sage directive, Eisenhower l'a confirmée et même amplifiée par cet écrit : ... « la science militaire dont le but est d'atteindre la victoire le plus rapidement possible en sacrifiant le minimum de vies humaines » ... Considérée selon les canons de l'éthique d'outre-Atlantique, une telle définition sous-entend que ces existences à économiser sont autant celles des civils (et, parmi eux doivent bénéficier d'une évidente priorité les « amis ») que celles des combattants. Or certains rouages de la machine de guerre américaine ne semblent pas avoir toujours tenu un compte suffisant de semblables nuances.
- 37/ Lire à ce sujet « Spécial Air Service » par Edgar THOME (page 291).
- 38/ La 45^{ème} D.I.U.S. a réussi à faire franchir le DOUBS à un certain nombre de ses chars ; mais surtout la prise de BESANCON, au cours de la journée du 7, a permis l'acheminement facile d'autres blindés vers BAUME, par la RN 73.
- 39/ Le 7 au soir, à 1 km à l'Est du camp de BABRE où une patrouille F.F.I. se heurte à un petit groupe ennemi qui s'était infiltré sur la rive gauche. Résultats : Chez les FFI, 2 tués et 1 blessé, du côté allemand 3 tués et 2 prisonniers. Au début de la nuit du 8 au 9, où un coup de main de va-et-vient permet de tuer un Allemand, d'en capturer 12 et de récupérer 1 FFI pris le 6 par l'adversaire (pour cette opération, il a fallu au préalable puis en final, traverser la rivière en barque). A signaler, en outre, la tragique équipée d'un sous-officier FFI qui, le 6 a franchi la rivière en solitaire et a pénétré

dans le village de COUR. Arrêté par les occupants, il fut fusillé le jour-même, près de l'église de cette localité.

40/ Comme il s'agit du commandement américain, il serait préférable d'employer le terme anglo-saxon : D + 60 (la lettre D étant la première du mot « Day » signifiant jour).

41/ Rappelons (voir note 3) que la 3^{ème} DIA aligne alors, en FRANCHE-COMTE, un peu moins des 2/3 de ses moyens.

De plus, précisons qu'à ce moment l'essentiel de l'armée « B » disponible au Nord de la ligne LYON-GENEVE se trouve assez loin de la COMTE, en BOURGOGNE (cette aile gauche comprend une division d'infanterie et les 2/3 d'une division blindée).

Enfin, pour bien fixer les idées sur notre potentiel réellement utilisable à la date du 5, ajoutons qu'au Sud de ladite ligne LYON-GENEVE, les éléments français débarqués sont les suivants :

a) la 9^{ème} division d'infanterie coloniale (D.I.C.) qui, après les durs combats de TOULON, se réorganise dans cette région et s'apprête à rejoindre la 3^{ème} DIA.

b) une partie de la 2^{ème} division d'infanterie marocaine (D.I.M) et des tabors marocains, en position sur le front des Alpes.

c) un peu plus du tiers de la 3^{ème} DIA à MARSEILLE et sur le front des Alpes.

d) divers éléments des réserves générales.

42/ Expression tirée du rapport d'un officier ayant fait partie du groupement chargé de cette mission. Ces éléments détachés comprenaient : le 2^{ème} dragons (des réserves générales), le régiment d'infanterie coloniale du MAROC (unité de reconnaissance de la 9^{ème} DIC) et le groupe naval d'assaut. A noter que la situation très trouble qui sévissait dans le Sud-ouest n'était pas la seule raison invoquée pour justifier l'envoi de ce fort détachement.. Il existait une autre motivation, touchant cette fois à la politique extérieure, et que le général DE GAULLE explique en ces termes : ... « La proximité immédiate de l'Espagne rendait la tension plus aigüe. Car beaucoup d'Espagnoles réfugiés ... avaient naguère gagné le maquis. Ils en sortaient à présent, affichant le projet de rentrer en armes dans leur pays » ... (Mémoires de guerre »). Un réel danger risquait donc de se développer sur cette frontière ; d'où de possibles complications inopportunes que le commandement allié, soucieux de la sécurité sur ses arrières même lointains, tenait à éviter à tout prix. Dans l'étude des opérations militaires menées lors de la libération, il ne faut jamais perdre de vue le souci du maintien de l'ordre parmi les populations délivrées ...

43/ Parmi ces personnalités, le Général BETHOUARD qui, dans « cinq ans d'espérance » ... fait allusion à une autre possibilité dans l'utilisation des moyens ? N'écrit-il point : ... « Ce dispositif ... est d'autant moins satisfaisant, que note 1 ère division blindée débarquée... est dans le Massif Central ; alors que seule elle aurait pu bousculer la 11^{ème} P.Z. et arriver avant elle à BELFORT, si elle avait pris l'itinéraire direct » ...

Et cette autorité d'ajouter... ... Après la guerre, le général ... qui commandait alors la 11^{ème} Panzer m'a affirmé que cette possibilité (d'enlever BELFORT) avait existé pour nous, jusque vers le 10 septembre, c'est-à-dire avant l'arrivée des renforts allemands venant de l'est » ...

PARTICIPATION DE L'ARMEE AMERICAINE

A LA LIBERATION DE LA FRANCHE-COMTE

SEPTEMBRE 1944

Dans la délivrance du sol comtois, en cette belle fin de l'été 1944, les troupes terrestres américaines jouent un très grand rôle. En effet, du 3 au 21 septembre, le 6° corps d'armée (VI° C.A.U.S.) progresse victorieusement :

- Selon un axe général Lons-le-Saunier, Besançon, Vesoul, Luxeuil.
- En liaison, sur sa droite, avec une division française : la 3° D.I.A. (1).
- En coopération, avec les éléments locaux F.F.I. rencontrés au cours de la progression.

I - COMPOSITION DU VI° CORPS U.S.

3° division d'infanterie (3° D.I.U.S.)

36° division d'infanterie (36° D.I.U.S.)

45° division d'infanterie (45° D.I.U.S.)

Plus d'importants éléments organiques de corps d'armée (dont 1 régiment de reconnaissance et 6 bataillons de blindés).

Effectif total : environ 60 000 hommes

II - DEROULEMENT DES OPERATIONS

1^{re} phase Du 3 septembre (soir) au 6 septembre

Manceuvre d'exploitation sud-nord jusqu'au cours du Doubs moyen (de Avanne à Clerval)
Mis à part 2 accrochages à Mont-sous-Vaudrey (le 4) et Neublanc (le 5) le contact avec l'ennemi, rompu dans la région de Bourg, ne se retrouve qu'à proximité immédiate de Besançon, Baume-les-Dames et Clerval.

Une partie du pays traversé (région de Lons-le-Saunier et son Sud-Est a d'ailleurs été libérée par les F.F.I.

2° phase - Du 5 septembre (matin) au 9 septembre

Franchissement de la coupure du Doubs (de la lisière occidentale de la forêt de Chaux à l'aval immédiat de L'Isle-sur-le-Doubs).

L'opération est gênée par la destruction des ponts (sauf celui de Avanne, 5 kms en aval de Besançon) ainsi que par le raidissement de la défense allemande autour de St-Vit (libéré le 9), Besançon (2) (libéré le 7), Baume-les-Dames (libéré le 9) Clerval (libéré le 8), L'Isle-sur-le-Doubs (libéré seulement le 13).

3° phase - Du 10 au 16 septembre

Rabattement de l'aile gauche face à l'Est, sur la ligne L'Isle-sur-le-Doubs (pivot), Lure, Luxeuil.

La progression est assez aisée dans la partie occidentale de la zone d'action. Par contre, à partir d'une ligne Besançon-Vesoul (libéré le 12)-Luxeuil (libéré le 16), elle devient plus difficile, l'ennemi accumulant les « bouchons routiers » et allant même jusqu'à lancer des contre-attaques, certes très localisées mais d'une violence extrême. Ainsi :

- Aux approches de Lure (libéré le 16).
- Dans la zone boisée de Villersexel- libéré le 16).
- L'Isle-sur-le-Doubs, où se constitue progressivement un front quasi stable.

Glissement vers le Nord, en direction de la Moselle.

L'avance, de plus en plus freinée par les réactions des Allemands et les mauvaises conditions atmosphériques, s'oriente selon les routes :

- Luxeuil – Fougerolle - plombières (36° D.I.U.S.).
- Lure – Melisey – Faucogney - Rupt/Moselle (3° D.I.U.S.).

Pendant ce temps, la 45° D.I.U.S. (plus une partie de la 3°) est pratiquement bloquée de L'Isle-sur-le-Doubs à Faucogney, par suite d'une résistance adverse utilisant avec adresse et opiniâtreté un terrain éminemment favorable aux opérations défensives. A partir du 18, ces troupes sont relevées par des unités françaises, puis aussitôt réengagées avec le gros du VI° corps qui passe de la Franche-Comté à la région vosgienne les 21 et 22 septembre ;

III – BILAN

Au prix de pertes relativement minimes (900 tués et disparus – 1900 blessés au feu), le VI° corps U.S. libère, en moins de 3 semaines, une bonne moitié du territoire comtois. Sont ainsi mis à la disposition du commandement allié d'importants nœuds routiers et ferroviaires ; également va s'accroissant l'usure du potentiel militaire adverse (plus de 12 000 prisonniers – approximativement 2 000 tués – nombreux matériels et approvisionnements pris ou détruits).

Cependant, le but initialement escompté n'est pas atteint, à savoir :

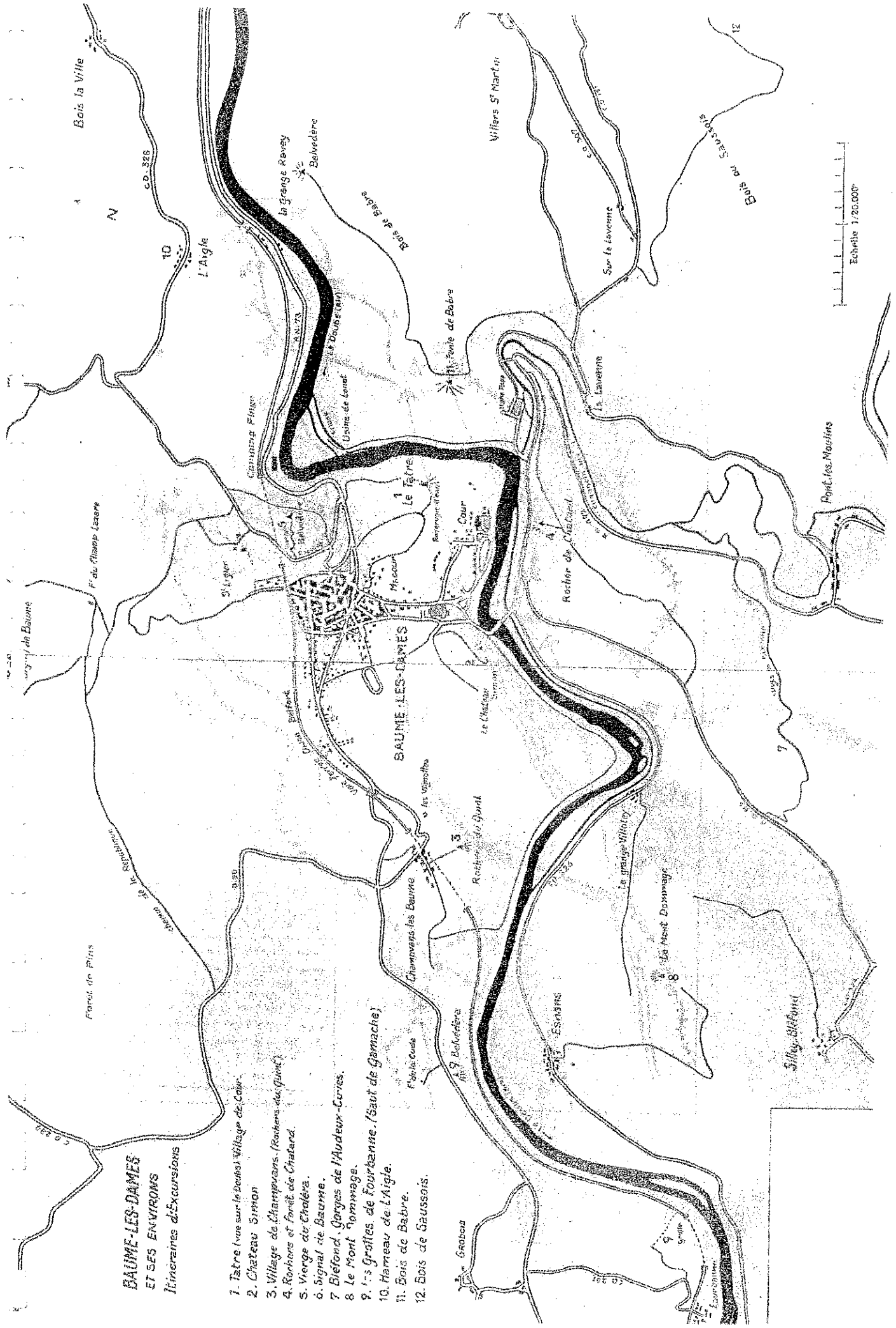
- L'occupation avant l'automne de cet « objectif-terrain » primordial que représente la trouée de Belfort.
- Une totale mise hors de combat des restes de la XIX° armée allemande.
... « Le succès même se paye » (3)... Un temps d'arrêt s'impose

OBSERVATIONS

- (1) Sur la gauche la liaison avec la partie de l'armée française « B » opérant en Bourgogne reste très lâche jusqu'au 14 septembre, date à laquelle se fait la jonction vers Combeaufontaine, entre les éléments de la 1^{ère} division blindée française et des patrouilles du 117° « Cavalry reconnaissance squadron » du VI° C.A.U.S.
- (2) Sur la libération de Besançon par les troupes américaines, lire la brochure du lieutenant-colonel Duriez « Septembre 1944, le VI° C.A.U.S. libère Besançon » (1974, librairie Cart à Besançon).
- (3) Maréchal de Lattre de Tassigny, dans « Histoire de la 1^{ère} armée française »

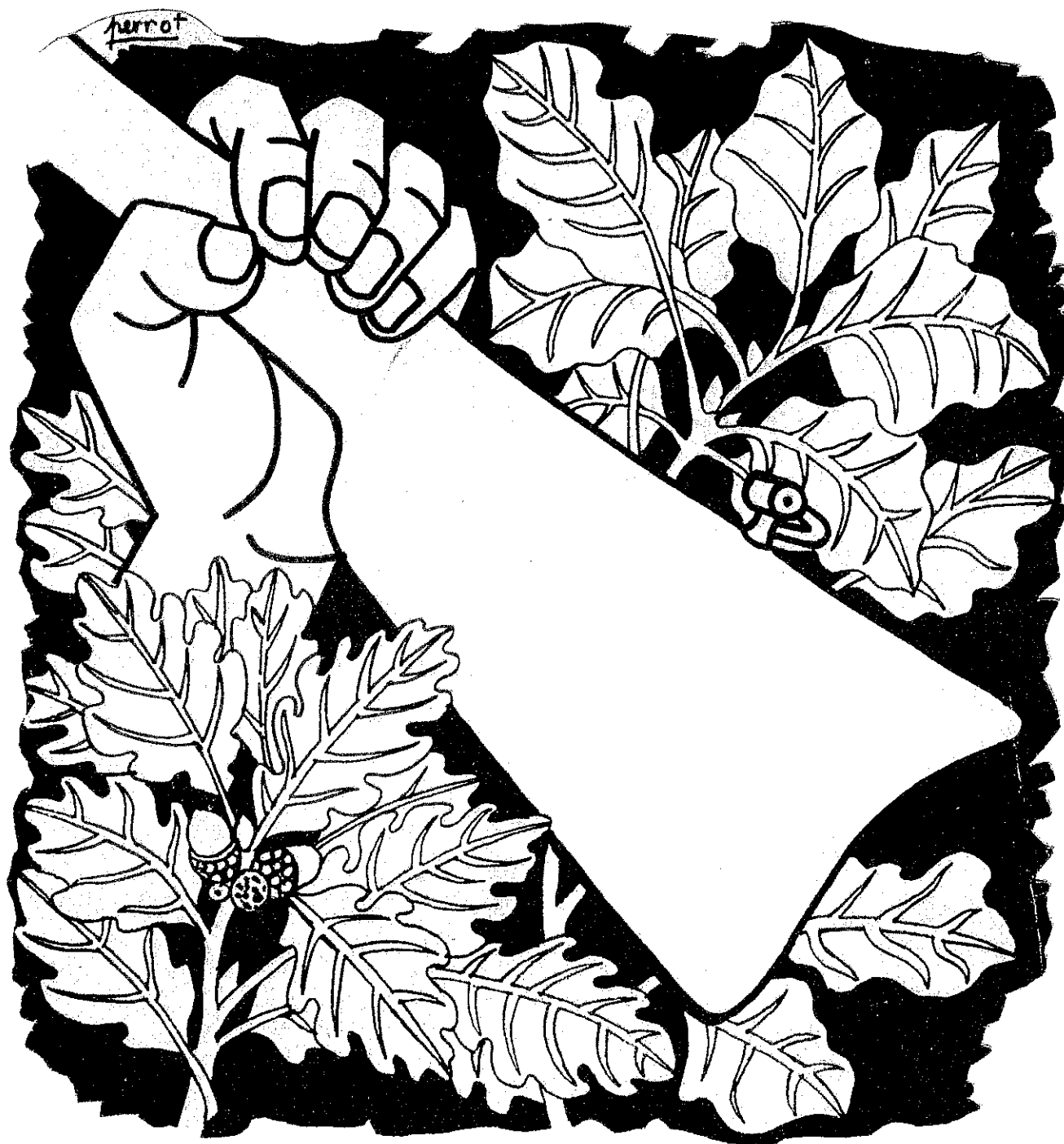
**BAUME-LES-DAMES
ET SES ENVIRONS**
Itinéraires d'excursions

1. Tâtre (vue sur le Doubs Village de Cour).
2. Château Simon
3. Village de Champvans. (Rochers des Quinzi)
4. Rochers et forêt de Chataud.
5. Vierge du Châtré.
6. Signal de Baume.
7. Biefond. Sources de l'Audeux-Corrie.
8. Le Mont Tommage.
9. Les Grilles de Fourbanne. (Saut de Gamache)
10. Hameau de L'Aigle.
11. Bois de Babre.
12. Bois de Saussons.



BAUME - LES - DAMES

LA RESISTANCE





BAUME – LES – DAMES

LA RESISTANCE

Edition de 1979

PREAMBULE

Introduction : L. Nicolas

Message du : Colonel MAURIN
Février 1978

Allocution du : R. Humbert
1^{er} Mai 1978

Introduction

A la demande de nombreux amis et sur l'insistance de notre Président régional Roger ROBBÉ de Salins, j'ai essayé de réunir dans cette modeste publication les divers documents traitant de la RESISTANCE à BAUME afin de permettre, notamment aux générations futures, d'avoir une certaine connaissance de ce que nous avons vécu à cette époque.

Il est difficile d'écrire objectivement l'histoire et un des chapitres de ce recueil le souligne et j'ai préféré réunir divers documents afin de permettre à chacun de faire son analyse personnelle des faits exposés.

De toute façon, il était nécessaire d'essayer d'expliquer aux jeunes les raisons profondes de notre comportement actuel, après trente-cinq ans de recul. La qualité exceptionnelle des relations du maquis fait que pour nous : rien ne peut être comme avant, mais cependant tout ne pouvait demeurer comme à cette période de notre vie.....

Certains textes seront peut-être difficiles à lire mais il était difficile de les condenser sans risquer de trahir ce qu'avait voulu nous dire leurs auteurs et j'ai préféré les reprendre intégralement, espérant que le lecteur acceptera de tout lire pour savoir.

Cette publication a été réalisée grâce aux appuis que j'ai trouvés un peu partout à Baume.

Je remercie spécialement :

- le proviseur du L.E.P., notre camarade F.F.I. Gilbert GRILLOT qui a bien voulu permettre aux professeurs et élèves de réaliser une grande partie de la dactylographie et de l'impression.
- le Foyer Baumois qui a dactylographié et imprimé le complément.
- la S.I.P.E., Imprimerie et reliure locale qui a bien voulu en assurer la reliure.
- L'artiste René PERROT, bien connu à Baume puisque originaire de CUSE qui a dessiné la couverture.
- Les auteurs des différents documents et tous les camarades qui m'ont aidé dans ce travail.

Louis NICOLAS

Message du Colonel MAURIN, ancien Commandant des F.F.I. de la Sous-Région D.2
Président d'Honneur de la Fédération Régionale – Membre de l'Amicale F.F.I. de Baume

Texte paru dans le bulletin de liaison n°3 de la Fédération des Amicales F.F.I. du Doubs du Jura-Nord et du territoire de Belfort dans un article annonçant le Congrès Régional de la Fédération du 1^{er} mai 1978 à Baume-les-Dames

Le Haut Lomont est la colline inspirée des Baumoïis. C'est sur son sommet dépouillé qui s'ouvre sur un horizon immense que les résistants Baumoïis ont reçu leurs premiers parachutages. Sorte de citadelle naturelle, largement ouverte vers l'arrière-pays dont elle commande l'accès, c'est un plateau entrecoupé de ravins et de bosquets propices aux embuscades et à la guérilla : forme de combat qui permet aux faibles de s'attaquer aux forts. La population qui l'habite, profondément imprégnée du sentiment national, et où tout ce qui touche à la Patrie a une résonance profonde, constituait le milieu idéal d'où l'action clandestine pouvait surgir et se développer. Ce n'est donc pas par hasard que le Lomont fait partie du patrimoine historique de la Franche-Comté. Il est entré dans l'histoire le 6 juin 1944 par une de ces phrases insignifiantes que la B.B.C. égrenait sur ses ondes : « Les tomates doivent être cueillies ».

Dans sa simplicité elle portait tous les drames qui allaient ensanglanter les maquis, elle annonçait les sacrifices que des représailles impitoyables de l'ennemi allaient faire supporter aux populations riveraines. C'était un appel aux armes et le signal attendu depuis si longtemps qui invitait les F.F.I. de Franche-Comté à entrer en lutte ouverte contre l'occupant et à attaquer les troupes allemandes. Le 6 juin, entraîné par un chef admirable, le Commandant BESANCON, dont il faut saluer ici la mémoire, le groupe dont il avait la responsabilité et qui comprenait 3 compagnies venait s'installer au LOMONT*.

Engagés trop tôt dans une lutte trop inégale, contraints de se déplacer constamment pour éviter d'être accrochés, astreints à des marches harassantes dans une nature souvent hostile et parfois gorgée d'eau, ils devaient tenir 3 mois, longévité exceptionnelle pour un maquis. Le 5 septembre 1944 l'heure du combat a sonné. Engagés au côté de l'armée régulière, ils ont participé à l'opération montée contre Baume-les-Dames qui malheureusement ne leur a pas réussi.

Ce jour, qui aurait pu être un jour de joie, a été un jour de deuil, car une trentaine d'entre eux avaient consommé le sacrifice auquel ils s'étaient préparés depuis longtemps. »

Colonel MAURIN

* A noter qu'il s'agit de LOMONT-sur-CRETE et non pas du Fort du LOMONT

ALLOCUTION prononcée par René HUMBERT ancien Capitaine des F.F.I.

Adjoint du Cdt BESANCON – Président d'honneur de l'Amicale de BAUME

A l'occasion du CONGRES REGIONAL du 1^{er} mai 1978 à Baume-les-Dames

Mon Colonel

Mesdames, Messieurs et chers amis Résistants

C'est avec une grande émotion que l'Amicale de Baume-les-Dames a organisé notre Assemblée Générale pour l'ensemble des amis qui ont participé avec nous aux dures activités de la Résistance.

Il est réconfortant que tous aient gardé l'expression courageuse qui les animait avec en plus la ferveur du souvenir envers ceux d'entre nous qui ont tout donné pour que la France retrouve la LIBERTE dans une paix victorieuse.

Comme les années précédentes, je vais vous présenter les activités du Groupe M.L. mis sur pied le 15 mars 1943 sous l'autorité de notre chef à tous le Colonel MAURIN. J'en profite pour le remercier pour son activité militaire et pour la fidélité qu'il nous manifeste à l'occasion de toutes nos réunions.

A peine remis de notre défaite en 1940, nous avons senti se réveiller un sentiment patriotique et dès 1941 un certain nombre de sabotages organisés par des amis discrets et courageux laissaient prévoir la naissance du refus.

Dès mars 1943, un groupe a été créé sous le commandement du Capitaine BESANCON qui avait sous ses ordres les Lieutenants Henri GAMET de Baume-les-Dames, CANGOLY de Clerval et GUIGON de l'Isle-sur-le Doubs. J'étais moi-même Adjoint du Capitaine.

Le secteur de notre groupe couvrait les cantons de Baume, Clerval et l'Isle avec priorité sur la vallée du Doubs d'une longueur de 30 Kms où existaient des installations importantes : voie ferrée- Canal- Ligne téléphonique- Route nationale, secteur dans lequel tout devait être fait pour nuire à l'ennemi.

Le recrutement en personnel était laissé à la diligence des Commandants de Cie qui devaient être prudents, discrets et devaient nommer des chefs d'équipe, des chefs de section avec beaucoup de discernement.

Les armes seront en premier lieu fournies par des volontaires qui les avaient cachées en 1940 et par des parachutés de LONDRES aux dates ci-après :

-5 et 7 mai 1944 à Lomont-sur-Crète

-4 mai 1944 à Fontaine-lès-Clerval

-7 mai 1944 à Chaux-lès-Clerval

-10 mai 1944 à Mancenans

-2 juin 1944 à Granges-Corcelles

-1^{er} septembre 1944 à Sancey-le-Grand

Ces équipements ont été reçus par les équipes de sabotage, je les remercie toutes très chaleureusement pour leur courage et leur esprit d'équipe. Ces hommes courageux ayant planqué ce matériel dans les grottes et dans les bois, ce qui nous a permis de mobiliser près de 200 hommes le 6 juin 1944.

Avec les armes, il était nécessaire d'organiser la subsistance, élément vital pour une troupe qui devait vivre en dehors de la société. Cette action a été réglée grâce à nos amis qui nous ont fourni des produits à stocker et l'alimentation journalière, le tout réglé pour la plus grande partie à l'aide de bons de réquisition fournis par nos militants des Commissions Locales de ravitaillement avec tous les risques qu'ils encouraient.

A la suite de certaines indiscretions, les occupants ont lancé des attaques contre notre groupe :

-20 novembre 1943 investissement de la ville – 32 arrestations pour quelques semaines

-14 février 1944 nouvel investissement pour récupérer des armes cachées au clocher

Pas d'arrestation.

Dès le 6 juin 1944, les 3 Cie se réunissent sous les ordres de leurs officiers :

-Baume-les-Dames à la ferme de Sur Fer, commune de LOMONT-sur-CRETE

-Clerval près de la ferme de Seneuil, commune de CHAUX-les-CLERVAL

-L'Isle-sur-le-Doubs vers la ferme de Germont commune d'ANTEUIL.

Malgré la discrétion demandée à chaque volontaire, les Allemands ont très rapidement été renseignés et la chasse a commencé.

La Cie de Baume vite localisée, nous avons dû déplacer le camp en forêt tout en organisant des missions de sabotage dès le 7 juin 1944.

Dans la nuit du 20 au 21 juin des bruits de moteur suspects amènent notre Capitaine à ordonner le déplacement du camp sur la rive opposée du Cusancin. Dès notre arrivée nous avons vu de nombreuses troupes allemandes investir la ferme de Sur Fer et après avoir tout saccagé, y mettre le feu. En se retirant ils ont emmené le propriétaire de la ferme et son employé avec tout notre matériel roulant (4 motos et 2 camions).

Après une expédition de cette importance et en accord avec les autorités supérieures, le Capitaine a invité tous les volontaires à l'exception des équipes de sabotage, à rentrer dans leurs foyers ou à se disperser dans la nature, étant entendu qu'ils seraient à nouveau convoqués en temps utile.

En attendant la libération, les équipes de sabotage, installées dans des camps en forêt, organisent leurs actions sur les différents ouvrages de la vallée du Doubs.

Le 23 juillet, une action allemande est conduite dans la région de LANANS, MONTIVERNAGE où séjournèrent des F.F.I. ; deux sont pris et fusillés à MONTIVERNAGE et la ferme où ils s'abritaient est incendiée.

Le 24 juillet, une attaque est engagée contre les troupes de l'Isle-sur-le-Doubs, mais grâce aux renseignements donnés par un agent de VELLEROT, les voies de repli ont pu être utilisées. Les camps ont été détruits pendant que les hommes se repliaient sur de nouveaux points de stationnements intacts.

Il est impossible de signaler toutes les opérations de sabotage qui ont été exécutées dans la vallée du Doubs :

- 50 sur les lignes téléphoniques,
- 40 sur la voie ferrée,
- Barrages sur les routes et les écluses du canal du Rhône au Rhin,
- Attaque d'un train à LA PRETIERE où nous laissons deux tués et qui motive le pillage de la localité par les Allemands;
- Attaque d'un train à RANG où nous perdons également deux hommes,
- Enlèvement de 20 motos dans la caserne de Garde mobile à Baume.

Fin août, on a le sentiment que la libération est proche et nos effectifs se complètent avec le retour des F.F.I. dispersés et du groupe des gendarmes. Ordre est donné aux 3 Cies d'accélérer les sabotages en prévision d'une arrivée prochaine de l'Armée Régulière.

Le 6 septembre, vers 6h30, nous sommes informés par un sergent rentrant de mission qu'une colonne française, arrivant de PASSAVANT, se dirige vers BAUME et les ordres d'exécution des consignes antérieures aux 3 Cie sont transmis.

La 1^{ère} Cie doit se joindre aux troupes régulières et attaquer sur BAUME, alors que les deux autres doivent porter leurs attaques sur CLERVAL et sur L'ISLE-SUR-LE-DOUBS.

La jonction est faite avec le Colonel TOCHON du 4^o R.T.T. au Rond-Point Jouffroy d'où après échange de vues avec notre Capitaine, les ordres sont donnés pour coopérer. Nos hommes sont répartis sur les ailes de l'Armée Régulière vers le Château HUGON et vers le Château SIMON.

Sur la gauche, il s'agit de nettoyer la prairie et sur la droite de couper la route nationale de BELFORT. A 9h30, tous les objectifs sont atteints et la route est interdite aux Allemands. Le relais des P.T.T. est évacué.

Vers 14h, une contre-attaque de chars lourds oblige le Colonel TOCHON à donner l'ordre de repli de l'autre côté du Doubs. Cet ordre est transmis à nos hommes engagés en les invitant à se regrouper sur la rive gauche. Ce repli causera la perte de 28 tués ou fusillés et de 16 blessés. C'est seulement 10h après que l'ensemble des rescapés se retrouvera au camp de BABRE pour constater l'ampleur du désastre et assister impuissant à l'incendie de la ville.

Le 9 septembre au matin, nous rentrons dans la ville qui a été occupée dans la nuit par les troupes américaines venues relever le 4^o R.T.T.

Les obsèques de nos morts et de ceux du 4^o R.T.T. sont célébrées les 12 et 14 septembre.

La ville de CLERVAL a été libérée par la 2^{ème} Cie renforcée par le maquis TITO et 15 parachutistes du Capitaine CICO, après de durs combats avec les S.S. installés sur place. La cité est évacuée dans la nuit du 7 au 8, non sans que les S.S. aient fait sauter le pont sur le Doubs et incendié 17 maisons dont l'Hôtel de Ville.

Cette évacuation est le résultat des furieuses attaques de nos combattants aidés par les armes lourdes du 4^o R.T.T. L'ensemble de la Cie a enregistré la perte de 10 tués et 1 blessé au cours de cette action

La ville de l'Isle-sur-le-Doubs sera libérée par la 3^{ème} Cie après de durs combats contre l'armée allemande qui cherche à établir une ligne de résistance sur cette ville. Après une série d'attaques et de contre-attaques, appuyés par un groupe de parachutistes venus du fort du LOMONT, les F.F.I. sont entrés en contact avec les troupes alliées et grâce à notre coopération et à leur puissant armement, les occupants ont quitté la ville où nous sommes entrés le 18 septembre, après avoir enregistré la perte de 5 tués et 2 blessés.

Après l'ensemble de ces actions avec les troupes alliées, le groupe enregistré avec beaucoup de peine, les pertes suivantes :

- 42 tués ou fusillés,
- 31 blessés,
- 4 déportés.

De nombreux F.F.I. courageux s'engageront dans les troupes régulières où tous se sont bien comportés et où plusieurs trouveront une mort glorieuse dans la marche vers l'ALSACE, le RHIN et le DANUBE.

Le 24 Septembre notre groupe participera à une prise d'armes au château de BOURNEL en présence du Général de GAULLE.

Le caveau-monument du cimetière de BAUME a été construit par souscription publique afin de permettre aux générations futures de ne pas oublier. Il a été inauguré par le Général de GAULLE le 27 juillet 1947 en souvenir de ceux qui ont tout donné pour que la France retrouve la paix et la liberté

Vive la France



LA RESISTANCE BAUMOISE

Table des matières :

- Chapitre I Histoire du groupe des Montagnes du LOMONT. (**Commandant BESANCON**)
- Chapitre II Journal de marche de la Compagnie de BAUME. (**Capitaine GAMET**)
- Chapitre III Histoire des parachutages de LOMONT. (**Maurice LEGRAND**)
- Chapitre IV Petite histoire de la libération du village de COUR. (**Adolphe BERNASCONI**)
- Chapitre V La vie d'un résistant F.F.I. de Baume du 14 février à la libération. (**Maurice HUBERT**)
- Chapitre VI Liste de nos Morts et des Diplômes de la Résistance.
- Chapitre VII Des difficultés d'écrire l'Histoire Contemporaine.
Evocation à l'O.R.T.F. de la libération de Baume par **Jacques GUICHARD** de Radio-France.
- Annexe I Action des Sapeurs-Pompiers à la libération
- Annexe II Témoignages
- Annexe III Photographies

CHAPITRE I

LE GROUPE DES MONTAGNES

DU LOMONT

C. BESANCON

Le groupe des montagnes du LOMONT

Désigné par ses initiales « Groupe M-L », il est constitué à partir du 15 mars 1943, par le rassemblement de divers mouvements ou individualités des régions de Baume-les-Dames, Clerval et l'Isle-sur-le-Doubs.

Antérieurement à cette constitution, plusieurs de ses membres ont été contactés par des organisations diverses. C'est ainsi que le Cne de réserve BESANCON avait participé dès 1941, à une réunion dans les locaux du journal « la République de l'Est » à Besançon, réunion organisée par des officiers de l'Armée d'Active venus de LYON en vue de mettre sur pied une armée secrète ou que d'autres ont été sollicités par le Groupe FABIEN qui sera décimé en 1942 dans la région de CLERVAL. En outre des petites actions individuelles entretiennent l'esprit de résistance, comme par exemple l'explosion d'un obus placé à l'hôtel du Commerce de Baume-les-Dames fréquenté par les officiers allemands.

Mais c'est au début de 1943, sous l'impulsion du Colonel MAURIN, que le Groupe M-L va prendre vie, se constituer, s'unifier, se préparer en vue des missions futures. Le Colonel MAURIN en confie le commandement au Cne Camille BESANCON qui aura comme adjoint René HUMBERT, chef du secteur électrique de Baume-les-Dames.

Le Groupe sera constitué de 3 Compagnies, axées respectivement sur Baume-les-Dames, Clerval et l'Isle-sur-le-Doubs.

Le commandement de ces Cie sera confié respectivement à :

- Henri GAMET, négociant en matériaux à Baume-les-Dames,
- Charles CAMBOLY, notaire à Clerval,
- GUIGON, chef du secteur électrique de l'Isle-sur-le-Doubs.

La zone d'action dévolue au Groupe comprend les rives - gauche et droite - du Doubs jusque et y compris la voie ferrée Belfort-Besançon, dans les limites des cantons de Baume-les-Dames, Clerval et l'Isle-sur-le-Doubs.

Ce secteur a pour particularités principales de comprendre une longueur d'environ 30 km de la vallée du Doubs, assez encaissée au fond de laquelle voisinent le plus souvent côte à côte, le canal du Rhône au Rhin, la rivière le Doubs, la route nationale Lyon-Strasbourg, la voie ferrée Besançon-Belfort, le câble téléphonique souterrain reliant St-Nazaire à Stuttgart fort utile aux Allemands. La rive gauche du Doubs est constituée par un premier contrefort des montagnes du Lomont ; ces dernières sont accessibles de la vallée par la coupure du Cusancin et les petits cols de Crosey et de Ferrières.

Les missions permanentes du Groupe comprennent la guérilla, le sabotage, le renseignement, la sauvegarde des ponts et l'action conjuguée avec les troupes de libération.

Le recrutement s'opère à la diligence des commandants de compagnie, qui choisissent leurs chefs de section et d'équipe. Ce recrutement sera réalisé au cours de l'année 1943 et s'étendra encore en 1944.

L'armement sera procuré, outre les récupérations d'armes cachées depuis 1940, par des parachutages, dont les principaux seront les suivants:

Compagnie de Baume-les-Dames :

- **Eté 1943**, réception d'armes livrées par l'agent de liaison « Francis ».
- **Même époque**, prise de livraison d'armes à la Bretenièrre, transportées par René HUMBERT, destinées pour partie à Baume-les-Dames, le reste à une organisation voisine à Thise.
- **5 mai 1944**, parachutage à Lomont-sur-Crête.
- **7 mai 1944**, nouveau parachutage à Lomont-sur-Crête.

Compagnie de Clerval :

- **4 mai 1944**, parachutage à Fontaine-lès-Clerval. (Ces armes seront ensuite livrées à un maquis de Beaucourt qui en prendra livraison par camion et un Allemand sera tué à Clerval au court du transport).
- **7 mai 1944**, parachutage à la ferme de Combe VIOLLOT, commune de Chaux-lès-Clerval.
- **1^{er} septembre 1944**, parachutage inattendu à Sancey-le-Grand.

Compagnie de l'Isle-sur-le-Doubs :

- **10 mai 1944**, parachutage à Mancenans-lès-l'Isle dont une petite partie sera remise au Maquis d'ECOT.
- **29 juin 1944**, parachutage à la Grange Courcelle.

Tous les parachutages d'armes antérieurs au 6 juin 1944 sont suivis de stockages dissimulés dans des lieux variés : clochers, transformateurs électriques, moulins désaffectés, stations de pompage, etc....ou enterrés en pleine nature.

Le ravitaillement en vivre est également commencé, pour ceux pouvant être stockés. Des boîtes de viande (« singe ») sont livrées par la maison Vuattoux, au cours de l'été 1943.

Un poste récepteur radio et un poste émetteur sont cachés dans un caveau au cimetière de Baume.

Le ravitaillement en vivres, postérieur au rassemblement des maquis (6 juin 1944), s'effectue au moyen de bons de réquisitions détachés de carnets à souche imprimés avec la participation de la commission de ravitaillement et du contrôle du ravitaillement (Ernest LAURENT et Marcel PEYRETON).

Les liaisons entre les groupes et le commandement sont assurées par l'agent VALNET dit « Francis ». Des contacts sont pris par le chef de groupe avec les organisations voisines dès 1943, notamment avec le marquis de MOUSTIER (mort en déportation), avec le chef de gendarmerie DEMEUSY de Rougemont (Tué au combat), avec le percepteur POMMIER de Pierrefontaine-les-Varans (Torturé et mort à la prison de la Butte de Besançon).

Le Colonel MAURIN, le Lieutenant GRENIER, viennent d'ailleurs personnellement à plusieurs reprises à Baume-les-Dames, contrôler l'exécution des mesures ordonnées.

Première réaction allemande

Malgré les précautions prises, malgré les consignes formelles et répétées de discrétion absolue, la mise sur pied d'une telle organisation ne peut échapper à la vigilance de la police nazie, alertée d'ailleurs par divers petits incidents.

L'autorité allemande est renseignée par ses agents et par des traîtres, hommes ou femmes (certains seront abattus, d'autres fusillés après la libération, d'autres encore condamnés à mort seront libérés après quelques années de prison).

La région située au Nord du Groupe M-L a perdu le marquis Lionel de MOUSTIER et son fils Guy, arrêtés en octobre 1943.

Pour la région de Baume-les-Dames, l'activité criminelle d'un homme de race noire, se disant Martiniquais, employé dans une entreprise de Baume et affichant une grande haine du « Boche » a porté ses fruits, joints à d'autres activités non moins coupables. Ce Martiniquais se rend fréquemment à Besançon dans les locaux de la police allemande, il entretient des liaisons téléphoniques qui seront découvertes grâce au personnel des Postes. Une première tentative pour l'abattre en gare de Baume-les-Dames a avorté en raison de la présence ce jour-là de nombreux feldgendarmes, mais il sera abattu à Besançon courant novembre 1943.

La réaction allemande ne se fera guère attendre et une opération d'envergure est montée contre la Résistance de Baume-les-Dames que les Allemands sont décidés à décapiter et liquider.

Le 20 novembre 1943, vers 5h du matin, d'importantes troupes composées de policiers, de feldgendarmes, d'armée régulière, déferlent dans Baume-les-Dames qui a été investie au cours de la nuit. Le P.C. est installé à l'Hôtel de Ville. Les visites domiciliaires, les fouilles, les arrestations, les vérifications d'identité des personnes dans la rue, les brutalités sont déclenchées.

La maison du Cne BESANCON, surveillée dès la veille, est investie, occupée toute la journée et fouillée vainement ; les Allemands feront le simulacre de l'incendier, pensant ainsi que le Chef du Groupe sortira d'une cachette qu'ils ne découvrent pas et qui n'existe pas. Le Chef de Groupe, pressentant le danger, a en effet quitté son domicile la veille vers 10 h du soir ; Mme BESANCON est arrêtée, interrogée, conduite à la Mairie, puis à la ferme de Maison Rouge, propriété de la famille, interrogée de nouveau, vainement puis relâchée dans la soirée.

Le Lieutenant HUMBERT, Adjoint au Chef de Groupe, interpellé dans la rue, mangera les quelques papiers compromettants en sa possession et sera relâché, n'étant pas encore identifié comme résistant.

Chez LEJEUNE, cafetier dont l'établissement fait face au pont de Baume et qui a pour mission d'observer les passages de troupes sur le pont, les Allemands devront poursuivre LEJEUNE qui s'est échappé par l'arrière de sa maison adossée aux rochers du château Simon ; ils tirent sur lui et le blessent si grièvement qu'il faudra le ramener sur une charrette à bras. Il mourra le lendemain. Les Allemands arrêtent Mme LEJEUNE et son fils Marcel.

Au quartier des pipes ROPP, les Allemands abattent le jeune Raphaël MEMONT.

32 arrestations sont opérées, maintenues et suivies de transfert et d'interrogatoires pénibles à la prison de la Butte à Besançon.

En dépit des moyens énormes, les Allemands furieux ont manqué leur opération, car parmi les 32 arrestations, 5 ou 6 personnes seulement avaient fait œuvre active de résistance et n'ont rien avoué.

De plus, le dépôt d'armes fait dans le clocher de la ville n'a pas été découvert ; les Allemands ignorent donc son existence à cet endroit alors qu'ils le situent et le recherchent à Champvans dans la propriété de TARRAGON, où leurs recherches sont vaines. (Messieurs de TARRAGON, père et fils ont été arrêtés). Le chef du Groupe M-L décide donc que les dépôts d'armes et de vivres resteront où ils sont.

Le Chef de Groupe, démasqué, ne peut cependant rester à Baume et, après 6 jours passés dans différentes maisons amies, le Lieutenant HUMBERT le transporte à Landresse, après avoir fait éclairer la route par son frère Maurice.

Successivement hébergé chez des amis à Landresse, Avoudrey, à Landresse de nouveau, Avoudrey encore, puis laviron, le Chef de Groupe gardera le contact avec le groupe et le commandement par des entrevues avec le Lieutenant GAMET en forêt de Longechaux, avec le capitaine CAMBOLY aux abords de la ferme de Juvillers, commune de Sancey-le-Grand, avec le Lieutenant JOLY dit « Commandant VALENTIN » au bois d'OUVANS, et par des liaisons assurées par l'huissier de justice MAIROT ainsi que son fils et par le Commandant CORNET ;

Deuxième opération allemande

Le 13 février 1944, le groupe spécial anti-résistance de la feldgendarmérie de Besançon arrête, aux environs de Besançon, un officier de l'Etat-Major F.F.I. Il parlera, sauvant ainsi sa vie, mais sera déporté. Le 14 février, les Lieutenants GAMET et HUMBERT, avertis de cette arrestation se rendent à Besançon dans le but d'informer le Colonel MAURIN. Ils ne peuvent le joindre.

A leur retour à Baume-les-Dames, la prudence les incite à s'arrêter à l'entrée de la ville ; ils y apprennent que les Allemands sont chez HUMBERT en vue de l'arrêter. Cette fois le Lieutenant HUMBERT a bien été identifié. Il devra, ainsi que son frère Maurice, quitter son domicile pour se réfugier dans la clandestinité la plus complète.

En outre, les Allemands se sont dirigés avec sûreté au clocher de Baume où ils s'empareront du dépôt d'armes que cette fois ils connaissent bien.

Troisième opération allemande

Les Allemands ont continué leurs recherches. Ils ont envoyé, sans succès, chez le Chef de Groupe, des émissaires se présentant faussement comme d'anciens compagnons de captivité, ou comme des résistants en quête d'assistance.

Ils apprendront rapidement le rassemblement des maquis, opéré par les 3 Cie du Groupe dès le débarquement des troupes alliées le 6 juin 1944.

- Cie de Baume-les-Dames à la ferme de Surfer, commune de Lomont,
- Cie de Clerval, en forêt aux environs du hameau de Seneuil,
- Cie de l'Isle-sur-le-Doubs, aux fermes de Bermont, commune de Glainans.

La Cie de Baume-les-Dames est localisée la première.

Dès le 6 juin le Capitaine Besançon estime que la ferme de Surfer constitue une position indéfendable et qu'elle doit être évacuée dès que son utilité comme lieu de rassemblement désigné aura cessé ; ainsi cela met fin au danger que la présence des F.F.I. fait courir à la famille Armand HYENNE, propriétaire des lieux.

Il ordonne en conséquence l'installation du camp en forêt à environ 800 mètres de la ferme. Ce transfert est exécuté à partir du 9 juin et l'organisation du camp se poursuivra.

L'exécution des missions commence le 7 juin dans le secteur de chaque Cie : lignes téléphoniques aériennes coupées, câble téléphonique souterrain plastiqué, voie déboulonnée.

Le 8 juin on signale déjà la présence des Allemands au village proche de Lomont. Le même jour, le contrôleur agricole MULLER (Bezirklandwirt) à Baume-les-Dames, d'autant plus dangereux qu'il affecte d'être correct, est signalé à la ferme du mont Millot, encore plus proche.

Le 9 juin, le transfert du camp en forêt est exécuté et l'organisation du camp est poursuivie.

L'exécution des missions se poursuit.

Le chef de Groupe, accompagné de son adjoint, le Lieutenant HUMBERT et d'agents de liaison, part inspecter les Cie de Clerval et l'Isle-sur-le-Doubs. Il pourra constater que les consignes données antérieurement sont respectées normalement. Il restera aux maquis de Clerval et l'Isle-sur-le-Doubs jusqu'au 20 juin

A son retour, le 20 juin dans l'après-midi, la Cie de Baume n'est plus à son camp en forêt et il doit la retrouver à la ferme de Surfer, où elle a été ramenée en son absence, en raison de pluies torrentielles fréquentes.

3 équipes sont sorties : collage d'affiches, sabotage des lignes téléphoniques aériennes à la Grange Ravey par l'équipe Jean BELLO, sabotage du câble souterrain à Grosbois par l'équipe Maurice LEGRAND.

Le Chef de groupe envisage la réinstallation au camp dès le lendemain pour les raisons déjà vues. En fin d'après-midi, on signale le passage de motocyclettes et de voitures automobiles sur la route du ravin des Alloz, en contrebas de Surfer; ces passages apparaissent déjà insolites.

Vers 1 heure du matin, dans la nuit du 20 au 21 juin, le gendarme BRIOT du service de garde rend compte au Chef de Groupe que des bruits de moteurs sont perçus en direction de Crosey. Le Chef de Groupe, observant les mêmes bruits et estimant qu'ils ne peuvent être qu'allemands, décide que le maquis ne doit pas rester à la ferme, qu'il ne doit pas se laisser accrocher sous peine d'anéantissement, que toutefois le déplacement doit être limité. Il ordonne l'évacuation de la ferme de Surfer pour descendre dans le ravin des Alloz et remonter la pente opposée en direction de Servin où il existe de nombreux couverts. Le mouvement est exécuté à 2h10 à travers bois, grâce à la connaissance parfaite des lieux de certains F.F.I. notamment les chasseurs CHARRIERE et COQUARD. Armand HYENNE, propriétaire de la ferme ne croit pas au danger immédiat et, malgré les invitations pressantes juge bon de rester à sa ferme.

Parvenue sur le plateau après avoir gravi la pente Sud des Alloz, la Cie se porte dans un bois où une position de combat « en hérisson » est prise dans toute éventualité. Pour y parvenir, la Cie, colonne par un, traverse une prairie, laissant dans le foin une véritable piste facilement repérable.

A la demande du Chef de Groupe, Bonnet cultivateur du Mont Noiro, attelle ses chevaux et fauche la piste et la prairie qui reprennent ainsi un aspect normal.

Des postes d'observation et de garde sont organisés, d'où la ferme de Surfer et ses alentours peuvent être surveillés.

On peut voire alors de nombreuses colonnes allemandes, provenant de toutes les directions à la fois, investir la ferme de Surfer vers laquelle elles progressent comme des fourmis, venant du Val de Cusance, de Lomont, de Crosey, tirant de temps en temps, fouillant les couverts avant d'atteindre enfin la ferme.

Cette opération qui dure depuis l'aube, est marquée à 14h par l'incendie de la ferme. Les Allemands se retirent dans la soirée, ayant manqué leur objectif.

Malheureusement, les Allemands ont arrêté HYENNE et son employé, qui faisant tous deux partie de l'équipe de parachutage. Ils ont arrêté les frères CURTY, agents forestiers, excellents agents de liaison du maquis de Clerval, venus assurer la liaison quotidienne, qu'ils ont surpris. Enfin, ils ont encore arrêté le jeune Maillot de Cusance, dont le jeune âge avait fait surseoir à l'incorporation dans le maquis et qui avait été renvoyé dans sa famille, mais qui s'était spontanément porté à Surfer pour prévenir le maquis de l'arrivée des Allemands.

Les Allemands emmèneront 4 motocyclettes et 2 camions ainsi que des bâches puis détruiront le camp.

Dans cette attaque de grande ampleur menée avec des moyens très importants, les Allemands ont exploré minutieusement le plateau de Surfer, les croupes boisées qui y conduisent et situées au Nord du ravin des Alloz, mais le déplacement de la Compagnie de Baume au Sud de ce ravin, à environ 1500m, a mis celle-ci complètement à l'abri.

Néanmoins, l'ampleur des moyens mis en œuvre par les Allemands, leur connaissance parfaite de l'existence du maquis, leur conviction qu'ils ne resteront pas sur cet échec, le fait que les maquis voisins ont reçu l'ordre de ne pas se rassembler, constituent une situation nouvelle ; la nécessité d'éviter des accrochages manifestement inégaux, l'utilité de préserver la formation pour des tâches futures, l'incertitude quant à l'arrivée des alliés dont les plus proches sont encore à 700 Km, les difficultés de ravitailler une troupe nombreuse pendant une durée indéterminée, l'impossibilité de garder secrets les mouvements d'une telle troupe, la responsabilité encourue à l'égard des hommes et de leurs familles, déterminent le Chef de Groupe à prendre lui-même l'initiative de mesures d'allègements et de dispersion. 2 Groupes seront conservés, le surplus des F.F.I. sera dispersé, prêt à être rappelé dès que les circonstances l'exigeront. L'un des groupes maintenus s'installe en forêt d'Ouvans, l'autre aux abords du Val de Cusance. Les liaisons ont lieu principalement au cimetière de Lanans.

Ces mesures seront approuvées plus tard par le Colonel MAURIN et l'attaque allemande contre le maquis d'Ecot, 3 semaines plus tard, confirmera l'utilité des dispositions prises.

Quatrième opération allemande

Les Allemands ont activés leurs agents de renseignement et obtenu de nouvelles informations. Ils ont notamment envoyé dans la région deux femmes, dont l'une sera abattue à Besançon et l'autre condamnée à mort ainsi qu'un homme condamné à mort et fusillé après la libération.

Ils ont décidé une grande opération de ratissage dans la région Aissey – Passavant – Vaudrivillers – Lanans – Montivernage – Val de Cusance – Lomont.

Le 23 juillet, ils procèdent à l'exécution de l'opération qui se soldera par des résultats négatifs, sauf au village de Montivernage qui ne contient aucun des groupes maintenus, mais où se trouvent des F.F.I. dispersés.

A 10h, les troupes allemandes transportées par camions et accompagnées d'une automitrailleuse, encerclent totalement le village et disposent des armes automatiques pour empêcher toute sortie, puis, parfaitement renseignées, se portent directement de tous côtés à l'assaut de la maison Florian MULLER. A l'intérieur, il y a les fils Gaston et Emile MULLER, qui font partie des F.F.I., Jean BILLEREY, également F.F.I. et un musulman, prisonnier évadé d'Allemagne, outre la famille MULLER.

Un feu nourrit est immédiatement déclenché contre la maison.

Le musulman est d'abord abattu alors qu'il se présente à la porte de l'étable.

Jean BILLEREY est abattu alors qu'il saute par une fenêtre. Il n'est que blessé et capturé par les Allemand et se débattant, il lutte en leur criant « vous ne saurez rien ». Martyrisé à terre à coups de bottes et de crosses dans le visage et sur tout le corps, il est achevé. Jean BILLEREY était un brave. Il avait rejoint le maquis le 6 juin, bien que portant déjà une blessure par encore cicatrisée. Antérieurement en effet il avait été arrêté à bicyclette à Clerval par un barrage alors qu'il transportait un parachute dans une valise. Il prit la fuite. Poursuivi, il avait reçu une balle dans le dos mais avait réussi à « semer » ses poursuivants en s'engageant dans les ruelles.

Quant à Gaston et Emile MULLER, accueillis par le tir des Allemands lorsqu'ils se présentent aux fenêtres pour tenter une sortie impossible, ils se réfugient dans la grange. Emile s'enfonce dans le tas de foin, alors que Gaston se cache dans la machine à battre le grain. Leur père Florian descend dans sa cave où il se dissimule dans un tonneau. Les Allemands ne les trouvent pas, bien que certains qu'ils soient là et incendient la maison qui sera entièrement consumée. Cependant, par une logique bien à eux, ils sortent la batteuse qui est sur roues et où se cache Gaston. Emile, suffoquant et menacé par le feu est obligé d'émerger du tas de foin sera pris.

Les Allemands fouillent et pillent toutes les maisons du village puis continuent les opérations de ratissage en direction de Lanans et de Cusance.

Après leur départ, Florian MULLER peut enfin sortir de son tonneau et Gaston son fils sortir de la batteuse où il a eu très chaud puisque la peinture avait déjà cloqué sous l'action de la chaleur.

Emile MULLER, transféré à la prison de la Butte à Besançon s'évadera et rejoindra le maquis ainsi que son frère.

A Cusance, les Allemands se portent notamment à l'église pendant l'office (c'est dimanche) et barrant la sortie, font défiler tous les hommes devant le jeune MAILLOT qu'ils avaient capturé le 6 juin lors de l'attaque de Surfer ; affublé d'une capote allemande il ne désignera personne pouvant appartenir à la résistance. Après avoir tenté de l'utiliser, ils le déporteront en Allemagne où il mourra.

Cinquième opération allemande

Les maquis de Clerval et de l'Isle-sur-le-Doubs n'ont pas encore été attaqués lorsque, le 23 juillet 1944 un F.F.I du maquis de Clerval et un F.F.I. de celui de l'Isle-sur-le-Doubs, se trouvant à l'Isle contrairement aux ordres reçus, sont arrêtés par les Allemands.

Le jour-même à minuit, les Commandants de ces Cie et le Commandant de Groupe se réunissent entre Ouvans et Vellevans. Le Chef de Groupe leur confirme ses instructions sur la sûreté, la mobilité, le fractionnement et la nécessité d'éviter tout accrochage en cas d'attaque puissante.

Et le 24 juillet à midi, les Allemands exécutent cette fois une opération pour tenter de détruire simultanément les Cies de Clerval et de l'Isle, stationnées respectivement aux abords de la ferme Ponsot et au Pas de Bœuf. Les Cies sont éloignées l'une de l'autre d'environ 2,5 Km.

Conformément à leurs précédentes tentatives, les Allemands constitués en fortes colonnes débouchent de toutes les directions ; leur manœuvre montre qu'ils sont parfaitement renseignés.

La Compagnie de l'Isle-sur-le-Doubs a été alertée par l'agent de liaison GIBOULOT, envoyé depuis Vellerot-lès-Belvoir. Les mesures de sûreté arrêtées éviteront toute surprise.

Des combats de retardement furent envisagés, le décrochage put s'effectuer et les voies de repli être utilisées sous couvert des tirs des fusils mitrailleurs. Les Allemands subissent des pertes sensibles, alors que les maquisards n'auront ni blessés ni tués. Bien entendu, les deux camps furent incendiés et détruits, mais les F.F.I. pourront gagner de nouveaux stationnements intacts, prêts à poursuivre leurs missions.

Les sabotages et autres missions

Il est impossible de tout rapporter ici. Précédées par le sabotage de l'écluse de Baumerousse, sur le territoire d'Esnans, plastiquée en 1944 sous la direction du lieutenant GAMET, confiées à des équipes spéciales, elles se poursuivent du 6 juin 1944 à la libération, dans la mesure où les liaisons le permettent, alternativement par les Cies de Baume, Clerval et l'Isle.

Elles seront nombreuses dans la période qui suit le rassemblement des maquis, diminueront après les attaques contre ceux-ci et s'intensifieront après le 10 août, date à laquelle le Commandant du Groupe se rend à Beaulieu où les chefs de la résistance sont réunis pour recevoir de nouvelles instructions du Colonel MAURIN.

Par contre, les actions de guérillas seront suspendues après le 3 août, date à laquelle le Commandant du Groupe et son adjoint se rendent au maquis Tito à Blussans, où des ordres sont donnés dans ce sens, ordres d'ailleurs confirmés par le B.B.C. le 4 août.

L'exécution des missions reçues donnera parfois lieu à des incidents dont certains tragiques.

Les lignes téléphoniques aériennes et surtout le câble souterrain St-Nazaire-Stuttgart seront détruits à l'explosif (plastic), à la scie, à la cisaille au moins une trentaine de fois. On détruira même le câble à proximité du transformateur électrique de la Cude près de Baume-les-Dames en le reliant à une ligne de 10 000 volts, opération exécutée sous le commandement du Lieutenant HUMBERT.

Les sabotages de la voie ferrée par déboulonnage, explosifs, se feront aussi en utilisant des obus de récupération quand le plastic viendra à manquer, ce qui contraint le Commandant de Groupe à se rendre au fort du Lomont le 26 août avec les chefs des maquis de Clerval et de l'Isle pour récupérer 45Kg de plastic remis par le Commandant américain PAUL, aussitôt répartis entre les 3 Cies.

La Cie de Baume a notamment fait sauter la voie ferrée les 15, 18 et 29 août (6 explosions entre 10h10 et 11h), le 3 septembre (11 explosions entre 14h45 et 15h07) et le 4 septembre (20 charges).

Le 24 août, la Cie de l'Isle prépare une opération de sabotage contre la voie ferrée au passage qui enjambe la route de la Prétière.

L'équipe du Sous-Lieutenant PANO et l'équipe spéciale de sabotage du sergent-Chef BLANCHARD se heurtent à un service de garde renforcé depuis la veille. Un combat s'engage, bientôt amplifié par l'arrivée d'un train chargé d'Allemands. Le Sgt-Chef GRAND est tué et le chasseur F.F.I. SEIGNEUR est grièvement blessé au poumon. En représailles, les Allemands incendient 5 maisons au village de la Prétière, tuent 2 habitants (Victor et René BECKER), pillent la localité et emmènent en otage à Montbéliard 3 habitants de la Prétière et 5 gardes d'écluses de l'Isle-sur-le-Doubs.

En août 1944, la Cie de Clerval attaque un train, près de Rang. Le train est immobilisé, la locomotive détachée. Un combat est engagé au cours duquel les F.F.I. BRINGARD et KIGER sont tués.

Toujours en août, une camionnette transportant des F.F.I. de la Cie de Clerval de la rive droite à la rive gauche du Doubs, tombe en panne dans la traversée de Clerval. Tous les occupants sont capturés par les Allemands ; 6 d'entre eux seront fusillés (COQUARD, FAIVRE, NAPIOT, MOURAN, 2 frères MERCIER). Un seul réussira à s'évader (CANTIN).

Dans la nuit du 23 au 24 août, un détachement de la Cie de Baume, sous les ordres de l'aspirant Jean BARBEROT, reçoit la mission de pénétrer dans Baume et de s'introduire dans la caserne des gardes mobiles pour s'emparer de 28 motocyclettes Terrot flambant neuves stockées à la disposition d'un peloton chargé de dépister les résistants.

Cette manœuvre audacieuse est réalisée point par point.

Les motos sont poussées une à une jusqu'à 2 camions et embarquées. Les véhicules sont mis en marche, mais arrivés à l'entrée du pont provisoire qui est étroit et qu'il faut aborder à angle droit, un camion tombe en panne. Il faut le remorquer mais l'attelage à les plus grandes difficultés pour emprunter le pont. Le bruit à enfin alerté les Allemands qui arrivent et ouvrent un feu nourri. Néanmoins, le camion de tête réussira à traverser avec 13 motos, l'autre véhicule sera récupéré par l'ennemi.

Les motos sauvées sont emmenées au maquis. Tous les F.F.I. rentrent au complet dans la nuit ou le lendemain.

La Libération de Baume

Dès les premiers jours de septembre 1944, on a le sentiment que la libération est proche.

Les renseignements qui nous parviennent nous indiquent des mouvements importants chez l'ennemi. L'activité des F.F.I. s'intensifie, les équipes de sabotage sont en pleine action. Malheureusement, il pleut beaucoup, rendant la vie pénible au maquis ; et le Doubs est en crue ce qui aura des conséquences importantes pour la suite des opérations.

Le 2 septembre, le commandant du Groupe part inspecter les maquis de Clerval et de l'Isle et confirmer les ordres précédemment donnés. Le lendemain, il rentre au maquis de Baume.

La Cie de Baume s'est renforcée avec l'arrivée de 2 camionnettes, d'armes et de munitions supplémentaires. Ses effectifs sont au complet, renforcés par l'arrivée des gendarmes de Baume depuis le 17 août, et depuis début du mois par l'arrivée des F.F.I. dispersés qui ont rejoint.

Le 3 septembre, la 2^{ème} équipe de sabotage est partie avec 11 obus de 105mm, et atteint la voie ferrée. Les explosions s'échelonnent dans la nuit de 1h45 à 7h du matin.

Le 4 septembre à 21h, les équipes Jean BELLO et Maurice LEGRAND repartent et disposent 20 charges sur la voie ferrée à Hyèvre-Paroisse.

Le même jour le Lieutenant HUMBERT, adjoint du Commandant du Groupe, est envoyé au maquis de Clerval et de l'Isle porteur d'instructions visant à intensifier les sabotages qui doivent être alternés entre les 3 Cies pour régulariser les effets.

Vers 22h, il rentre au maquis de Baume avec le Cne CAMBOLY, le Lt GUIGNON et accompagnés d'un officier (Cne SICO) messenger du Commandant PAUL, officier américain dont les troupes sont au fort du Lomont.

Le Cne SICO se présente comme appartenant à un groupe de parachutistes «canadiens» renforçant le Lomont. Il vient proposer au Cne BESANCON une opération qui devrait avoir lieu le lendemain matin 5 septembre à l'aube, sur la R.N. reliant Besançon à Belfort à hauteur de Hyèvre-Paroisse, conformément aux vues du Commandant Paul.

Compte-tenu de la situation générale, révélée par les derniers renseignements, le Cne Besançon estime que les missions déjà imparties au groupe M.-L. par le commandement risquent d'être affectées, que l'opération doit être préparée plus complètement et qu'enfin le commandement dont il relève doit être consulté afin de ne pas compromettre les missions déjà prévues et ne pas créer de confusion dans le commandement et la responsabilité des opérations.

Le Cne Besançon qui a précédemment rendu visite à Pont de Roide au Colonel français BELIN dont il dépend depuis l'arrestation du Colonel MAURIN, demande au Cne SICO si le colonel BELIN a été consulté. Réponse négative du Cne SICO.

Dans ces conditions, le Cne BESANCON conclut que cette opération ne peut être exécutée que 24h plus tard, soit le 6 septembre à l'aube sous réserve de l'accord du Colonel BELIN. Le Lt CAMBOLY est chargé de contacter le Colonel. Rendez-vous est pris pour le 5 septembre à 16h pour la mise au point du programme d'exécution en cas d'accord.

Il en est ainsi convenu, mais les événements se précipitent tellement que, quelques heures seulement après cet accord, il sera rendu caduc par l'arrivée surprise des troupes alliées. Le groupe M.L. se retrouve brusquement reporté à l'exécution des missions prévues antérieurement : contribution aux opérations des troupes régulières en vue de s'emparer des voies de communication entre Besançon et Belfort à hauteur de Baume-les-Dames, Clerval et l'Isle-sur-le-Doubs et couper ainsi toute de retraite aux Allemands.

Le Cne CICO quitte le P.C. du Cne BESANCON vers minuit. Et 3h après, depuis le camp de Babre-Baume, on entend une sonnerie de cloches provenant, semble-t-il, de PASSAVANT à environ 10Km. Que signifie cette sonnerie ? Des instructions de vigilance sont données aux guetteurs et le camp mis en alerte. Vers 5h, on observe une colonne venant de la direction de PASSAVANT et à 6h30, le sergent SIRE, de retour de mission, accourt au camp et signale que cette colonne est formée de troupes coloniales françaises qui se dirigent vers Baume.

L'ordre d'exécuter les consignes prévues est donné :

1° - Attaquer en direction de Baume avec les troupes régulières,

2° - Ordres aux Cies de Clerval et de l'Isle de porter leurs attaques sur ces villes et de s'emparer des ponts. Cet ordre est porté immédiatement par le Lt HUMBERT avec mission d'indiquer l'événement qui le justifie.

Le maquis de Baume quitte le camp de BABRE, à l'exception d'une équipe de garde du camp et des prisonniers allemands précédemment capturés.

Il fait sa jonction avec la colonne motorisée du 4^{ème} Régiment de Tirailleurs Tunisien au « Pont du crime » quartier des Pipes Ropp.

La tête de colonne se trouve déjà au pont de Baume et les F.F.I. remontent rapidement cette colonne, pour se présenter au Commandant des troupes, le Colonel TOCHON qu'ils trouvent au Rond-Point où il a établi son P.C. Le Colonel est surpris de ce renfort inattendu, composé de gens plus ou moins hirsutes et, après échange de vues avec le chef de Groupe, les ordres sont immédiatement donnés.

La situation est la suivante :

Le pont sur le Doubs est franchi et tenu, ainsi que le canal du Rhône au Rhin. Il reste à interdire aux Allemands l'usage de la voie ferrée et de la route nationale Besançon-Belfort.

La progression du 4^{ème} R.T.T. est stoppée à hauteur de la propriété BONAYME, sur la route qui conduit vers le centre-ville.

Les Allemands occupent la caserne des gardes mobiles, la gendarmerie, la maison MATHEZ, les immeubles autour de la place Chamars où un char est posté, l'immeuble aménagé pour la défense du relais téléphonique des P.T.T., ainsi que toute l'agglomération principale de la ville.

L'autre voie de pénétration dans Baume est constituée par les Promenades qui bordent la ville à l'ouest et la séparent d'une prairie peu utilisable car dépourvues de couverts et exposée aux feux rasant d'infanterie.

Il faut donc utiliser la première voie en débordant l'agglomération par l'est.

Il faut également tenir la colline du Château Simon qui forme un obstacle qui domine et protège le pont et qui permet de se couvrir d'une contre-attaque susceptible de déboucher des Promenades. L'occupation de la colline doit couvrir le flanc gauche de la colonne d'attaque.

Une section F.F.I. (Adjudant BOURGES) occupera la colline, la nettoiera si nécessaire et flanquera les troupes régulières sur leur gauche.

Tout le reste de la Cie a pour mission de pousser la progression en direction de la R.N. Besançon-Belfort, en débordant l'ennemi par la droite en utilisant les pentes de la colline de Croyot.

A hauteur du pensionnat de Mi-Cour, un char allemand, en flammes, explose, blessant légèrement un F.F.I.

Un char léger du 4^{ème} R.T.T., équipé d'un canon de 75 court, stationne à hauteur du café SCHULLER (ancienne maison RIEDINGER). Il tient sous ses feux la sortie du tunnel de Champvans à environ 1000m, ainsi que la route nationale.

Un train, se dirigeant vers Belfort est stoppé à hauteur du pont de chemin de fer qui domine la R.N. Définitivement immobilisé par de nombreux coups au but, ses occupants tentent de s'échapper en s'abritant derrière le remblai de la voie ferrée ; ils subissent des pertes sensibles (on dénombrera 23 tués). La voie ferrée devient donc inutilisable.

Pendant ce temps, malgré un feu nourri les F.F.I. poursuivent leur progression en utilisant les défilés par le domaine du pensionnat Mi-Cour, le parc du Château HUGON. Ils atteignent leur objectif assigné, la R.N. à la sortie de Baume où ils établissent une position qui domine la R.N. La partie Est de Baume, ainsi que le relais téléphonique sont battus par leurs feux.

Le dispositif est le suivant:

- Equipe BELLO : à droite du dispositif, face à Lonot, elle a pour mission de battre de ses feux la R.N. pour interdire l'arrivée de renforts allemands venant de Belfort (Adjudant Marcel LECUYER).

- Equipe HUMBERT : battant la R.N. devant elle, ainsi que les pentes de la ville entre le relais téléphonique et l'immeuble ANMAET, celui-ci y compris,

- Equipe LEGRAND : investissement et occupation du château HUGON,

- Equipe MARGUIER : après progression au plus près de la route, à la lisière ouest et inférieure de la propriété HUGON, occupation près de la maison CHABOD, avec mission de battre la place CHAMARS (Adjudant-Chef REMY),

- Equipe CLEMENT : en réserve, en arrière du château HUGON.

Modification apportée au dispositif initial en raison des difficultés rencontrées par l'équipe MARGUIER dans la progression en secteur meurtrier : l'équipe LEGRAND occupera le secteur précédemment assigné à l'équipe MARGUIER qui, elle, occupera le château.

Progression et mise en place sont marquées par de violents tirs d'infanterie et, plus tard, par l'intervention d'un char ennemi.

L'installation est terminée à 9h30 et le Commandant de Cie, le Lieutenant GAMET, envoie un compte-rendu au Chef de Groupe. Ce dernier visite le secteur occupé et vérifie les dispositions prises à 11h.

Les Allemands ont évacué le relais téléphonique mais 2 soldats sont restés bloqués dans leurs trous individuels, protégés des tirs d'infanterie par un mur de clôture et un transformateur électrique. Leur retraite n'est plus possible. Ils se rendent après avoir longuement parlementé, redoutant d'être pris par des « Marocos ou des terroristes ».

Le Lieutenant HUMBERT, rentré de sa mission auprès des Cie de Clerval et l'Isle, est chargé de l'organisation du ravitaillement en vivres et munitions.

Tous les objectifs fixés sont atteints. Les Allemands ne peuvent plus utiliser ni la route nationale ni la voie ferrée. Ils doivent se replier vers le centre-ville. Arrivés la veille à Baume-les-Dames, leurs effectifs et leurs armements restent cependant importants.

Une accalmie relative s'est produite. Aucun ordre nouveau, lorsqu'à 14h, le chef de groupe observe que le char léger du 4^{ème} R.T.T., embossé jusque-là près de la maison SCHULLER, a cessé le feu et se replie en arrière de sa position abandonnant ses douilles à son emplacement.

Le chef de Groupe s'informe et apprend par l'équipage qu'ils n'ont plus de munitions. Le chef de Groupe se rend au P.C. du Colonel TOCHON pour l'informer et solliciter de nouveaux ordres. Celui-ci est momentanément absent.

Tout à coup, les tirs ennemis reprennent avec une violence considérable. C'est une puissante contre-attaque engagée avec l'appui de chars lourds de la 11^{ème} Panzer Division venus en renfort de Besançon. Sous la violence de la contre-attaque, les T.T. refluent du château Simon, du château Bonaymé et traversent le Rond-point. Le Colonel TOCHON, de retour tente en vain d'endiguer ce reflux, tout comme le Capitaine BESANCON.

Le Colonel TOCHON, estimant que ses moyens et son armement ne lui permettent pas de résister et de tenir ses positions, ordonne le repli de l'autre côté du Doubs et crie au Capitaine BESANCON « Faites replier vos hommes ».

A ce moment-là, l'artillerie allemande couvre déjà le quartier des Tanneries, la filature Japy et les environs. Le Capitaine BESANCON donne l'ordre de repli, porté par le Lieutenant RUFFEY, officier de liaison. La gauche des positions F.F.I. est déjà couverte. Le Lieutenant RUFFEY sera blessé par un éclat d'obus en exécutant sa mission qu'il remplira de justesse. Dès son départ, l'itinéraire de repli est coupé, les communications rendues impossibles, et la seule issue pour les F.F.I., coupés de leur base, sera le village de COUR et la traversée du Doubs en barques.

Au Rond-Point, le repli des T.T. est protégé par un canon anti-char, retiré de justesse après le franchissement du Doubs par le gros des Tirailleurs.

La camionnette 202 contenant la réserve de munitions des F.F.I. est aussi au Rond-Point. Le Capitaine BESANCON essaie de la démarrer, en vain car la clé de contact a été retirée et conservée par son conducteur. Ses demandes pour la faire remorquer ne seront pas entendues.

La puissante et rapide contre-attaque allemande s'est développée en direction du pont sur le Doubs, son objectif principal, négligeant pour l'instant le village de Cour sur lequel elle reviendra plus tard.

Le Commandant du Groupe et quelques F.F.I. ont franchi en dernier le pont. Au passage, il prend contact avec le Colonel TOCHON en train de réorganiser le dispositif de ses troupes sur la rive gauche, puis il se porte à hauteur du confluent du Doubs et du Cusañcin pour y recueillir les F.F.I. qui pourraient franchir la rivière alors que les armes automatiques ennemies battent déjà la rive gauche.

Dès réception de l'ordre, les Lieutenants GAMET et HUMBERT organisent le repli ; ils fixent comme point à atteindre la prairie en arrière du village de COUR d'où ils pourront tenter la traversée du Doubs. La réussite de cette opération repose sur une grande rapidité d'exécution. Cela exclut toute progression à couvert en utilisant les défilements offerts par le terrain. Les chars allemands qui ont des vues directes sur le déroulement des opérations, concentrent leurs tirs qui provoquent des lourdes pertes et entraînent la dispersion des F.F.I. compromettant, dans une certaine mesure l'exécution du repli et l'efficacité du commandement.

Le Doubs est traversé tout d'abord par les T.T. dans une barque qu'il aurait fallu vider au préalable. Surchargée et pleine d'eau elle chavire sous les yeux du Commandant du Groupe.

Puis les F.F.I. et le lieutenant GAMET arrivent avec certains blessés (dont 1 dans une brouette). La traversée du Doubs s'effectue en barque sous la protection d'une Cie du 4^{ème} R.T.T., installée en appui au confluent du Cusancin set du Doubs.

Les blessés sont évacués sur Guillon-les-Bains où le 4^{ème} R.T.T. a installé ses services sanitaires. Les valides reçoivent l'ordre de réoccuper le camp de Babre.

Les F.F.I. réussiront à échapper aux opérations de nettoyage des Allemands et rejoindront le maquis les 2 jours suivants sous les ordres du Lieutenant HUMBERT.

Les F.F.I. qui n'ont pas pu franchir la rivière seront en partie sauvés avec l'aide de la population de Cour (en particulier 2 citoyens suisses – Mr Adolphe et Mlle Emmy BERNASCONI - résidents au village depuis une cinquantaine d'années, et dont les sentiments pourraient servir d'exemple à certains Français). Trouveront ainsi leur salut, notamment les F.F.I. CHANEZ, BOILLOT, Maurice HUMBERT, JEANNERET, DESGOUILLE, NEDEZ, PAUTOT. Le Chasseur F.F.I. PERNOT, originaire de Cour, parviendra à rejoindre sa famille mais succombera ses blessures dans la soirée. Il sera enterré par son père dans le jardin familial. Le gendarme MARION, évacué sera brûlé dans l'incendie de la maison FAIVRE. Le malheureux civil FAIVRE sera abattu à la mitrailleuse. Les blessés trouvés par les Allemands au cours du nettoyage de la colline de Croyot seront achevés. D'autres seront découverts, capturés et abattus sommairement à la mitrailleuse, notamment : Claude CHARRIERE (retrouvé tenant sa pipe dans une main et son chapelet dans l'autre), Michel MAIROT, RENAUD, PERIRD, LAURENT, GRAMMONT.

Le Capitaine MOREL et sa Cie de T.T. se ralliant aux ordres donnés par le Commandant de Groupe se place en protection sur le flanc gauche des F.F.I. sur la position de Babre réoccupée. Cette position domine les 2 vallées, elle est difficile d'accès et abritées des vues et des tirs directs ennemis. Au cours de la nuit, exécutant les nouveaux ordres reçus de ses chefs directs, il se reportera sur la route de pont-les-Moulins.

De la position de Babre, on peut observer les emplacements de tir des armes automatiques allemandes ainsi que les positions des chars ennemis embossés à la sortie de Cour qui tirent en direction des usines Ropp et du rocher de Babre.

Dans la nuit du 6 septembre, le 4^{ème} R.T.T. est relevé afin de poursuivre sa progression en direction de Vellefans pour assurer le contrôle des cols de la rive gauche du Doubs à Crosey et à Verrière ; ces cols commandent l'accès de Clerval et de l'Isle-sur-le-Doubs. Il est remplacé par une unité américaine dont les éléments avancés s'établissent « au pont du crime » sur le Cusancin à proximité du confluent.

Dans la nuit, le Chef de Groupe qui se rend au P.C. américain, à Pont-les-Moulins pour établir le contact, signale notamment que la population civile de Baume n'est pas évacuée et que des groupes F.F.I. sont encore sur la rive droite du Doubs. Les Américains qui disposent de pièces d'artilleries postées au-dessus de Pont-les-Moulins, commencent de tirer vers 8h du matin. Le bombardement sur Baume se poursuivra jusque dans la nuit du 8 au 9 septembre. De leur côté, les Allemands ripostent depuis les hauteurs nord de la ville.

A Crosey, le Chef de Groupe reprend contact avec la Cie de Clerval amalgamée au 4^{ème} R.T.T..

Profitant de son absence, l'Adjudant Marcel LECUYER, à qui le Chef de groupe avait refusé l'autorisation de traverser le Doubs, franchit la rivière, rassuré par une apparente accalmie momentanée. Victime de sa témérité et de son courage, il est découvert par les Allemands à proximité de Cour. Porteurs de jumelles, ses dénégations seront vaines et il sera abattu près de l'église de Cour.

Dans la soirée du 7 septembre 1944, une patrouille F.F.I. est envoyée au petit col de Geai qui domine le Doubs à 1 Km à l'est de Babre. Elle progresse à travers bois lorsqu'elle se heurte à un petit groupe ennemi parvenu sur la rive gauche. Un bref engagement a lieu. Le sergent Jean BELLO et le Chasseur ROY sont tués, l'Adjudant ROUSSEAU, le Chasseur Jean BOILLOT et un 3^{ème} F.F.I. sont blessés, 3 Officiers ennemis sont tués, les autres Allemands se retirent sauf certains qui se rendront.

Le 8 septembre, le Chef de groupe est appelé au P.C. du Général GUILLAUME à Vellevans. Les véhicules du 4^{ème} R.T.T. doivent franchir le Doubs à 16h à hauteur de Branne. Il se rend sur les lieux de l'opération qui doit être couverte par les F.F.I. du maquis de Clerval.

Clerval est libérée depuis l'aube du 8 septembre. Il apparaît donc que Baume-les-Dames doit tomber. Avant son départ pour Branne, le Chef de Groupe avait donné ses ordres à la Cie de Baume pour investir la ville. Des signes de l'évacuation allemande ont pu être observés: la route d'accès depuis Besançon semble libre, la retraite des Allemands en direction de Rougemont sous les bombardements américains est observée depuis Babre, les chars ennemis ne sont plus visibles à Cour.

Au retour du Capitaine BESANCON à Babre, la Cie se porte au bord du Doubs où elle s'installe en protection. A la faveur de la nuit, une patrouille, sous les ordres du Lieutenant GAMET traverse le Doubs en barque. L'opération se déroule en silence; soudain des coups de feu éclatent, témoignant que l'évacuation des Allemands n'est pas totale.

Le lieutenant GAMET, dont la tâche a été facilitée par Mlle BERNASCONI, a tué un feldwebel et fait 12 prisonniers. Il a pu libérer le Chasseur Emile BOILLOT, découvert par les Allemands le 6 septembre, capturé et par chance épargné jusque-là et prisonnier dans le poste ennemi.

Soucieux de ne pas aggraver les pertes déjà lourdes, le Capitaine BESANCON ordonne la suspension de l'opération; les prisonniers sont transférés à la ferme du Puy de la Velle pour y être interrogés. Il apparaît que l'ennemi a évacué Baume dans la nuit du 6 septembre, ne maintenant sur place qu'un masque défensif.

Les F.F.I. rentrent dans Baume le 9 septembre au matin où ils trouvent les américains qui avaient investi la ville dans la nuit. Les Allemands ont évacués la cité, non sans avoir incendié divers immeubles.

La ville est largement sinistrée: 54 immeubles sont totalement détruits, les autres plus ou moins endommagés.

Les Allemands qui battent en retraite tireront encore quelques obus sur Baume dans la journée du 9 septembre; 2 soldats ennemis seront encore tués ce même jour.

La ville reçoit la visite du nouveau préfet M. DUMONT et du Colonel BOULAYA (Lt-Colonel de réserve BARTHELET) commandant la résistance depuis l'arrestation du Colonel MAURIN.

La Compagnie de Baume s'installe à la caserne des gardes mobiles. Elle procédera au nettoyage des environs et fera encore 8 prisonniers le dimanche 8 septembre à la ferme du Sombeveau. Elle apportera son concours à la 1^{ère} Armée, au-delà d'Autechaux, en direction de Rougemont, puis à Fallon.

Clerval est libérée depuis le 8 septembre. L'Isle-sur-le Doubs ne sera libérée que le 18 septembre.

Le 12 et le 14 septembre, la Cie de Baume enterre ses morts et ceux du 4^{ème} R.T.T. qu'elle a pu retrouver.

Action sur Clerval :

Le 5 septembre, dès réception de l'ordre d'attaque envoyé par le Chef de Groupe, le maquis de Clerval, aux ordres du Capitaine CAMBOLY, sera renforcé de 15 parachutistes du Capitaine SICO et par le maquis TITO. A l'origine, l'attaque sur Clerval sera dirigée par le Capitaine SICO, en l'absence du Capitaine CAMBOLY pas encore rentré de Pont-de-Roide.

Les F.F.I. procéderont à une attaque frontale, pendant que l'équipe TITO et les parachutistes prendront Clerval à revers par la rive droite du Doubs.

Finalement, devant l'impossibilité de passer par la rive droite, l'équipe TITO et les parachutistes attaqueront aussi par la rive gauche.

Clerval est tenue par une vingtaine de S.S. Il y a également une vingtaine d'Allemands, « les banhofs » à la gare. Ils sont stationnés sur la rive droite du Doubs.

L'attaque débouchant par la R.N.83, en direction du pont vite franchi, se développe sur la rive droite, où les réelles difficultés commencent. Les « Banhofs » sont capturés tandis que les S.S., après un bref engagement, se retirent en direction de SOYE vers 9h.

Les opérations de Clerval n'ont pas été perturbées par des renforts allemands venant de Baume ; la route est coupée, le combat engagé. Dans la journée du 5 septembre, le pont de Clerval est protégé, la ville libérée. Les trains sont arrêtés.

Dans la soirée, vers 8h, les Allemands lancent une contre-attaque. Venant du nord, elle débouche de la route de Fontaine-les-Clerval, appuyée par des chars.

Un train stationné au passage à niveau de Fontaine-les-Clerval et qui constitue un obstacle à la progression des blindés ennemis reçoit un obus et un wagon-citerne prend feu.

Les F.F.I. et les parachutistes subissent des pertes, le combat est inégal, il faut à son tour reculer. Les Allemands s'emparent du pont et reprennent la ville où ils incendient 17 maisons.

Le 6 septembre, l'ennemi fait sauter le pont de Clerval, ce qui le gênera par la suite, car 2 colonnes de chars s'y présenteront et ne pourront franchir la rivière. Cela montre la confusion qui règne chez l'ennemi.

Il tentera toutefois de franchir en utilisant le pont-passerelle de Hyèvre-Magny, sans succès ; ce pont, d'une largeur insuffisante et n'ayant fait l'objet que de faibles et provisoires réparations depuis 1940, n'est pas en mesure de supporter un tel tonnage. Seuls quelques engins légers pourront passer et se porter en direction du col de Crosey en passant par Ansuans.

Mais le 4^{ème} R.T.T. est déjà au col. Les F.F.I., après avoir effectué des tirs depuis la rive gauche du Doubs se sont repliés en direction du col où ils ont été absorbés par les troupes régulières auxquelles ils apportent leur concours, par des connaissances, des renseignements, la tenue de position de feux. Dans la nuit du 6 au 7 septembre, le Chef de Groupe prend contact avec le Capitaine CAMBOLY et confirme les ordres tendant à aider les troupes régulières.

Une colonne ennemie monte vers le col et dépasse Ansuans, peu après le combat s'engage. Les Allemands doivent battre en retraite vers la vallée et se limiteront par la suite à des tirs d'artillerie. Ils évacueront Clerval dans la nuit du 7 au 8 septembre et la Cie de Clerval rentrera dans la ville le 8 au matin. Dans la journée elle assurera encore la protection pour le franchissement des véhicules du 4^{ème} R.T.T. au bac de Branne de la rive gauche à la rive droite.

Action sur l'Isle-sur-le-Doubs :

Le 5 septembre au matin, le chef de Groupe donne l'ordre d'attaquer au Lieutenant GUIGON qui commande le maquis de l'Isle ; il quitte son campement avec ses hommes et se dirige vers l'Isle à la mi-journée.

Au Mont de Rang, en vue de l'Isle, le Lieutenant GUIGON et le Sergent-Chef BLANCHARD prennent contact avec un groupe de parachutistes venu du Lomont ayant pour mission également d'attaquer en direction de l'Isle-sur-le-Doubs et de s'emparer du pont et des voies de communication.

Après concertation, le Lieutenant GUIGON et le Cne SARTOUX, qui commande les parachutistes, dressent leur plan d'attaque : les parachutistes attaqueront en direction du pont et les F.F.I., après avoir franchi le Doubs en aval de la ville, remonteront par la rive droite jusqu'au « Gelot », hauteur qui domine la rivière, le pont, la R.N. et la ville. Ils prendront ainsi à revers les troupes allemandes qui occupent l'Isle. L'heure des attaques simultanées est fixée à 17h.

Les F.F.I. effectuent le mouvement prévu, malgré de sérieuses difficultés dues à la crue du Doubs ; Ils traversent en barque à hauteur de l'écluse d'Appenans et arrivent sur les positions prévues qu'ils occupent : une section avec le Lieutenant GUIGON et le S/Lt PANO au Gelot, une section avec le S/Lt RAVEY, l'Aspirant VALLEY et le Sergent-Chef BLANCHARD dans la propriété du « château Meiner ».

L'attaque simultanée n'aura pas lieu. En effet, dès la fin de la mise en place sur les positions de départ, avant l'heure prévue, les F.F.I. ont été repérés par les Allemands qui attaquent aussitôt, appuyés par des automitrailleuses qui surgissent de 3 côtés. Pour ne pas subir de lourdes pertes dans un combat inégal devant l'ampleur des moyens utilisés par l'ennemi, les F.F.I. se replient en direction des bois de Mancenans et d'Etrappe où ils se fixeront.

Le Capitaine SARTOUX et ses hommes ont dû également se replier au Mont de Rang.

Toute la région est fortement tenue par les Allemands qui veulent établir une ligne de résistance pour protéger la trouée de Belfort. Cette ligne sera stabilisée les jours suivants en avant du village de Longeville-sur-le-Doubs.

La densité des troupes et les moyens employés par l'ennemi neutralisent pratiquement l'action des F.F.I., désormais isolés sur la rive droite du Doubs.

Le 9 septembre, une mission de renseignement est envoyée aux troupes alliées à travers les lignes allemandes (GIBOULOT, GRAND, GAUDEY).

Le même jour, une patrouille F.F.I. intercepte un side-car allemand sur la route conduisant à Geney et tue les 3 occupants. A la suite de cette action, le maquis change d'emplacement et se porte dans les bois de Chanoy.

Le 11 septembre, au cours d'une tentative de liaison avec les troupes amies, 3 F.F.I. sont surpris par les Allemands ; l'un parvient à s'échapper, mais les 2 autres sont capturés (LIGABO et GAUDEY).

Le 13 septembre, nouveau déplacement du camp. Les pluies continuelles, l'impossibilité de se ravitailler, l'absence de paquetages laissés au camp de base et l'isolement placent les F.F.I. dans une situation de plus en plus critique. Ils cachent leurs armes et leurs signes distinctifs dans une maison inhabitée et trouvent refuge dans la nuit chez des habitants d'Etrappe où ils passeront pour des réfugiés.

Le 17 septembre, la poussée des Alliés est telle que les Allemands sont contraints de battre en retraite dans la soirée du 17 au 18.

Le 18 au matin, les F.F.I. reprennent leurs armes et entrent en contact avec le commandement allié à Mancenans. Ils fournissent des renseignements précieux et des guides pour la suite des opérations en direction Geney, Etrappe et Faimbe. Les maquisards repassent le Doubs et retrouvent le Chef de Groupe venu à l'Isle de nombreuses fois depuis le 9.

L'ensemble des opérations:

Les combats de la vallée du Doubs, particulièrement à Baume, où ils viennent de commencer, ont eu des conséquences importantes.

En empruntant l'axe Sisteron-Grenoble, la 1^{ère} Armée venue de Provence sans avoir rencontré d'obstacles majeurs jusque-là, est arrivée à Salins. Elle pouvait penser que les Allemands, s'appuyant sur la place de Besançon où stationnait la 11^{ème} Panzer Division, établiraient une ligne de défense au sud de la capitale comtoise, de la frontière Suisse à Vesoul.

Délaissant sa gauche, la 1^{ère} Armée veut se porter plus au nord et attaquer sur l'axe Baume, Clerval, l'Isle-sur-le-Doubs pour interdire aux Allemands la vallée du Doubs, leur principale voie de retraite, et empêcher les éventuels renforts venant de la région de Belfort.

Diverses circonstances viendront contrarier cet audacieux mouvement de grande ampleur :

1 – Intervention allemande dans la région d'Etalans, justifiant les craintes que l'on pouvait avoir quant à la coupure de la colonne et son ravitaillement en carburant et munitions,

2 – Présence inattendue et imprévue à Baume-les-Dames de troupes allemandes, appuyées par des blindés, et arrivées précisément dès la veille le 4 septembre,

3 – Renforts de la 11^{ème} P.D. arrivés à Baume, en provenance de Besançon. La Panzer Division est équipée de chars lourds qui surclassent les engins du 4^{ème} R.T.T.

Cependant, par sa rapidité d'exécution, la manœuvre de la 1^{ère} Armée réussit pleinement, provoquant l'effet de surprise chez l'ennemi. Dès le 5 septembre, jour de l'attaque sur Baume-les-Dames, la voie ferrée et la R.N. sont coupées, compromettant ainsi la principale possibilité de retraite des Allemands. Faute de pouvoir utiliser la vallée du Doubs pour se replier vers la trouée de Belfort, l'ennemi devra emprunter des voies secondaires plus au nord. Les Allemands sont contraints d'abandonner la place de Besançon. Toute la zone comprise entre la rive gauche du Doubs et la frontière suisse est abandonnée par l'ennemi en pleine débandade.

De nombreux F.F.I. s'engageront en suite dans les troupes régulières. Beaucoup d'entre eux dans la marche vers les Vosges, l'Alsace, le Rhin et le Danube.

BILAN HUMAIN pour les F.F.I. du Groupe M.L.

Compagnie	Tués	Blessés	Déportés
Baume-les-Dames	27	25	04
Clerval	10	04	
L'Isle-sur-le-Doubs	05	02	

Le 24 septembre 1944, le Groupe M-L participait à une prise d'armes au château de Bournel ; il y fut félicité par le Général de Gaulle.

Le 27 septembre 1947, le Général de Gaulle, venu spécialement de Colombey-les-deux-Eglises, présidait la cérémonie d'inauguration du Caveau-Monument élevé au cimetière de Baume et contenant les restes des F.F.I. morts pour la France.



CHAPITRE II

JOURNAL de MARCHÉ

COMPAGNIE de BAUME

H. GAMET

Nom de l'unité : Groupe MONTAGNES DU LOMONT
BAUME-les-DAMES - 1ère Compagnie

Date à partir de laquelle le groupe a été constitué : Septembre 1943

Date à partir de laquelle ont commencé les opérations militaires :

Date à laquelle ont cessé les opérations militaires :

Département : DOUBS - JURA Nord

Date	Lieu	Type d'opération	Durée		Effectif participants	Bilan	Observations / Pertes
			Préparation	Exécution			
1943 fin octobre	Mont de Veau - Baume-les-Dames Besançon	Transport d'armes		12 h	8 hommes	Répartition de parachutage sur Besançon et Baume	Matériel stocké clocher de Baume - les-Dames
11/11/1943	Baume-les-Dames	Décoration du Monument aux morts - Drapeaux français et croix de Lorraine. - Les couleurs alliées dominent la ville					
20/11/1943	Raiffe allemande			6 h			2 tués / 32 arrestations
10/02/1944	Descente allemande			9 à 13 h		Découverte par les allemands des armes stockées dans le clocher	Pas de perte humaine
avr-44	Ecot Baume-les-Dames	Transport d'armes		6 h	6 hommes	Matériel fourni par Cdt Valentin - Transport GUIGON	Matériel stocké Logement HUMBERT EDF Baume-les-Dames
30/04/1944	Lomont/Crête	Parachutage	8 h		9 hommes	Opération manquée	Eclairage insuffisant
05/05/1944	Lomont/Crête	Parachutage	8 h	48 h	8 hommes	17 containers d'armes	Matériel stocké et enterré dans les bois
08/05/1944	Lomont/Crête	Parachutage	8 h	5 h	9 hommes	16 containers d'armes	Matériel camouflé dans les bois de Lomont

Date	Lieu	Type d'opération	Durée		Effectif participants	Bilan	Observations / Pertes
			Préparation	Exécution			
mai-44	Baume / Ecluse de Baumerousse	Sabotage d'écluse	6 h	1 h	6 hommes	Porte percée	Arrêt de la navigation pendant 48 h
mai-44	Lomont/Crête	Transport d'armes par camion	4 jours	8 h	10 hommes	1 tonne d'armes transportées	
07/06/1944	Ferme de Surfer Lomont/Crête	Organisation du maquis			115 maquisards		
	Tunnel V.F.	Voie coupée	6 h	1 h	8 hommes		
	Ouest de Baume	Câbles et lignes aériennes téléphoniques coupées	4 h	1 h	4 hommes		
11/06/1944	Côte de Pont-les-Moulins	Mission d'Observation		18 h	10 hommes		
13/06/1944	Grange Ravey	Mission d'Observation		18 h	10 hommes		
26/06/1944	Baume N. & E.	Sabotage des lignes aériennes		8 h	7 hommes	lignes coupées	
	Baume O.	Coupure du câble téléphonique		8 h	7 hommes	lignes coupées	
	Baume	Pose d'affiches bravant l'occupant		8 h	2 hommes		
21/06/1944	Ferme de Surfer	Attaque allemande		12 h		La Cie ayant évacué le camp - Incendie de la ferme - Prise de 2 camions et 4 motos	3 hommes prisonniers morts en déportation

Date	Lieu	Type d'opération	Durée		Effectif participants	Bilan	Observations / Pertes
			Préparation	Exécution			
26/06/1944	Cusance / Lanans	Dispersion des équipes dans la région de Cusance/Lanans				Liaisons actives entre les Cie du groupe jusqu'au 10 juillet	
10/07/1944	Baume O. La Cude	2 coupures de câble téléphonique à 800m d'intervalle - branchement de la ligne 10 000 V sur ces 800 m	24 h	4 h	12 hommes	Portion de câble en très mauvais état.	
	Baume N. E.	Sabotage des lignes aériennes	24 h	3 h	6 hommes	Effondrement des lignes sur 1 Km - remplacées par des lignes sous câble	
12/07/1944	Baume O.	Sabotage de la voie ferrée	12 h	1 h	7 hommes	Coupure de la V.F. à 8 h du matin	
22/07/1944	Baume	Sabotage de réquisition		12 h	24 hommes	Les bovins réquisitionnés pour les Allemands doivent faire demi-tour et rentrer dans leurs écuries - Pas d'expédition	
23/07/1944	Montivernage	Descente allemande		3 h		Incendie de la ferme Miller à Montivernage	1 FFI tué : J. BILLER prisonnier : MULLER
	Baume O.	Sabotage du câble téléphonique	12 h	1 h	2 hommes	câble coupé	

Date	Lieu	Type d'opération	Durée		Effectif participant	Bilan	Observations / Pertes
			Préparation	Exécution			
du 23/07 au 08/08/44		Activités de liaisons					
08/08/1944	Baume E. Babre	Regroupement des équipes de la 1ère Cie				Occupation d'un point haut dominant la R.N; Besançon/Belfort - Vues sur Baume-les-Dames	
	Baume-les-Dames	Sabotage de réquisition		6 h	12 hommes	Refoulement de 50 bovins - Pas d'expédition possible	
09/08/1944	Baume N. E.	Sabotage lignes téléphoniques	12 h	2 h	1 homme	Enlèvement des câbles remplaçant les lignes aériennes	
15/08/1944	Baume N. E.	Sabotage lignes téléphoniques	12 h	2 h	1 homme	Enlèvement des câbles remplaçant les lignes aériennes	
	Baume E. Maison Rouge	Sabotage voie ferrée	12 h	1 h	6 hommes	Tentative surprise par l'ennemi - Quelques coups de feu échangés	
16/08/1944	Camp de Babre					Arrivée de la brigade de Gendarmerie de Baume - 14 Gendarmes	
18/08/1944	Baume E. Grange Ravey	Sabotage voie ferrée	24 h	1/2 h	6 hommes	Voie coupée à 15 h - 4 h de réparation	

Date	Lieu	Type d'opération	Durée		Effectif participant	Bilan	Observations / Pertes
			Préparation	Exécution			
19/08/1944	Baume N. E.	Sabotage lignes téléphoniques				Coupure et enlèvement des câbles sur le tunnel de Baume	
23/08/1944	Baume-les-Dames	Enlèvement de motos	48 h	9 h	12 hommes	13 motos appartenant à la gendarmerie enlevées de la caserne occupée par les Allemands et ramenées au camp	
24/08/1944	Baume-les-Dames	Enlèvement de motos		9 h	24 hommes	Nouvelle tentative pour 15 motos surprise par une patrouille - Perte des motos et de 2 camions suite à une panne du premier coincé sur le pont	
28/08/1944	Baume E.	Sabotage voie ferrée				Sabotage avec 6 obus de récupération - 5 explosions - 5 éléments à changer - Trains arrêtés jusqu'à 17 h	
29/08/1944	Baume O.	Sabotage voie ferrée	12 h		6 hommes	Rencontre avec une patrouille ennemie - Opération avortée	

Date	Lieu	Type d'opération	Durée		Effectif participant	Bilan	Observations / Pertes
			Préparation	Exécution			
29/08/1944	Baume E.	Sabotage voie ferrée	12 h	1 h	6 hommes	6 éléments de voie à changer - Trains arrêtés toute la journée	
	Sancey camp de Babre	Transport d'armes	10 h		20 hommes		
03/09/1944	Baume E.	Sabotage voie ferrée	12 h	1 h	12 hommes	11 charges disposées sous les rails - Arrêt des trains jusqu'à 16 h le 4/9	
04/09/1944	Baume / Hyèvres	Sabotage voie ferrée	12 h	1 h	20 hommes	20 charges disposées sous les rails	
05/09/1944	Baume-les-Dames	Combats	du 5 au 9 septembre 44		140 hommes	Appui de la 1ère Cie et aide de sa connaissance des lieux aux éléments avancés du 4ème RTT (600Hommes) - Prise partielle de Baume puis retraite devant la contre-attaque chars et infanterie ennemis - La moitié de la Cie cernée réussit à retraverser le Doubs en barque	F.F.I. : 21 tués 7 prisonniers qui seront fusillés 16 blessés
07/09/1944	Camp de Babre	Nettoyage des bois voisins		6 h	50 hommes		F.F.I. : 2 tués - 3 blessés 3 officiers allemands tués

Date	Lieu	Type d'opération	Durée		Effectif participants	Bilan
			Préparation	Exécution		
08/09/1944	Cour-lès-Baume	Combats		3 h	10 hommes	Traversée du Doubs en barque la nuit - Nettoyage de Cour du dernier groupe d'allemands
09/09/1944	Baume-les-Dames	Entrée de la 1ère Cie				Installation dans la caserne des gardes mobiles
du 9/9 au 15/10	Environs de Baume	Opérations de nettoyage				4 prisonniers capturés à Laissey
31/10/1944 Dissolution du Groupe						

Date de la signature

18-janv-52

Nom du responsable

GAMET Henri

Signature du responsable



CHAPITRE III

LES PARACHUTAGES

de

LOMONT

Maurice LEGRAND

Inutile de remonter à la débâcle de 1940 que j'ai vécue douloureusement, comme beaucoup d'autres, à mon échelon de soldat de 2^{ème} classe, aux responsabilités très limitées, mais qui m'a profondément marqué.

J'ignore comment et à quelle date se sont établis les premiers contacts entre les organisateurs de la résistance tant à BAUME que dans la région comtoise mais je suppose que rien n'a été facile dans la nuit de l'OCCUPATION où la méfiance naturelle régnait partout. Il fallait des circonstances particulières pour permettre le contact entre ceux qui comme moi admettaient difficilement le désastre de 1940. Nous nous sentions très isolés et je me souviens personnellement de la gêne que j'éprouvais même devant mon père, ancien combattant de 14-19, pour exprimer mes sentiments intimes.

Au début, il ne pouvait y avoir que des actions individuelles et isolées, consistant notamment à récupérer et à camoufler soigneusement, pour plus tard, les armes et munitions abandonnées par l'Armée ainsi que les armes de chasse et de collection que l'ennemi cherchait à se faire livrer.

A LONOT, j'avais réussi à camoufler plusieurs armes individuelles avec munitions et notamment fait raccourcir par René ROUTHIER de PONT-LES-MOULINS, un fusil Lebel, que j'avais pu tester avant de le cacher avec le reste.

Mon premier contact avec un autre résistant se situe en mars 1942 ; il s'agissait de Jean BELLO, peintre à Baume-les-Dames. A partir de cet instant, je me sentais moins seul et sentais confusément qu'une action se préparait dans l'ombre et s'étendrait à tout le territoire national et au-delà. Au fur et à mesure, l'espoir augmentait en fonction du déroulement des opérations mais à cette époque nous étions encore peu nombreux à partager ces sentiments et nous passions pour des fous aux yeux de la majorité de nos concitoyens.

Nous arrivons ainsi début 44, après de nombreux incidents vécus et racontés par d'autres. Le **dimanche 30 avril 44**, la radio ayant capté dans la journée le message convenu « **l'aubépine a des griffes** », nous sommes GAMET, Paul PONCOT, Henri MAGNIN, SIRE, BELLO, Lucien MARGUIER, et plusieurs autres camarades dont le nom m'échappe, mon frère Léon et moi-même sur un terrain voisin de Lomont que nous avons découvert et signalé au Lieutenant comme propice pour un parachutage, ce qui avait été transmis par radio à Londres. Munis de lampes de poche aux verres peints en rouge, nous devons baliser le terrain de parachutage suivant un code bien établi : 3 lampes rouges alignées dans le sens du vent espacées de 90m chacune et une lampe 4^{ème} au verre blanc disposée à 45° de la ligne rouge pour signaler la direction d'où venait le vent. Nous attendons anxieux, par une nuit sans lune, l'arrivée de notre avion. Vers minuit, un ronronnement lointain attire notre attention. L'avion semble suivre la vallée du Doubs. Un autre bruit d'aéronef nous intrigue et nous identifions un avion allemand probablement alerté par la présence de l'anglais. Nous craignons d'être repéré par l'ennemi ; heureusement il n'en n'est rien et vers 1h du matin un nouveau bourdonnement lointain nous parvient et se rapproche de nous venant du nord. Il survole le terrain dans le sens nord – sud, va tourner au-dessus de Servin / Vellefans, nous survole à nouveau dans l'autre sens et disparaît au loin sans avoir rien largué sur notre terrain. Nous sommes bien déçus et ne comprenons pas les raisons de cet échec. Pensant que nos lampes de poche sont insuffisantes, nous décidons d'équiper 4 phares de motos pour la prochaine opération. Mais l'Etat-Major intrigué, demande des explications à Londres qui nous apprend qu'une reconnaissance aérienne est toujours faite préalablement à l'exécution d'un premier parachutage sur un nouveau terrain et que nous serons avisés du prochain parachutage sur ce terrain, l'avion nous ayant convenablement repéré avant de rentrer à Londres. Effectivement ce parachutage sera annoncé par radio pour la nuit du 4 au 5 mai.

Nous nous retrouvons les mêmes sur le terrain, avec les phares de motos alimentés par batteries. Dans certains maquis, la signalisation est faite par des feux de paille, plus faciles à repérer par l'aviation anglaise mais aussi par celle de l'ennemi, mais notre méthode est certainement préférable car dès la fin du parachutage, il n'y a plus de feux visibles, ni par l'ennemi, ni par les collaborateurs, ce qui est appréciable pour notre propre sécurité. Dans la nuit du jeudi 4 au vendredi 5 mai, nous sommes donc au lieu-dit « la Planée », terrain plat d'une dizaine d'hectares en bordure du chemin de Lomont, à la ferme de Surfer, dans une région éloignée des villages voisins et camouflée par des haies. Vers minuit, un bruit d'avion nous parvient enfin, se rapproche de nous, nous comblant de joie. C'est un LIBERATOR, qui nous survole, très beau, très gros. Passant perpendiculairement au balisage, il décrit un large demi-cercle au-dessus des villages voisins et revient sur nous suivant l'axe balisé, il largue 6 gros colis, 1 km environ avant la zone de parachutage. Les 6 parachutes s'ouvrent immédiatement et descendent vers nous pendant que l'avion vire et repasse au-dessus de nous. Après un nouveau demi-cercle, il revient plus bas que la fois précédente et lâche par une trappe 17 containers avec leurs parachutes blancs, nettement plus visibles que les premiers qui sont kaki.

Parachutage magnifiquement exécuté par les aviateurs qui méritent tous nos compliments. Après un dernier demi-cercle et un dernier adieu, l'avion s'éloigne et va probablement reconnaître sur le retour un autre terrain de parachutage car nous l'entendons pendant quelques temps encore survoler la région.

Dès l'extinction des feux de balisage, la zone est plongée dans l'obscurité la plus totale et nous camouflons rapidement les 17 parachutes blancs trop facilement repérables dans la nuit. Les containers sont regroupés ; certains pèsent 200 kg. Ce travail est à peine terminé qu'un « Messerschmitt » survole la région, alerté certainement par notre LIBERATOR. Nous apprécions les lampes électriques, plus discrètes que les feux de paille. Il ne repère rien et s'éloigne, bredouille. Aussitôt après, nos camarades baumoïsiens nous quittent pour rentrer discrètement en ville avant le lever du jour. C'est les servitudes de vie dans la clandestinité sous l'occupation où la prudence et la discrétion sont de rigueur pour être efficace. Il est difficile de réaliser aujourd'hui cet état d'esprit quand on n'a pas connu cette période.

Les Baumoïsiens nous ayant quittés, nous restons, Lucien MARGUIER, Léon et moi-même, habitant Lomont, pour transporter et mieux camoufler tout ce matériel. Après avoir mieux cachés les 17 parachutes blancs, nous sommes allés rechercher les 6 autres largués à 1 km environ du terrain. Il s'agit de colis beaucoup plus fragiles que les containers : des cubes de 80cm de côté, placés dans des paniers en osier qui contiennent des postes radios portatifs alimentés par piles sèches. Chaque colis contient 8 postes et l'ensemble est emballé dans une enveloppe à double paroi par des ressorts amortisseurs très efficaces.

Notre travail de rangement achevé, nous rentrons à la pointe du jour au village bien fatigués de notre nuit. Mais après un brin de toilette et un bon casse-croûte, nous repartons sur les lieux pour surveiller le matériel camouflé. Il faut s'assurer que personne n'a été intrigué par les événements de la nuit et que le secret est bien gardé. En cas d'alerte sérieuse, il ne nous reste qu'à disparaître dans la clandestinité. Rien d'anormal ne se produit et nous nous préparons en conséquence à mettre à l'abri dans des lieux plus sûrs le matériel parachuté. Il s'agit d'une parcelle en pleine forêt, envahie par les ronces, presque impénétrables dont le propriétaire qui habite Marseille ne risque pas de revenir inopinément à Lomont.

Les 17 containers sont transportés dans ce repaire avec notre voiture à cheval tandis que les 6 colis contenant les postes de radio sont acheminés en voiture jusqu'aux « Prés de fer » puis à dos d'homme jusqu'à une grotte repérée par notre beau-frère Armand HYENNE dans « Les ALLOZ ». La nuit sera encore bien occupée par ce travail et nous sommes encore plus fatigués que la veille.

En début de matinée, notre sœur Henriette de la ferme de Surfer nous signale à proximité de la ferme la présence de 3 suspects se disant prisonniers russes évadés et désirant gagner la Suisse. Nous nous rendons sur place pour les questionner et, les trouvant sincères mais craignant cependant un piège, nous les accompagnons un moment en direction de la Suisse sans leur dévoiler la filière ; Nous les faisons suivre par des amis de confiance afin de nous assurer qu'ils se dirigent bien vers la Suisse, puis non rentrons à Lomont très éprouvés par ces longues marches.

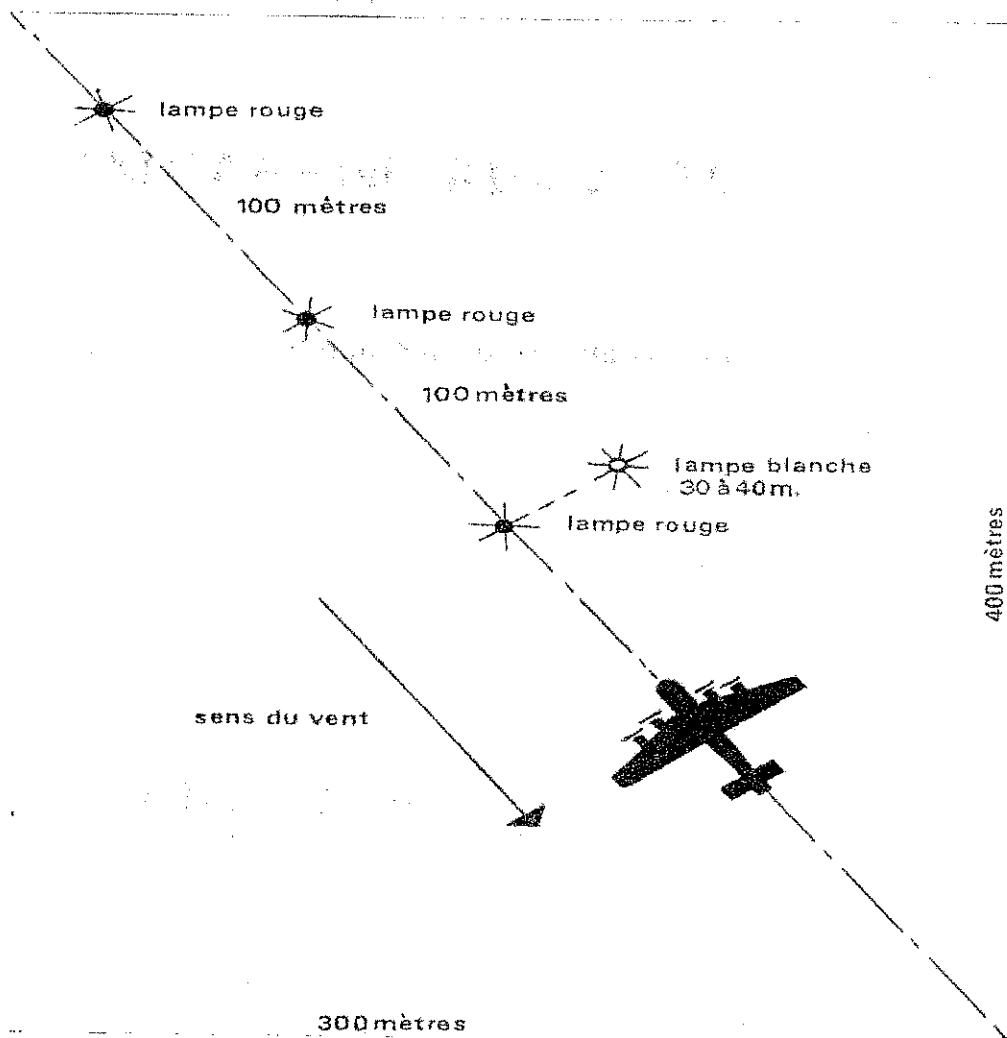
Le jour suivant, nous avons rendez-vous à la cachette des 17 containers pour en faire l'inventaire, fait sous la direction du lieutenant GAMET, par Marius SIRE et moi-même alors que Lucien MARGUIER et mon frère Léon aidés par d'autres camarades sont occupés à creuser une fosse pour y enterrer les containers après inventaire et remise en place du matériel. Je reçois de GAMET la documentation technique relative à l'armement et aux explosifs car je dois faire l'instruction sur ces matériels nouveaux pour nous tous. Les containers sont rangés dans le trou préparés par les copains et après avoir soigneusement remblayé, nous avons replanté des épines que nous arrosons plusieurs nuits durant pour mieux camoufler notre travail. L'eau d'arrosage provient de Lomont, ce qui rend la tâche difficile et ardue. Nous pensons avoir un peu de répit, mais un message de Londres nous annonce un nouveau parachutage pour la nuit suivante, sur un autre terrain à 2 km environ du premier. Au début de la nuit, malgré la fatigue nous nous rendons tous sur les lieux avec le matériel nécessaire. Cette nuit claire, froide avec un petit vent d'Est annonce une belle gelée blanche. L'avion se présente vers 2h alors que nous l'attendons frigorifiés. Il arrive de l'est, sans tenir compte de notre balisage et une fois à la verticale de la zone, il largue précipitamment tout son chargement pour disparaître rapidement. A-t-il des difficultés techniques ? A-t-il subi des avaries ? En tout cas ce parachutage n'a pas la précision du précédent et les 22 containers, au lieu de tomber sur le terrain prévu, sont éparpillés par le vent vers la forêt toute proche. Nous éprouvons de grandes difficultés pour tout récupérer. Certains parachutes sont accrochés dans les arbres et il faut grimper pour les décrocher, tâche rendue ardue dans la nuit avec la fatigue accumulée. Malgré tout la mission est remplie et tout est rapidement dissimulé. Heureusement, aucune alerte aérienne ne vient troubler notre travail et tout est rapidement camouflé dans une épaisse plantation de grands sapins à la limite des communes de LOMONT et CROSEY-LE-PETIT grâce au tilbury de la ferme de Surfer qu'Armand HYENNE est allé chercher. A la point du jour nous nous rendons compte que les traces du passage de cette voiture restent visibles dans le pré à cause de la gelée blanche et nous nous empressons de faire disparaître ces indices si facilement repérables par avion. Comme pour la première fois, nous restons pratiquement à 3 (« les Lomont ») pour le camouflage et le rangement. Nous sommes cependant renforcés la nuit par les Baumois. La fatigue est grande, mais nous la supportons avec joie. Nous effectuons nous-même l'inventaire du 2^{ème} parachutage et chacun d'entre nous a pu s'équiper de robustes chaussures qui bien que lourdes et bruyantes à la marche, sont les bienvenues devant le piteux état des nôtres. Ce 2^{ème} parachutage du 8 mai est le dernier. Nous avons reçu ainsi l'armement de notre groupe qui sera transporté par la suite dans la grotte de Bléfond comme le racontera Maurice HUMBERT dans son récit publié dans ce même recueil.

J'ai tenu à relater ces faits le plus objectivement possible. Nous avons essayé de faire notre devoir au cours de ses parachutages et le commandement a bien reconnu l'efficacité de notre action. Nous étions mieux placés que d'autres, notamment du fait de notre résidence à LOMONT, mais comme on dit maintenant, « IL FALLAIT LE FAIRE ».

UN PARACHUTAGE

A chaque terrain correspond une phrase message diffusée par la B.B.C. pour informer l'équipe que son terrain va servir dans la nuit suivante. La plupart de ces phrases apparemment dépourvues de sens et de signification sont égrenées sur les ondes à 11h30, 19h30 et 21h30 pour annoncer des parachutages.

Les terrains sont appelés « Homo » (parachutage de personnels) ou « Arma » (parachutage de matériel). Ce sont des surfaces dégagées de tout obstacle, éloignés des lieux d'habitation, des voies ferrées et des lignes électriques.



CHAPITRE IV

LA LIBERATION

Du village

DE COUR – les – BAUME

(Petite histoire de la libération du village de COUR)

A. BERNASCONI

Mardi 5 septembre 1944

De bon matin, vers 6 heures, les habitants sont réveillés par des bruits insolites provenant de la rive gauche du Doubs, sur la route de Pont-les-Moulins. On a tout d'abord l'impression qu'il s'agit d'une troupe à l'arrêt. Comme la semaine précédente, les routes, toutes les routes passant par Baume sont utilisées par les colonnes allemandes en retraite se dirigeant vers Belfort, on suppose qu'il s'agit là encore d'un convoi allemand à l'arrêt, mais bientôt, on entend des commandements en français tels que « EN AVANT » ; plus de doute possible, il s'agit bien de l'ARMÉE FRANÇAISE tant attendue qui arrive. Quelle joie pour tous ! Bientôt on entend quelques coups de feu provenant de la direction du pont. Peu après, enthousiasme de toute la population : les F.F.I. tenant le maquis depuis juin dernier, défilent depuis l'usine ROPP, capitaine BESANCON en tête, suivi de ses officiers dont les silhouettes sont bien connues, HUMBERT, GAMET, BARBEROT, CASSAMANI, PAUTOT, suivis d'une centaine d'hommes, les uns en capote bleue et la plupart en habits civils d'une tenue impeccable qui sont l'objet d'une ovation délirante de la part d'abord des quartiers des Cités, puis ensuite au Pont par toute la population de COUR qui s'est rendue au-devant de nos braves défenseurs.

Arrivés au Rond-Point, le dispositif de bataille est immédiatement mis en place ; les F.F.I. répartis en différents colonnes partent à l'attaque de BAUME. Quelques instants plus tard, des coups de feu éclatent de toutes parts ; les troupes algériennes évaluées à un bataillon, suivent le mouvement. De notre village de COUR nous n'entendons plus que la fusillade et le son du canon très proche. D'après les prévisions, BAUME doit être complètement délivrée pour midi.

Vers la fin de matinée, nous entendons un bruit de tonnerre provenant de la direction de CHAMPVANS. Nous apprenons qu'il s'agit d'un train allemand avec son matériel et des munitions qu'un tank français, placé sur la route de Mi-Cour, vient de faire sauter d'une façon magistrale. Partout on voit des drapeaux apparaître aux fenêtres, d'abord un peu timidement car la crainte du Boche est si forte qu'on a peine à croire à une libération si proche. Sauf les explosions qui se succèdent presque sans interruption dans le train de CHAMPVANS, on entend plus guère l'écho de la bataille dont le centre le plus important est la colline de Croyot. Peu avant midi, on entend tout à coup une canonnade formidable qui nous paraît être tirée de la route de Besançon (du côté de la CUDE / GROSBOIS). Les obus éclatent sur la colline de Croyot ; Nous nous demandons ce qui se passe. Cela dure encore vers 14 h, Puis nous voyons les drapeaux apparaître petit à petit des fenêtres ; les visages sont anxieux, et bientôt nous voyons les troupes algériennes descendre, en toute hâte de la colline de Croyot, pour se diriger vers le Doubs en direction du port aux barques du bassin de CONDE et la canonnade continue toujours.

Mr. Adolphe BERNASCONI demeurant à proximité, voyant ces soldats désemparés leur donne les clés des 3 barques amarrées au port pour qu'ils puissent traverser sur la rive gauche du Doubs. Trop pressés et sans directives précises, ces pauvres soldats emplissent la barque jusqu'à ras bord et comme la rivière est en crue les 2 premières embarcations trop chargées sombrent presque aussitôt. MR BABEY et BERNASCONI ont vu seulement 6 soldats, sachant bien nager, regagner sains et saufs la rive gauche vers le pont du Cusancin.

Vers 15h, Mr BERNASCONI voit arriver cette fois un groupe de 50 à 60 F.F.I. se sentant traqués qui se dirigent vers ce même port aux barques. Devant les barques pleines d'eau, les autres Algériens sont arrêtés sur le rivage, ayant vu ce qui était arrivé à leurs camarades, ils renoncent à traverser et s'enfuient en direction des grottes de BUHIN et du barrage de LONOT.

Mr BERNASCONI, ayant vu auparavant le capitaine BESANCON et 2 autres officiers et agents de liaison sur la rive gauche du Doubs et ne voulant surtout pas revivre la tragique traversée des Algériens et devant l'indécision des F.F.I., se munit de pinces, scies et autres outils nécessaires pour couper les chaînes des barques. Mais les embarcations sont pleines d'eau et il faut les vider et surtout faire vite. Mr BERNASCONI prend sur lui de diriger la manœuvre la plus expéditive pour vider les barques : couper les chaînes amarrant les barques au rivage et les tirer sur le terrain. Mr CASSAMANI, rassuré d'apprendre de la bouche de Mr BERNASCONI, que le Capitaine est déjà sur la rive gauche, prend le commandement pour l'embarquement des hommes en commençant par les blessés dont plusieurs blessés grièvement arrivaient soutenus par des camarades (L'un d'eux, Albert LAURENT, est amené sur une brouette par des jeunes gens de COUR (Joseph SIGUST - Fernand DUTOUR - François MOUTEL). 4 barques sont ainsi mises en service et tous les F.F.I., dont le nombre grossissait toujours pourront passer sur la rive gauche où les attendait leur Capitaine et quelques-uns de leurs camarades qui avaient pu franchir le pont in extrémis. Les derniers F.F.I. à embarquer sont Paul PONCOT après avoir été soigné par Mlle Emmy BERNASCONI, Jean BELLO, CASSAMANI et GAMET. Le Lieutenant GAMET renvoie une barque sur la rive droite alors que les balles commencent à siffler, afin, le cas échéant, de laisser une possibilité de franchissement aux éventuels retardataires.

Peu après, Mr BERNASCONI voit passer devant chez lui une vingtaine de personnes, habitant Baume, Mi-Cour ou COUR qui se dirigent vers les grottes de BUHIN pour y chercher un abri et se protéger des bombardements. Il apprend que plusieurs chars ennemis, arrivés en renfort de Besançon, n'ont pas pu être neutralisés par l'artillerie dont disposent l'armée française et les F.F.I. et que ces derniers doivent se replier. A peine camouflés derrière l'usine ROPP, une fusillade éclate depuis CROYOT, mais celle-ci cesse bientôt, personne ne répond du côté Français. La canonnade cesse aussi et, dans la soirée, les habitants de Cour ont l'affreuse surprise de voir arriver 2 chars TIGRE et un canon anti-char qui traversent tout le village pour se mettre en batterie derrière l'Eglise et tirer en direction de l'usine ROPP. Tous les habitants du quartier et de l'usine ROPP ont abandonné leurs foyers. Emmy BERNASCONI, son frère Adolphe, sa nièce, la bonne et 2 demoiselles TRIMAILLE dont une infirme sont coincés dans leur maison et ne peuvent plus rejoindre COUR pour y chercher un abri plus sûr. Vers 19h, 2 réfugiés des grottes de BUHIN (Henri MALTERRE ET Marcel GUINHARD) tentent de rentrer au village pour y chercher du secours pour un soldat algérien blessé qui se trouve avec eux dans les grottes, mais voyant les chars et le canon allemands ils ne peuvent aller plus loin et retournent à leur abri. A la tombée de la nuit, les chars ouvrent le feu, jusqu'à 3 h du matin.

Mercredi 6 septembre 1944

A ce moment, M. et Mlle BERNASCONI entendent un bruit infernal et il leur semble que les chars sont partis, car jusqu'au petit matin c'est le calme complet mis à part quelques allées et venues autour de la maison. Aussitôt le soleil levé, Adolphe BERNASCONI veut se rendre compte de la situation ; hélas, les chars sont encore là, en fait, ils ont changé de position. La situation dans la maison isolée devient intenable, surtout qu'il peut voir deux ouvertures béantes dans la façade de l'usine ROPP et de la conciergerie. Sa décision est vite prise ; il confectionne un drapeau blanc, lève les bras et se dirige vers les chars allemands en enjambant un barrage fait de 4 stères de bois placé à mi-chemin entre la maison et les blindés. Par bonheur, les Allemands ne tirent pas et le laissent s'approcher. Il s'adresse en Allemand au feldwebel qui commande le 1^{er} char, il obtient, pour lui et sa famille, l'autorisation de venir rapidement s'abriter dans le village, lui donnant seulement la garantie que lui ne tirerait pas. Un quart d'heure plus tard, les 6 occupants de la maison arrivent au village munis seulement de vêtements chauds et de couvertures, abandonnant la maison entièrement ouverte ; dès leur arrivée, ils sont immédiatement entourés par les parents et amis des personnes réfugiées dans les grottes de BUHIN qui sont partis, n'emportant que quelques vivres, mais n'on

ni vêtements chauds, ni couvertures et il y a plusieurs enfants. Mr BERNASCONI offre spontanément ses services pour aller chercher ces malheureux ; il demande l'autorisation aux Allemands qui acceptent. Mlle Emmy BERNASCONI et Mme Marcel GUINCHARD partent immédiatement pour les récupérer, à leurs risques et périls naturellement. Une demi-heure plus tard, tous sont de retour au village, transis et apeurés, mais heureux de se retrouver ensemble. Chacun va dans la cave où sont ses parents et amis ou dans les caves désignées par la Défense Passive. A. BERNASCONI et les siens trouvent abri dans la cave de Francis TRIMAILLE, boulanger épicier du village. D'après Mr TRIMAILLE pas d'incidents graves jusque-là entre la population et l'ennemi qui tient tout le village avec une cinquantaine d'hommes. Mais le pays est plongé dans la douleur : un brave garçon, Louis PERNOT' aimé de tous, F.F.I. de la 1^{ère} heure, blessé grièvement à CROYOT, est ramené par ses camarades F.F.I., dont son frère Roger lui-même blessé, chez ses parents où il décède dans la soirée après d'horribles souffrances. Depuis l'après-midi, le village est occupé par les Allemands et son père doit demander à ce brave garçon de 21 ans de réprimer ses cris de douleur pour ne pas alerter l'occupant qui patrouille sans arrêt dans le village. Il décède le soir-même en disant à son père « T'en fais pas papa, on les aura quand même. Vive la France ». C'est là le premier drame vécu par ces malheureux amis PERNOT. Leur fils mort, il fallait lui trouver un cercueil et l'apporter à la maison sans attirer l'attention des Allemands. Son propre frère, mutilé en 40 et un camarade d'atelier, Maurice MONTAGNON, vont confectionner ce cercueil et le transporter jusqu'à la maison en pièces détachées où ils vont l'assembler discrètement, sans coup de marteau. Mais les Allemands sont toujours présents et il ne peut être question pour la famille de conserver le corps à la maison car le risque des représailles est trop important et la situation actuelle, peut durer plusieurs jours encore. Le père décide alors de creuser la propre tombe de son fils dans son jardin derrière la maison. Il l'ensevelit dans la nuit et pour ne pas attirer l'attention de l'ennemi, il va bêcher la totalité de son jardin dès le lendemain. « Pauvre petit Louis, Pauvres Parents ».

À midi, la situation est calmée et chacun peut déjeuner chez lui. La famille BERNASCONI, ne pouvant regagner son domicile, déjeune chez Mr TRIMAILLE. Pendant le repas, Mme CHANEZ, employée de maison chez les BERNASCONI, surgit, affolée : son mari Fernand, F.F.I. qui n'a pu traverser le Doubs, après s'être débarrassé de tout ce qui pouvait le compromettre, se trouvait « coincé » dans CROYOT jusqu'au mercredi matin. Il est recherché par les Allemands qui, furieux de l'avoir vu leur échapper, viennent de prendre 4 otages qui seront fusillés si Mr CHANEZ ne se rendait pas dans les 20 mn. « Je ne veux absolument pas que ces 4 hommes soient fusillés à la place de mon mari » déclare Mme CHANEZ et il faut le rechercher immédiatement car il ne le voudrait pas non plus. Apprenant que Mr CHANEZ est caché dans les W.C. de Mr CORGET, Mlle BERNASCONI et son épouse vont le chercher ; tous trois se rendent au P.C. allemand dans la cave de l'ancienne maison commune de COUR. Pendant le trajet, Fernand raconte son arrivée à COUR : Il est arrivé mercredi dans la matinée dans la maison BERNASCONI pensant y retrouver son épouse, mais la maison est vide, portes grandes ouvertes ; il se rend alors au village où il est arrêté par les Allemands qui lui demande ce qu'il fait là et d'où il vient. Il leur explique qu'il habite COUR, qu'il travaille comme maréchal-ferrant à BAUME, que cela fait 2 jours qu'il n'est pas rentré chez lui et que n'ayant pas trouvé sa femme, bonne chez BERNASCONI, il se rend chez son patron et n'ayant trouvé personne, il se rend chez ses beaux-parents HUDELOT qui lui disent que son épouse est au village et qu'il l'attend. Cette histoire paraissant vraisemblable aux Allemands qui l'ont laissé rentrer chez lui. Comme il n'était pas rasé depuis plusieurs jours, il se rase en attendant le retour de son épouse. Né la voyant toujours pas rentré, il sort de chez lui et tombe sur un des Allemands qui l'avait interrogé. Trouvant très louche de le voir fraîchement rasé, il veut l'arrêter à nouveau. C'est alors que commence le drame : CHANEZ s'enfuit avec l'aide de ses voisins.

Naturellement, les Allemands ne s'embarrassent pas pour si peu et prennent 4 otages : Marcel PEYRETON, Marcel GUINCHARD, Joseph SIGUST et Maurice DELIOT. De suite révolver sur la poitrine « Si dans 20 mn CHANEZ n'est pas là, on fusille ces 4 hommes et nous en reprenons d'autres » disent-ils. Mlle BERNASCONI, qui apprend tout cela par les époux CHANEZ pendant le trajet vers le P.C. allemand, estime qu'il faut s'en tenir à cette version et tous trois arrivent chez les Allemands. Les otages sont toujours les bras en l'air et gardés sévèrement. Mlle BERNASCONI entreprend de suite le feldwebel commandant du groupe ; il ne peut plus admettre la version CHANEZ et ceci uniquement parce qu'il s'est rasé. Après bien des discussions et argumentations, Mlle BERNASCONI réussit à détruire leurs soupçons (terroriste) et à leur faire admettre que si CHANEZ s'est rasé, c'est qu'il en avait besoin et qu'il en avait le temps en attendant le retour de sa femme à la maison.....Enfin, l'affaire est arrangée ; les 4 otages, menacés d'exécution sont libérés après que Mlle BERNASCONI ait proposé aux Allemands que les époux CHANEZ chercheraient un abri dans la cave de leurs beaux-parents, c'est-à-dire là où se trouve justement le P.C. Allemand et où ils pourront les surveiller à leur aise. Cet argument a paru les rassurer car ils acceptent. Une fois l'affaire réglée, Mlle BERNASCONI qui parle parfaitement allemand s'est permis de leur demander si vraiment ils auraient mis leurs menaces à exécution ; elle obtient une réponse nette et précise « nous aurions exécuté ces 4 hommes d'abord et 4 autres ensuite si nous nous n'avions pas retrouvé le fugitif et nous aurions également incendié quelques maisons et peut-être même le village tout entier ».

Jeudi 7 septembre 1944

Vers 3 h du matin, un coup formidable fait trembler toute les maisons et on se demande ce qui arrive ; ce sont les grosses pièces d'artillerie qui tirent par-dessus le village sur un objectif assez éloigné. Mais dans les caves on ne réalise pas d'où viennent les coups et c'est seulement, au matin, en entendant siffler les obus au-dessus de nous que nous pouvons situer les dépôts de coups venant des batteries allemandes dans la région d'Autechaux. Et cela va durer ainsi toute la journée.

Le cas de Mimi BOILLOT nous tient en souci ; à plusieurs reprises Mlle BERNASCONI va, sous un prétexte ou un autre dans la cave du P.C. allemand où sont abritées les familles HUDELOT et GUINCHARD. Grâce à Mr GUINCHARD, Mlle BERNASCONI est renseignée sur la situation de Mimi BOILLOT qui est toujours là ; elle réussit à lui faire passer de la nourriture et même, sous prétexte de demander un cachet à la fille de Mme GUINCHARD, qui est infirmière, elle peut échanger quelques mots et connaître ainsi la version qu'il a donnée aux Allemands. Le jour même, elle réussit à parler au feldwebel pour lui demander s'il était convaincu de la bonne foi de CHANEZ. Sur sa réponse affirmative, elle lui demande si Mme CHANEZ peut venir dans la cave TRIMAILLE. Il répond qu'il n'y voit pas d'inconvénient et que son mari peut également la suivre. Elle profite de ces bonnes dispositions pour lui demander pourquoi il retient son neveu Mimi qui pourrait lui aussi venir avec sa tante dans la cave TRIMAILLE qu'il ne s'enfuira pas et où il pourra le surveiller. Rien à faire, Mimi BOILLOT restera avec eux. C'est ce même jour que Mr GUINCHARD voit arriver Marcel LECUYER (F.F.I. également) avec des Allemands venant de derrière l'église de COUR ; il est vêtu d'un short et d'une chemise kaki et porte une paire de jumelles en bandoulière. L'interrogatoire a lieu dans le couloir du logement GUINCHARD. A ce moment arrive une voiture avec plusieurs officiers allemands venant de BAUME. Marcel LECUYER donne la version suivante : « j'étais à GUILLON à la colonie de vacances et je suis venu à BAUME pour rassurer les parents des enfants ». Les officiers lui ont alors demandé pourquoi il avait besoin de jumelles et sans attendre la réponse, la conversation a repris en allemand entre les officiers et le feldwebel. Ensuite, Marcel est sorti avec le feldwebel, de retour, seul quelques instants plus tard. Mr GUINCHARD a supposé que Marcel LECUYER a été emmené à BAUME par les Officiers partis au même instant. Tout l'après-midi, grand remue-ménage de voitures et de camions dans le village ; les Allemands réquisitionnent une camionnette de Francis TRIMAILLE et un camion de Pierre PAUTHIER. Ces véhicules n'étant pas en état de marche (pas de roues, pas de démarreur.....), il faut aller chercher ce matériel au parc allemand, près d'Autechaux, d'après ce qu'on a pu comprendre, Mlle BERNASCONI faisant l'interprète entre les Allemand et Mr TRIMAILLE. Vers 21 h, Mlle BERNASCONI se trouvant dans le magasin TRIMAILLE, voit arriver devant la porte de la maison PARATTE contre laquelle sont généralement placardés les avis officiels de la mairie, un autre F.F.I. , Maurice HUMBERT, en habits de travail et portant une barbe de sapeur. Il semble

lire une affiche ; comprenant de suite qu'il s'agit d'une feinte, elle s'approche du panneau d'affichage et faisant semblant de lire elle aussi, elle lui indique que le village est infesté d'Allemands et qu'il ne doit pas rester là et lui conseille de se réfugier immédiatement dans l'entrée de la cave GHAUTIER à côté du magasin TRIMAILLE et de ne pas en bouger avant qu'elle ne revienne le prévenir. Sachant qu'un Allemand était en train de discuter avec M. TRIMAILLE dans sa cuisine, elle propose de lui offrir un verre de vin pour l'occuper ; ce qui est fait aussitôt et pendant ce temps, Mlle BERNASCONI ? ET Mlle Blanche PAUTHIER vont trouver Mme GHAUTIER pour lui demander si elle consent à laisser un fugitif traverser sa propriété. Mmé GHAUTIER accepte et les 3 femmes forment immédiatement un cercle pour masquer l'entrée de la cave où est caché Maurice HUMBERT pour lui permettre de passer dans la maison GHAUTIER d'où, après s'être restauré, il sera conduit par Mme GHAUTIER, à travers son jardin, jusqu'à une cachette, sous un tas de ferraille dans le jardin de Mr TRIMAILLE. Ce dernier s'occupera activement de Maurice malgré la présence à moins de 50m de 2 postes de combat allemands. Maurice venait de passer plus de 6 h dans l'eau, caché dans les roseaux au bord du Doubs avant d'arriver à COUR. Vers 22h00, les véhicules réquisitionnés sont enfin prêts à partir. Mais pour obtenir les bons de réquisition, Mr TRIMAILLE discute longuement et offre à boire aux Allemands qui ne sont pas du tout pressés de partir. Ils sont 5 avec le feldwebel qui discutent jusqu'à 1 h00 du matin avec Mr TRIMAILLE et Mlle BERNASCONI. Le feldwebel est un nazi convaincu qui tient des propos fantastiques, disant « Nous faisons la guerre correctement.....Si j'abandonne la France, c'est parce que nous le voulons bien....Si vous ne voyez plus beaucoup d'avions allemands, c'est parce que notre Führer a donné l'ordre à tous les avions de rentrer en Allemagne car après la perte des pétroles de Roumanie ils doivent être modifiés pour fonctionner avec un nouveau carburant....Il ne faut pas croire que nous sommes vaincus, il y a quatre vingts millions d'Allemands prêts à se battre jusqu'au dernier, jusqu'à la dernière goutte de sang' etc.....Nous pensons que seuls le camion et 2 camionnettes vont partir, mais le lendemain, nous constatons que tous les Allemands ont quitté les lieux à l'exception d'une quinzaine commandés par un autre feldwebel. Pendant ce temps, l'artillerie faisait toujours son chassé-croisé au-dessus de nos têtes. Toutefois, il y a des indices que quelque chose se prépare sur la rive gauche du Doubs ; IL nous semble entendre un de moteur dans la côte d'Aucroix, on dit aussi que les Américains sont au Rond-Point. Qu'en est-il réellement? Attendons, cette quasi-certitude d'une libération prochaine, délie un peu les langues. C'est ainsi qu'on apprend que 2 autres F.F.I. ont pu être cachés dans le village : Marcel JEANNERET, légèrement blessé à la poitrine est caché chez Mr STEINER, de nationalité suisse, mais français de cœur et bon patriote, Marcel NEDEY, plus sérieusement touché qui avait pu se traîner jusque chez Louis DELACHAUX, employé SNCF habitant sur la nouvelle route de COUR. C'est un soldat allemand habitant chez DELACHAUX, qui est venu le prévenir qu'un blessé était dans son jardin et qu'il fallait le secourir. Quel dilemme pour DELACHAUX ; l'Allemand est-il sincère ? DELACHAUX n'hésite pas et va secourir le blessé ; ne pouvant le porter seul. Il va au village chercher du renfort et trouve Mme CRAVE, épouse du directeur d'école, Mlle Blanche PAUTHIER et Mr FUMEL, réfugié parisien pour lui venir en aide. Mlle GUIGNARD soigne ses blessures ; ne pouvant le soigner correctement en raison de leur gravité, il est évacué sur l'hôpital de BAUME, avec l'autorisation des Allemands. On se demande encore à quoi l'on doit cet acte de générosité de leur part. Dans la journée, Mlle BERNASCONI obtient l'autorisation de se rendre à sa maison chercher quelques affaires, entre autre des médicaments et trouve caché sous un tas de rames d'haricots Pierre DESGOUILLES, autre F.F.I., qui meurt de faim et voudrait se dissimuler un peu mieux, les Allemands rodant toujours autour de la maison BERNASCONI. Après lui avoir donné à manger et lui conseillé d'attendre la nuit pour changer de coin, elle le quitte pour rentrer au village. Dans la soirée, les BERNASCONI regagnent leur habitation et constatent avec stupeur que Pierre DESGOUILLES n'est plus là, ni sous le tas de rames, ni dans la maison et que la nourriture préparée à son intention est presque intacte. Ils ne savent que penser et craignent que ce brave F.F.I. ait été découvert par les Allemands. Dans la nuit de jeudi à vendredi la canonnade continue presque sans interruption au-dessus du village.

Vendredi 8 septembre 1944

Nous réalisons qu'il n'y a plus qu'une quinzaine d'Allemands dans le village, un poste avec mitrailleuse et fusil-mitrailleur devant la maison RABY, différents postes de 1 ou 2 fusils à proximité de la cave TRIMAILLE, au coin de la maison ORCEL ; toute la journée, un feldwebel armé d'une mitrailleuse, circule d'un poste à l'autre et fait tirer ses hommes en direction du pont. Ces soldats paraissent isolés du reste de la troupe stationnée à BAUME, on ne voit plus d'agents de liaison, ils ne sont plus ravitaillés et se

nourrissent de leurs rapines et de fruits. Il se confirme que les Américains sont au Rond-Point Jouffroy ; un réfugié de la cave TRIMAILLE rapporte même une boîte de conserve américaine en confirmation de leur présence et tous les cœurs se remplissent d'allégresse à la pensée d'une libération prochaine. Cependant on craint toujours de possibles combats de rues, le dernier feldwebel restant est, lui aussi un nazi convaincu. Lors d'une conversation avec Mlle BERBASCONI, il avait demandé combien de personnes s'abritaient dans les caves, combien il y avait de caves ; c'est évidemment difficile de lui donner une réponse, même approximative, mais il a voulu néanmoins des chiffres. Mlle BERNASCONI lui indique 2 à 300 personnes en comptant celles venues du Pont et des Tanneries réparties dans une douzaine de caves et lui demande pourquoi il est si intéressé de connaître ces chiffres. L'Allemand lui répond « Eh bien, nous aurons assez de grenades » - Mais pour quoi faire ? « Mais pour les lancer dans les caves et incendier le village avant de partir ». Mlle BERNASCONI ne peut s'empêcher de lui répondre « Si c'est ainsi que vous prétendez faire la guerre correctement..... Après une telle conversation, Mlle B. ne peut rester inactive et cherche avec son frère le moyen d'éviter un tel désastre... il est clair que ces messieurs sont capables de mettre leurs menaces à exécution, car depuis la veille on voyait dans la direction de BAUME de grands nuages de fumée dans différents quartiers de la ville, lueurs et épais nuages très significatifs, sans savoir au juste d'où provenaient ces incendies, puisque nous étions absolument sans nouvelles de BAUME. Mr Armand FERRIOT, policier à la retraite habitant sur la nouvelle route de COUR, avait dû aller à l'hôpital de BAUME sous les bombardements, pour se faire soigner suite à une blessure par éclat d'obus. A son retour, il a appris aux habitants de COUR la situation lamentable de BAUME et chacun se demandait si pareille chose pouvant nous arriver au village.

Mlle BERNASCONI, ayant une idée derrière la tête, se met en devoir de travailler les 2 factionnaires du poste allemand situé près de la cave TRIMAILLE aidée en cela par Mr TRIMAILLE. Elle bavarde avec eux, leur apporte à manger pour délier la langue et leur demande de ne plus tirer pour éviter d'attirer l'attention sur eux afin d'éviter les risques d'une riposte Franco-Américaine depuis le pont, ce qui serait dangereux pour eux et pour le village. Puis elle leur fait remarquer que leurs chefs les ont abandonnés, qu'ils sont sacrifiés et qu'ils vont y laisser la vie sans aucun bénéfice pour eux ; aussi, s'ils veulent revoir leurs familles, ils feraient bien de se laisser capturer. Mais ils sont effrayés de se laisser prendre, car leurs chefs leur ont dit que les Français ne font pas de prisonniers et qu'ils coupent la tête à tous les Allemands qui tombent entre leurs mains. Mlle B. leur fait comprendre qu'il s'agit là tout simplement de propagande de leurs chefs et que jamais les Français ne commettent de pareilles choses et que si ils se rendent, elle se ferait fort d'intervenir auprès des troupes françaises pour qu'ils n'aient aucune crainte à ce sujet. Les 2 Allemands commencent à se détendre et montrent les photos de leurs familles. Dans le courant de l'après-midi, elle leur apporte encore à manger, le même menu que Mr TRIMAILLE sert à la quarantaine de personnes abritées dans sa cave. Le résultat obtenu est déjà très appréciable puisqu'ils ne tirent plus de la journée. Vers 21 h, alors que les occupants de la cave se préparent pour la nuit, Mlle B. sort de la cave et va trouver les 2 factionnaires, toujours à leur poste mais dont les armes sont négligemment appuyées contre le mur du jardin TRIMAILLE. Elle leur demande s'ils sont toujours disposés à se rendre, pressentant que quelque chose allait se passer. Au même instant, elle entend du bruit près de la maison du directeur du Tissage et voit déboucher le lieutenant GAMET et quelques F.F.I. qui montent en direction du village. La nuit commence à tomber et Mlle B. dit aux 2 Allemands « Eh bien maintenant vous n'avez qu'à lever les bras, vous êtes prisonniers ». Sans discuter, ils s'exécutent et le Lieutenant GAMET n'a plus qu'à les cueillir. Adolphe BERNASCONI, présent à ce colloque, donne quelques renseignements au Lieutenant GAMET sur le P.C. allemand, lui spécifiant que le feldwebel vendra certainement chèrement sa peau et qu'il faut s'en méfier. Mlle B. signale également que le poste de mitrailleuse de la maison RABY peut être dangereux et qu'il faut d'abord le réduire avant de s'attaquer au P.C.. Le temps presse car une 2^{ème} patrouille F.F.I. traverse le Doubs en barque à la suite de l'équipe GAMET. Et doit arriver derrière l'église. Mlle. B. part

avec un des Allemands prisonniers pour neutraliser la mitrailleuse de la maison RABY, suivie de près par 2 F.F.I. Le Lieutenant GAMET, le 2^{ème} Allemand et le reste de la patrouille FFI se dirigent vers le P.C. ennemi.

Après bien des discussions, le poste de mitrailleuse se rend à Mlle B. qui remet les prisonniers à la garde des 2 FFI puis elle se dirige avec eux vers la cheminée de l'usine où se cacherait, paraît-il un FFI. blessé (Roger PAUTOT) sans secours depuis jeudi. Elle appelle, pas de réponse, elle suppose qu'il a dû changer de cachette ; elle remonte vers le village avec les 2 FFI et leurs prisonniers. A ce moment, on entend un coup de feu isolé et la petite troupe se précipite vers l'église. Un 2^{ème} coup de feu claque, anxieux, ils arrivent sur la place de l'église et voient avec joie que le lieutenant GAMET et ses FFI sont sains et saufs mais il y a un cadavre en haut des escaliers de la cave du P.C. ; c'est celui du feldwebel : le prisonnier allemand, sur les ordres du Lieutenant GAMET, demande à ses camarades du P.C. de se constituer prisonniers et de sortir les mains levées, mais le feldwebel tire à bout portant sur le Lieutenant et heureusement le rate. Le lieutenant sain et sauf riposte presque en même temps que l'Allemand et le blessé ; ce dernier redescend l'escalier en trébuchant, puis, pensant avoir au moins touché l'officier français, remonte prudemment. Le Lieutenant GAMET, camouflé contre la porte de chez GUIGNARD, voit apparaître le feldwebel, crispé sur son fusil, prêt à tirer. Il lui tire dessus une première fois, l'atteint au côté, puis une deuxième fois qui le touche en pleine tête. Blessé à mort, l'allemand gravit encore 2 marches avant de s'effondrer en haut des escaliers.

Le Lieutenant, placé en position défensive d'un côté de la cave, pendant qu'un FFI prend position de l'autre côté, demande à M et Mlle BERNASCONI, qui viennent d'arriver sur les lieux, de dire aux Allemands, encore dans la cave de se rendre car ils sont prisonniers. On discute fort à l'intérieur : « De qui sommes-nous prisonniers – Que va-t-on faire de nous ? » demande un Allemand. « De l'Armée française, vous serez traités comme des prisonniers de guerre » - « Nous n'avons pas confiance, qu'est-ce qui nous garantit que vous nous ferez pas de mal ? ». C'est le Lieutenant qui commande le groupe qui vous le garantit – « Nous n'avons pas confiance ». Devant la situation qui menace de s'éterniser, Mlle B. Qui se tient aux côtés du lieutenant, se place près du cadavre du feldwebel, face à l'entrée de la cave et se croisant les bras leur dit : « Vous avez peur, et bien moi, une femme, je n'ai pas peur ; si un français vous dit qu'il ne vous sera fait aucun mal, vous pouvez le croire et moi qui suis Suisse, je vous le garantis également ; je n'ai jamais menti de ma vie, et ce n'ai pas aujourd'hui que je vais commencer. Après un nouveau conciliabule, les Allemands consentent à se rendre. Le lieutenant GAMET, par la bouche de Mlle B, leur ordonne de monter l'un après l'autre, mains sur la tête en laissant toutes leurs armes dans la cave ; auparavant il leur demande si le prisonnier et les civils sont encore en vie. Suite à la réponse affirmative, la sortie peut commencer ; un par un, les 8 Allemands tremblants sont immédiatement appréhendés par les FFI. du Groupe HUMERT qui vient d'arriver. Lorsque tous sont remontés, on entend Mlle B. s'écrier « Maintenant Mimi tu peux sortir ! » et l'on voit arriver notre brave Mimi BOILLOT qui vient embrasser Mlle B. (sa tante), serrer la main aux FFI, se précipiter sur le cadavre du feldwebel ; il lui enlève son ceinturon et son arme, et se les passe autour de la ceinture en disant « ce coup-ci on peut recommencer ». Brave gosse, va. Tous les prisonniers sont ensuite fouillés et évacués de l'autre côté du Doubs pour les mettre en sécurité. Les FFI reviennent avec quelques Allemands pour récupérer le cadavre du feldwebel et faire disparaître les traces de ce coup de main ; ce qui aurait pu être dangereux pour le village et ses habitants si une patrouille ennemie était venue. Il est pratiquement 23h quand tout est terminé. Bilan : 12 prisonniers dont 4 faits par Mlle B., 8 prisonniers du P.C., 1 tué (Le feldwebel). Il manque 2 Allemands, en patrouille au moment du coup de main et qui ont dû filer pour tenter de rejoindre BAUME. Les BERNASCONI qui sont pratiquement les seuls civils dehors à cette heure, regagnent la cave TRIMAILLE et annoncent aux autres réfugiés qu'on allait pouvoir dormir tranquille, que le village est débarrassé des Allemands et qu'il n'y a plus rien à craindre des incendies et autres combats de rue. Toute la nuit la canonnade continue de plus belle. Les obus se rapprochent et on sent que le village qui a déjà été touché dans l'après-midi, reçoit encore des projectiles. L'intensité diminue et, entre deux

détonations, en tendant l'oreille, il nous semble percevoir des bruits de moteurs du côté des Cités à proximité du Pont, ainsi que des coups contre des pièces métalliques, laissant supposer qu'on travaillait à la reconstruction du pont. Nous ne nous trompons pas ; Cette nuit-là, le sommeil est léger dans la cave TRIMAILLE comme dans toutes les caves du village ; Tous le monde a entendu les coups de feu des FFI les allées et venues de la soirée pendant leur coup de main, aussi, vers les 3h du matin, lorsqu'on entend des coups de crosse dans les portes des maisons et des caves et que des voix inconnues crient « Camarades Américains », nous n'avons plus de doute, c'est la LIBERATION et chacun se précipite à l'extérieur. Après avoir expliqué, tant bien que mal aux Américains qu'il n'y avait plus d'Allemands dans le village, Adolphe BERNASCONI devance les Américains et court réveiller les gens réfugiés dans les caves, notamment ceux de la cave SIGUST qui avaient été menacés d'exécution (PEYRETON, GUINCHARD, SIGUST et DELIOT) car depuis le coup dur mercredi, ces pauvres gens vivaient dans la crainte permanente de la reprise des menaces allemandes. On comprend mieux alors la joie de tous en apprenant l'arrivée des Américains et la capture des Allemands qui occupaient le village. Tout heureux de notre libération, nous regagnons nos caves respectives et au petit jour, on peut voir le sourire sur tous les visages, encore que nous ayons du mal à y croire. Toutefois, chacun reste anxieux de savoir dans quel état il va retrouver sa maison ou son logement, les dégâts devant être importants, compte-tenu des coups entendus lors des combats. Le brave Roger PAUTOT, FFI caché dans une cave du tissage et non pas sous la cheminée de l'usine comme nous l'avions supposé, a pu être délivré le samedi matin et ce pauvre petit gars, grièvement blessé au genou n'en croit pas ses yeux de ne plus voir d'Allemands dans le village après 4 jours et 4 nuits pendant lesquels il a cru devenir fou. Mme HUDELOT mère, allant chercher des légumes dans son jardin situé derrière la maison utilisée comme P.C. allemand, fait une épouvantable découverte : un cadavre se trouve en contre-bas contre un mur de l'usine ; il s'agit de ce pauvre Marcel LECUYER qu'on croyait parti, emmené par les Allemands le jeudi et qui a certainement été froidement abattu par le fameux feldwebel sorti avec lui quelques instant après le départ des officiers Allemands. Personne n'a entendu de coup de feu à ce moment-là, ce qui explique pourquoi on supposait que Marcel avait été emmené à Baume pour y être interrogé. Le matin, vers 9 h, tous les habitants du village de COUR sont devant les portes pour voir défiler les FFI rescapés descendant du camp, acclamés et fêtés. Malgré les blessures de presque toutes les maisons, on voit apparaître aux fenêtres les drapeaux tricolores qu'on n'avait pas revus depuis 4 ans ;

Fait à COUR le 11 août 1973



CHAPITRE V

LA VIE CLANDESTINE

d'un F.F.I.

du 1^{er} Février au 9 Septembre

M. HUMBERT

La vie d'un RESISTANT FFI de BAUME du 14 février 44 à la LIBERATION de la ville

(Extrait des notes personnelles de Maurice HUMBERT)

Le 1^{er} février, alors que je suis de service à la Centrale Electrique de LONOT, en remplacement du titulaire, le camarade Adolphe GERARD arrive à l'usine vers midi, trempé de sueur car il vient de faire le trajet à pied dans quinze centimètres de neige. Il est chargé de me prévenir que la GESTAPO perquisitionne chez mon frère René et qu'elle me recherche également. Aussitôt, je prends mes dispositions en vue d'une mise à l'abri rapide en cas d'arrivée de ces messieurs à l'usine ; mais la journée se termine sans incident et je reste à mon poste jusqu'à 18 heures. Dans le courant de l'après-midi, j'avais eu la visite de Marius SIRE venu m'informer de ce qui se passait à BAUME. Il n'a pas beaucoup de précisions et nous prenons rendez-vous pour le soir à 18h au café BOILLLOT. A l'arrêt de l'usine, je me fais traverser en barque et, coiffé d'un passe-montagne et muni de lunettes noires, j'arrive au café sans encombre. Là, j'apprends que les boches se sont emparés du dépôt d'armes du clocher ; on suppose que c'est la raison des recherches de la GESTAPO concernant mon frère René et moi-même. Les camarades Marius SIRE et Marcel BREG ont peu de précision car ils ont hésité à se rendre au bureau E.D.F. occupé par la GESTAPO. A la nuit venue, je me rends à la maison pour y prendre quelques effets malgré les recommandations des camarades qui craignent qu'un piège ne me soit tendu. Après avoir rempli mon sac tyrolien de tout ce qui peut m'être nécessaire pour la vie clandestine, je quitte mon domicile, passe au café BOILLLOT pour y faire mes adieux, chez ma belle-sœur afin de savoir ce qui s'est passé et après un court entretien avec elle, je quitte BAUME par le pont sur le Doubs et me rend à pied à LONOT où je passe la nuit. Le lendemain 15 février, je pars pour MONTBELIARD à bicyclette où je reste quelques jours. Je suis alors averti que mon refuge risque d'être découvert par les Boches et je reprends la route sans but précis. Après être passé à ROUGEMONT, je poursuis ma route et trouve un refuge à LA BRETENNIERE où je suis très bien accueilli. Il m'est possible de rester un bon moment dans ce milieu hospitalier. C'est là que le 20 avril je reçois la visite d'Auguste PERIARD qui m'apporte un pli secret me convoquant pour le 22 avril à 21 h chez Henri GAMET en vue d'une action de résistance. Je donne mon accord à l'agent de liaison et le 22 avril vers 15h je quitte La Bretennière, prétextant que je devais me rendre dans la région de Clerval, afin de brouiller les pistes éventuellement. Je passe par ROUGEMONTOT, BATTENANT, TALLANT, ROGNON, TOURNANS, VERNE, LUXIOL, FONTENOTTE. Aux abords de FONTENOTTE, j'attends le crépuscule derrière une haie et ne reprends ma route qu'à la nuit tombée. J'arrive à BAUME à l'heure prévue. Henri GAMET m'expose notre mission : il s'agit de saboter l'écluse de BAUMEROUSSE et le départ est fixé à 23h, ce qui me laisse le temps de passer à mon domicile que je n'ai pas revu depuis le 14 février.

A l'heure prévue, je suis sur les lieux, premier au rendez-vous avec Henri GAMET. Je lui donne la main pour sortir les armes et l'explosif de leur cachette. A ce moment arrivent Jean BELLO et Jean BILLEREY qui procèdent au montage des mitraillettes et nous en expliquent le fonctionnement. L'heure avance et nous quittons les lieux, chargés de tout notre matériel, traversons une pâture puis la route nationale et nous nous dirigeons par un sentier vers la prairie. A peine avons-nous parcouru une centaine de mètres que nous sommes mis en alerte par la présence de 2 noctambules qui circulent dans la prairie. Comme il ne s'agit que de 2 paysans attardés rentrant chez eux, nous poursuivons notre chemin, passant près de la baraque du STAND DE TIR pour arriver au bord du DOUBS. Là nous nous échelonons convenablement car il faut traverser la rivière par le PONT, ce qui se fera sans difficultés. Ensuite nous descendons dans le pré longeant le Doubs et nous ne remonterons sur le contre-halage qu'à hauteur des baraques GETTEN. Là nous retrouvons 2 camarades venus de LOMONT pour participer avec nous à cette opération. Nous voici donc six et après avoir dépassé la GRANGE VUILLOTEY, où un chien aboie à notre passage, nous arrivons sans encombre à la baraque des gardes de l'écluse. Après nous être camouflés avec des cagoules faites avec des

bas de femmes, Nous encerclons la baraque. Un garde, alerté par le bruit de nos pas, ouvre la porte et nous nous précipitons à l'intérieur, armes à la main. Grosse confusion parmi les occupants qui n'offrent aucune résistance et se laissent docilement ficeler les mains derrière le dos. Pendant ce temps, je franchis l'écluse afin d'accomplir ma mission qui consiste à couper tout d'abord le téléphone. Ne pouvant grimper après les poteaux comme prévu, j'essaie de casser les fils avec un harpon trouvé sur place. Le seul résultat obtenu est de réveiller l'éclusier avec le bruit que font les fils emmêlés et non cassés. Croyant avoir à faire aux gardes de l'écluse, il ouvre sa fenêtre et m'intime l'ordre de cesser mon manège. Un camarade survient et le menace de sa mitrailleuse. Il a compris et se tait. Nous pénétrons à l'intérieur de son appartement par la fenêtre ouverte. L'éclusière est affolée, mais nous ne nous en préoccupons guère, pensant avant tout à couper le téléphone, ce qui est fait en sectionnant les fils à plusieurs endroits dans le logement. Je reste pour garder un œil sur l'éclusier et sa femme pendant que mon camarade rejoint le chef pour poursuivre la mise en place des charges explosives contre les portes de l'écluse. Je reste là une heure à peu près quand l'explosion se produit, effrayant l'éclusier et son épouse. A ce moment, après avoir invité l'éclusier à ne pas donner l'alerte avant le jour, sous peine de sanctions, je quitte la maison et rejoins le groupe. Nous prenons place dans une barque et traversons le DOUBS au passe-cheval de BAUMEROUSSE. Nous remontons par le chemin qui passe sous la voie ferrée et contournant CHAMPVANS, traversons la route nationale et le chemin de FONTENOTTE pour regagner BAUME par les CHATTIERES et les MARNIERES. Le groupe se sépare au pont de chemin de fer du POLET. BELLO et BILLEREY se chargent du matériel restant qu'ils camouflent dans une baraque de jardin et rentrent chez eux. Je reprends mon vélo chez Henri GAMET et rejoins La Bretennière après avoir attendu le lever du jour dans les bois à proximité. Ainsi se termine ma première mission de sabotage. Le lendemain dimanche 23 avril, un Baumois, Jacques RIEUX, rapporte à La Bretennière, les échos de cette affaire. J'apprends, avec regret, que le sabotage a été manqué, une seule mine a explosé au lieu des trois prévues.

Je reste dans ce village encore pendant une quinzaine de jours, non sans changer de lieu de repos pour la nuit. Je rentre coucher à LUSANS chez d'aimables gens qui m'accueillent gentiment, et j'en repars à la pointe du jour pour La Bretennière où j'aide aux travaux des champs.

Au début du mois de mai, je reçois l'ordre de partir pour CHAMPLIVE où je trouve abri chez Alfred MAGNIN et où je resterai pratiquement jusqu'au débarquement du 6 juin. Le 31 mai, je reçois par Alfred MAGNIN, l'ordre de me trouver le lendemain 1^{er} juin à 4h30 sur la route de DAMMARTIN pour y attendre un émissaire. Sur place à l'heure fixée, j'attends jusqu'à 7 h sans rien voir venir et les paysans dans les champs semblent intrigués par ma présence ; je décide de rentrer à CHAMPLIVE pour travailler avec Alfred. A 19h, alors que je fends du bois, Alfred m'appelle et je trouve mon frère qui était le visiteur annoncé et qui arrive avec beaucoup de retard. Heureusement, il n'y a pas eu d'incident de parcours sérieux et après nous être restaurés, nous prenons la route sous une pluie battante. Il est 21h, nous traversons sans bruit et sans encombre DAMMARTIN puis BRETIGNEY et nous nous rendons à BLEFOND où d'autres camarades doivent nous rejoindre pour un transport d'armes. A la tombée de la nuit, les copains arrivent, successivement Jean BELLO, Roger et Louis PERNOT, Aristide et Jean GRAMMONT et nous nous chargeons de matériel divers apporté la veille dans une tourelle à côté de la maison du curé de COUR. Il faut tout transporter dans une grotte peu accessible et ce travail se fait non sans de grosses difficultés. Nous voici à l'entrée de la grotte avec le matériel à camoufler, mais nous ne sommes pas au bout de nos peines. Il faut hisser ce matériel dans la grotte et le ranger convenablement. Il y a une quinzaine de containers comprenant de la poudre, des détonateurs, des mines magnétiques, des fusils, des fusils mitrailleurs, des bazookas, des torpilles, et il faut faire des navettes entre la ferme et la grotte. Tout se passe bien. Louis PERNOT a eu la jambe abîmée par un container, suite à la rupture d'une corde, mais il continuera courageusement son travail. Enfin, tout est bien rangé dans la grotte.

Vendredi 2 juin. 1h30. Nous redescendons vers la maison de BLEFOND, cassons la croûte sous la remise, malheureusement pas de pinard et chacun va boire à l'AUDEUX. A 2h René HUMBERT donne les dernières consignes avant la dislocation. Le débarquement allié peut survenir maintenant d'un jour à l'autre et chacun doit être prêt à rejoindre le maquis. En attendant, tout le monde est tenu à la plus grande discrétion. Rendez-vous est pris pour le dimanche 4 juin en ce même lieu et nous nous quittons après une chaleureuse poignée de main. Je reprends la route de CHAMPLIVE où j'arrive vers 3h du matin. Dans la matinée, je repars à vélo à la BRETENIERE chercher mes affaires personnelles en vue d'un prochain départ dans le maquis. En route, entre SECHIN et BRECONCHAUX, je croise la voiture du Boche MULLER, responsable de l'agriculture dans le secteur, suivie par un autre véhicule rempli d'officiers allemands. Rencontre sans incident. Après un bon repas pris avec mes amis, je les quitte avec mon barda en leur disant que je dois partir le lundi suivant en camion pour une destination inconnue. Je pars en vélo par le VAL de ROULANS, BRECONCHAUX, OUGNEY et j'arrive à CHAMPLIVE sans histoire. Le lendemain je travaille avec Alfred et le dimanche 4 juin je quitte précipitamment le repas de communion pour me rendre au rendez-vous fixé à BLEFOND. J'y arrive le premier et après une heure d'attente environ, je vois arriver les copains. Vers 15h, le chef arrive avec un instructeur chargé de nous expliquer le maniement des armes et l'utilisation des mines. La séance se termine vers 18h, l'instructeur devant reprendre le train. Le groupe se disperse, heureux de posséder enfin un armement efficace pour lutter contre les Boches.

Lundi 5 juin. De retour à CHAMPLIVE, je travaille au curage du ROUGNON et le soir Alfred, qui a écouté la radio anglaise me dit son étonnement devant le nombre inhabituel de messages personnels diffusés ce soir-là.

Mardi 6 juin. Avant de partir au travail, en écoutant la radio suisse, nous apprenons le débarquement des Alliés en NORMANDIE à 2h du matin. La nouvelle est confirmée par la radio anglaise et nous sommes dans la joie. Nous allons donc au boulot avec Alfred et vers 16h nous voyons arriver une moto. C'est Marius SIRE qui me signifie que je dois me trouver à la nuit au lieu habituel de nos rencontres, que lui-même ignore, ce qui prouve que le secret est bien gardé. Nous quittons immédiatement le travail et je me prépare à quitter CHAMPLIVE en faisant mes adieux à tous mes amis. A la tombée de la nuit, je pars à pied en passant par BRETIGNEY. Je suis très heureux de pouvoir enfin partir au combat d'autant plus qu'en 39/40 j'en avais été empêché du fait des circonstances. A Baume, ceux qui croyaient m'injurier en me traitant de « sale Communiste » parce que je faisais de la propagande républicaine et antifasciste auront peut-être bientôt des comptes à rendre sur leur attitude défaitiste et pétainiste. En face SILLEY, je prends le sentier forestier au lieu habituel de nos rencontres. Je trouve quelques camarades et nous nous installons pour la nuit alors que d'autres nous rejoignent : Jean BELLO, Emile CUENOT, les frères GRAMMONT et les frères PERNOT notamment. On organise la garde, mon tour est de 2h à 4h. La nuit se passe sans incident. Le mercredi 7 juin, réveil à 7h, nettoyage du cantonnement afin de faire disparaître toute trace de notre passage, puis nous nous rendons à la grotte voisine pour préparer l'armement nécessaire. Une mission part à BAUME avec ROGNON et PERNOT, une autre à LOMONT avec Maurice LEGRAND, notamment pour chercher de nouvelles recrues. Dans la journée, Jean BELLO est de retour au camp et repart seul vers 19h en nous fixant rendez-vous à proximité du FOUR à CHAUX pour l'opération de sabotage prévue. Maurice LEGRAND est de retour de LOMONT vers 20h. Après un incident dans le maniement d'un FM, nous rassemblons l'équipe et partons à 21h en accélérant le pas en direction de la COTE D'AUCROIX. Nous rencontrons à 2 reprises des Baumois qui se camouflent dans la campagne par crainte d'une rafle nocturne et nous arrivons à proximité des Cités ROPP. Après avoir caché une partie de nos équipements dont nous n'avons pas besoin dans le petit bois de sapins, nous franchissons la route nationale puis le chemin de halage, les ponts du canal et du Doubs et nous nous dirigeons par la prairie vers le FOUR à CHAUX où Jean BELLO et Roger PERNOT nous attendent. Les instructions sont données ; il s'agit de déboulonner les rails au milieu du tunnel de CHAMPVANS.

Deux équipes de surveillance de 3 hommes chacune prendront place aux extrémités du tunnel pendant que l'équipe action, composée de cinq hommes déboulonnera les rails. La première phase consiste à neutraliser les garde-voies ; elle est rapidement menée par Jean BELLO et Maurice LEGRAND qui nous font signe d'avancer. L'équipe action, dont je fais partie s'avance dans le tunnel, précédée d'une des équipes de protection qui continue vers l'extrémité du tunnel côté FOURBANNE. Nous nous mettons rapidement au travail sous la direction d'Aristide GRAMMONT. Un grand nombre de tire-fond et de boulons sont défaits, mais quelle guigne, nous devons abandonner ce travail car nos clés ne correspondent pas à la dimension de certains boulons et nous ne pouvons pas les démonter : nous cherchons une autre jointure de rail que nous parvenons à démonter complètement obtenant finalement le résultat escompté : éclisses démontées et voie ripée sur une certaine longueur. Les éclisses étant par ailleurs coincées, le rail ne peut pas reprendre sa place et le déraillement est inévitable. En 20 mn, le travail est achevé. Nous ressortons du tunnel après avoir rappelé l'équipe de protection de FOURBANNE. Un train arrive venant de BELFORT, malheureusement il ne circule pas sur la voie sabotée. Il est minuit. Jean BELLO nous demande de rester encore une heure dans les environs immédiats. Vers une heure du matin, ayant remarqué un mouvement de véhicules sur la route de ROUGEMONT en direction de BAUME et craignant de voir notre retraite coupée au pont sur le Doubs, notre chef ordonne le repli. Nous ne pouvons pas attendre les résultats de notre sabotage. Après avoir traversé la PRAIRIE, nous nous regroupons à proximité du bassin de décantation des égouts et au signal convenu de la sentinelle laissée au pont, nous franchissons sans encombre les ponts du Doubs et du canal et pouvons souffler un peu dans le petit bois de sapins des Cités ROPP. Après avoir récupéré notre matériel, nous repartons par le chemin de halage en direction de l'usine ROPP. En franchissant le pont des PIPES, nous entendons une violente explosion. Il est 2h30, il s'agit du sabotage du câble souterrain des PTT exécuté par une autre équipe de chez nous vers La CUDE. En passant aux PIPES, nous déposons les clés de démontage des rails chez Albert LAURENT et nous remontons vers la Vierge de la LAVENNE. Nous attendons dans le bois pour connaître le résultat de notre sabotage. Malheureusement nous sommes contraints de penser que notre sabotage a été éventé et en sommes très déçus. En effet, un train venant de BESANCON passe en gare de BAUME, il a donc emprunté la voie sabotée. Nous poursuivons notre chemin et après deux poses nous arrivons à LOMONT à la pointe du jour, complètement fourbus. Après nous être ravitaillés en pain et en vin, nous nous dirigeons, sous la conduite des frères LEGRAND, vers la ferme de Surfer où nous arrivons à 5h du matin.

Mercredi 7 juin. A notre arrivée, vers 7h, une sentinelle nous arrête pour contrôle d'identité et nous passons pour retrouver de nombreux Baumoisiens déjà là. Je retrouve notamment Auguste CORNUEL, Marcel RAVEY, Adolphe GERARD, etc.... Les chefs sont là également, BESANCON, GAMET, mon frère René qui s'emploie à organiser le camp. Comme tous les camarades ayant participé aux sabotages, je suis fatigué et nous montons dans la grange pour nous reposer. Le bruit nous en empêche et après une heure, je redescends installer le poste de radio que j'ai ramené dans mon sac. Dans la matinée, après le recensement des présents, on désigne des corvées pour le transport d'armes. Notre équipe de sabotage en est exemptée. A 11h distribution de la soupe suivie d'une distribution d'armes et de munitions. L'après-midi se passe coupée de nombreuses alertes aux avions. Vers 18h, tout de suite après le repas, une alerte est déclenchée car des éléments ennemis sont signalés. Après quelques hésitations, on se rassemble pour quitter les lieux en colonne par un. Après une heure de marche, nous nous installons en forêt, le mieux possible, en construisant des abris sommaires. Le soir, vers 21h30, alors que quelques camarades sont retournés à la ferme, une alerte est déclenchée par un coup de feu tiré par inadvertance par l'un d'entre nous en faisant une fausse manœuvre. Le manque de discrétion de quelques-uns qui parlent bruyamment provoque des remarques méritées de la part des chefs.

Vendredi 9 juin. Repos dans la forêt. Construction d'abris en feuillage. Dans la matinée, on constate la disparition de plusieurs bidons de pinard | Ecoute radio qui annonce à 17h30 la prise de FORMIGNY à 16 km au nord de BAYEUX. Vers 18h, reconnaissance d'un itinéraire de repli avec le capitane BESANCON et le lieutenant HUMBERT. Retour au campement après 1h d'absence. R.A.S.

Samedi 10 juin. Je suis de garde de 6h à 9h30 et le reste de la journée se passe sans histoire. A 21h, les équipes MARGUIER et DEMONTROND partent en mission, l'une vers la côte de PONT-les-MOULINS ayant pour mission de harceler les colonnes allemandes, l'autre pour s'installer sur les rochers de BABRE pour observer l'importance des mouvements sur la voie ferrée et sur la R.N. Ces équipes ne doivent rentrer au camp que dans la nuit du 11 au 12 juin. Une pluie abondante inonde nos abris de toute part et nous ne pouvons pas dormir.

Dimanche 11 juin. Je suis de garde de 6h à 8h. Le soir vers 21h, un coup de feu est tiré par un guetteur qui s'est affolé. Alerte et prise des positions de combat autour du camp. Après une demi-heure, l'alerte est levée mais les FM restent en position et je prends mon tour de garde au FM de minuit à 2h et de 4h à 6 h . R.A.S.

Lundi 12 juin. A la pointe du jour, sous la conduite de Jean BELLO, nous partons avec 5 camarades en reconnaissance autour du camp. Cette patrouille d'une heure ne révèle rien d'anormal. Au cours de la journée la radio annonce le siège de GRENOBLE, des combats FFI contre les Allemands et les Miliciens à TARBES, TOULOUSE, BELLEGARDE et dans les VOSGES avec capture de 300 Allemands. Le soir, nouvelle alerte à la suite d'un coup de feu parti par inadvertance. Ensuite, un agent de liaison croit entendre des bruits de culasse alors qu'en fait il s'agit du bruit fait par les cuistots qui fendent du bois à proximité de la ferme. Rien de grave et la nuit se passera sans histoire.

Mardi 13 juin. Je suis de garde de 4h à 6h. J'entends au lointain quelques explosions. La B.B.C. annonce le voyage de CHURCHILL en NORMANDIE avec un général américain. A 21 h le groupe BELLO-LEGRAND, dont je fais partie quitte le camp pour la grotte de BLEFOND pour récupérer des armes et des munitions. Nous passons par LOMONT et PONT-LES-MOULINS où Maurice LEGRAND s'attarde quelque peu et il est minuit passé quand nous montons vers SILLEY. Après une heure de travail à la grotte, nous reprenons la route, chacun chargé d'une cinquantaine de kg de matériels divers. Après une fausse alerte sur le trajet de retour entre BLEFOND et le sommet de la COTE D'AUCROIX, nous poursuivons notre chemin jusqu'à LOMONT par le même itinéraire. Je garde le matériel pendant que les copains assistent à une messe dite à LOMONT pour les maquisards puis nous reprenons la route vers la ferme de Surfer.

Mercredi 14 juin. Nous apprenons qu'un nouvel incident s'est produit au camp pendant notre absence au cours d'une séance de nettoyage d'armes. Le Capitaine BESANCON fait de sévères remarques à ce sujet. Notre équipe de sabotage est de repos toute la journée en raison des efforts fournis.

Jeudi 15 juin. Vers 2 h du matin, on entend de très fortes explosions. A 6 h30, la B.B.C. annonce la visite du Général de GAULLE sur le front de NORMANDIE. A 10 h, inspection des armes. Je suis à nouveau de garde de 12 h à 14 h et de 20h à 22 h. Quand j'arrive au poste à 20 h le copain que je dois relever est déjà parti.....il y en a qui en prennent à leur aise.

Vendredi 16 juin. 4 h30, le Lieutenant GAMET quitte le camp en compagnie de Jean BELLO et Roger LEGRAND. Il surprend une sentinelle endormie. Ils sont à la recherche des traces d'un avion ennemi abattu dans le secteur, mais ils rentrent au camp, bredouilles, après avoir parcouru au moins 25 km. Il est 12h, Jean BELLO se rend à BAUME pour confectionner des signaux en vue des parachutages. La nuit est calme et sans histoire.

Samedi 17 juin. La B.B.C. annonce la visite du front de NORMANDIE par le roi GEORGES VI. Dans l'après-midi, un violent orage inonde tous les abris et nous revenons dormir à la ferme

Dimanche 18 juin. La moitié de l'effectif est absent sans autorisation et les chefs menacent de déplacer le camp de plusieurs km en cas de récidive car les absents ont profité de ce dimanche pour fixer des rendez-vous à leurs épouses, ce qui est très imprudent de leur part. Je suis de garde de 6h à 8 h, de 12 h à 14 h et de 20 h à 22 h à proximité immédiate de la ferme où nous sommes toujours abrités en raison du mauvais temps persistant. Distribution de tabac et d'une pipe ROPP gravée MAQUIS à chacun d'entre nous.

Lundi 19 juin. Nous entreprenons la construction de baraques au milieu de la forêt avec des branches de sapin pour mieux nous abriter de la pluie. Dans l'après-midi, je me rends à LOMONT avec Maurice LEGRAND pour mettre en charge une batterie neuve dans le transformateur du village. Nous sommes de retour à la ferme vers 19 h30. Le lendemain, nous apprenons qu'un camion boche s'est égaré dans LOMONT. En cherchant la route du VALDAHON, il est passé près du transformateur peu de temps après notre départ.

Mardi 20 juin. Le matin je retourne à LOMONT avec Henri MAGNIN récupérer la batterie et en mettre une autre. Nous sommes de retour vers midi. Les Officiers partis en liaison vers d'autres maquis entrent en même temps que nous. Il doit y avoir du nouveau car ils rapportent une affiche bilingue adressée aux troupes allemandes qui les invite à se rendre pour éviter de sanglants combats. Dans l'après-midi, les sentinelles signalent un important mouvement de camions dans les ALLOZ. Vers 16 h nous sommes ravitaillés par les camionnettes de l'épicerie TRIMAILLE installée à COUR et Emile CUENOT reçoit par la même occasion un cageot de cerises de chez SOYE à GROSBOIS qui améliore l'ordinaire. Nous recevons l'ordre de nous tenir prêt pour un sabotage. Nous sommes très heureux car depuis le 7 juin nous n'avons eu aucun sabotage à effectuer. A 20 h, le lieutenant GAMET nous donne les instructions. Pour ce soir, il y aura 2 équipes de sabotage du téléphone et une troisième dirigée par l'adjudant RUFFEZ chargée du collage des affiches bilingues à BAUME notamment. Jean BELLO part pour BAUME préparer le matériel de collage. A 20 h30 nous nous mettons en route dans la bonne humeur créée par l'équipement burlesque d'Emile CUENOT qui nous fait rire. Sous la direction de RUFFEZ nous descendons tous ensemble jusqu'au pont des PIPES où nous nous séparons. L'équipe Maurice LEGRAND se dirige vers la carrière de CHAMPVANS où elle doit saboter la ligne téléphonique. Jean BELLO traverse le Doubs en barque pour remettre à RUFFEZ le matériel de collage des affiches. Deux barques sont à notre disposition et les 2 équipes traversent la rivière en silence. De l'autre côté, RUFFEZ part en direction de COUR avec Louis PERNOT et Milan SEGOTA. Notre équipe, dirigée par BELLO, avec Emile CUENOT, Albert ROGNON, Léon LEGRAND et Aristide GRAMMONT, quitte le Doubs vers le barrage de LONOT puis la maisonnette de la SNCF habitée à l'époque par BRANCAZ. Pendant que Bello et moi-même continuons vers la Grange RAVEY pour vérifier l'absence d'ennemis sur place, les camarades se dirigent vers la baraque des gardes-voies qu'ils neutralisent sans difficulté. Ils sont et leur poste de garde est transformé en salon de coiffure où Jean CUENOT s'emploie à leur faire une coupe gratuite. Ils font grise mine et sont ensuite ligotés, mains derrière le dos, avec ordre de ne pas quitter ces lieux sous peine de sanctions sévères. Bello et moi avons rejoint le groupe et nous partons sur le lieu de notre sabotage. Il faut scier le plus grand nombre de poteaux téléphoniques le long de la voie et au-dessus des tunnels de la grange RAVEY. Emile CUENOT fait le guet à l'entrée du tunnel. ROGNON et LEGRAND scient les poteaux en direction de HYERES. Je monte au-dessus du tunnel avec GRAMMONT pour tenter de couper les câbles de retenue des poteaux avant de les scier et de couper les fils. Les câbles sont tenus par des frettes en acier et non par des serre-câblés et nous avons du mal à accomplir notre tâche par manque de cisailles et de scies à métaux. Et ce n'est pas avec notre clef à molette que nous pouvons espérer réussir ! Jean BELLO, qui s'impatiente vient nous aider, il commence à scier les poteaux alors que je monte pour couper les fils avec ma pince. Ce n'est pas facile, les fils sont durs, je laisse tomber ma pince que Jean reçoit

dans le dos. Finalement nous coupons les fils sur une console métallique fixée au rocher. C'est GRAMMONT qui se charge de ce travail. Enfin les fils tombent, entraînant les poteaux sciés. Malheureusement, ils restent maintenus, suspendus en partie par les câbles non coupés et ne tombent pas sur la voie pour l'obstruer comme nous l'avions prévu. En sciant les poteaux, GRAMMONT aperçoit aux pieds de ceux-ci des charges de plastic posées certainement par une autre équipe quelques jours auparavant. Bello les désamorce et les retire. L'autre équipe a parfaitement réussi sa mission et sur près d'un km, la ligne téléphonique est tombée sur la voie avec les poteaux sciés. Beau travail ! Il faut maintenant penser au repli. Nous passons vers la baraque des gardiens et constatons leur disparition. A hauteur de la maisonnette BLANCAZ, nous sommes rassurés. Ils sont là. Nous poursuivons notre chemin vers le barrage de LONOT. Après avoir franchi la RN, nous apercevons un camion qui descend la côte. Bello nous invite à ne tirer que sur son ordre, pour éviter toute méprise. Léon LEGRAND prépare une grenade. Fausse alerte, il s'agit d'un camion civil. Nous reprenons notre chemin le long du Doubs et sur le lieu de notre embarquement, nous trouvons un paquet de tabac déposé là par un ami que Bello avait rencontré la veille à BAUME. Nous traversons la rivière et le hameau des PIPES sans réveiller les habitants. Nous nous arrêtons chez Louis CHABOD pour nous restaurer. Marius BOUSSARD de PONT-LES-MOULINS, de retour de mission, passe également à LA LAVENNE, mais très pressé ne reste que quelques minutes.

Mercredi 21 juin. Il fait grand jour depuis 1 h quand nous décidons de remonter au camp. Jean BELLO passe en vélo par la route de LOMONT alors que nous prenons par les bois. Nous arrivons vers le château d'eau de LOMONT. Bello vient vers nous accompagné de Sylvain LEGRAND, le père de nos 2 camarades. Ils nous signalent que les Boches sont au village vers chez le Maire. Léon LEGRAND veut les attaquer malgré l'opposition de BELLO. Vive discussion, car on ne sait combien ils sont au juste. L'arrivée d'une villageoise précisant qu'ils sont une cinquantaine, calme les esprits et nous décidons de tenter de rejoindre discrètement la ferme de Surfer. Nous contournons prudemment le village en suivant la ligne H.T. de CUSANCE, puis à travers champs, nous nous dirigeons vers les fermes du mont MILLOT. Nous découvrons des traces du passage des Allemands. D'après Léon LEGRAND, nous sommes à 500m des fermes. Ayant constaté la présence de soldats ennemis en surveillance dans les parages, nous nous replions vers les roches de CUSANCE et traversons le chemin de LOMONT à CUSANCE. Une moto allemande circulant sur le chemin nous contraint de rechercher un abri encore plus en retrait. Depuis notre position, nous observons 2 agriculteurs occupés dans leurs champs, mais, ne les connaissant pas, nous évitons tout contact, par prudence. Le manque de sommeil se fait sentir. Comme il faut rester vigilant, nous organisons un tour de garde. Vers midi, ne voyant rien bouger, on décide de se rapprocher de LOMONT car nous avons faim. On arrive à travers bois à quelques centaines de mètres du village. Léon LEGRAND par en reconnaissance pendant que nous observons les environs à la jumelle. On découvre une sentinelle boche camouflée dans une haie. Ils sont donc encore là et nous nous déplaçons une nouvelle fois pour nous mettre mieux à l'abri. Léon LEGRAND nous rejoint accompagné de Lucien MARGUIER qui a eu à faire aux Boches à LOMONT dans la matinée. Il a été éraflé à la jambe par une balle de mitraillette. Chargés de victuailles, ils sont bien accueillis. Par contre ils nous disent qu'on a vu de la fumée en direction de la ferme de Surfer et un grimpeur confirme l'incendie. Les boches traquent tous le secteur et, entendant un camion sur le chemin très proche, nous reprenons notre repli en emportant le ravitaillement. Nous nous dirigeons par le bois du SAUSSOIS vers la LAVENNE. Arrivés à proximité des fermes on fait une pause et on décide de prévenir l'équipe de Maurice LEGRAND des événements survenus au camp. Ce sont Léon LEGRAND et MARGUIER qui s'en chargent. Il est 16 h 30 quand nos 2 camarades nous quittent et nous allons nous camoufler dans une petite combe boisée très proche de la maison CHABOD où BELLO se rend pour chercher du lait. Deux voitures légères allemandes passent sur la route, sans doute les officiers ayant commandé l'opération. Nous aurions aimé pouvoir leur faire payer leur forfait en les grenadant depuis notre abri. Bello revient au bout d'une demi-heure avec Adolphe GERARD qu'il a trouvé chez CHABOD. Ils ont chacun 1 litre de lait qui fera notre

régala à tous. Vers 20 h BELLO nous quitte pour se rendre à BAUME en nous donnant rendez-vous à 23 h vers la Vierge des Pipes. Nous quittons notre combe pour nous rendre prudemment au rendez-vous fixé. Jean arrive avec un peu de retard mais sans aucun renseignement. Il retournera donc à BAUME dans la matinée s'il obtient le feu vert de nos amis BERNASCONI. En attendant on essaie de se reposer, mais il est bien difficile de dormir dans ces conditions.

Judi 22 juin. Au lever du jour, nous nous dirigeons vers la ferme d'Alfred JEANNOT où nous retrouvons Louis MARGUIER de BAUME. Nous nous restaurons rapidement et quittons la ferme vers 6 h en compagnie de Louis pour gagner les roches de BABRE. Nous vérifions que le signal convenu est en place sur la maison BERNASCONI. Dans les bois, on rencontre 2 maquisards qui nous disent que le maquis est dissous suite à l'attaque de Surfer et qu'ils rentrent à BAUME en attendant de nouveaux ordres. Par contre, les équipes de sabotages restent mobilisées. Vers 10 h Jean BELLO se rend donc au rendez-vous pendant que Louis MARGUIER regagne la ferme JEANNOT. Nous restons 6 à attendre le retour de notre chef de groupe. A midi nous prenons un léger repas avec ce que chacun peut tirer de sa musette puis nous nous reposons un peu sous la garde de l'un des nôtres. Vers 15 h Louis PERNOD vient me chercher pour rencontrer BELLO qui m'attend près de la Vierge de la LAVENNE et je rappelle les 5 copains car nous avons ordre de rejoindre le P.C. en passant par la ferme de Surfer. Avant de nous mettre en route, nous cassons une croûte avec ce que Jean a ramené de BAUME. Après avoir salué Marcel SAINT et Adolphe GERARD, qui comme Louis MARGUIER sont contraints de partir à l'aventure en attendant la reconstitution du maquis, nous passons à la maison CHABOD nous ravitailler en eau, puis gagnons LOMONT en passant par les bois. Nous arrivons vers 20 h. Nous rencontrons Léon LEGRAND, Lucien MARGUIER et Lucien LAURENCY. On leur donne rendez-vous à Surfer. Je passe au transformateur débrancher les accus en charge depuis 3 jours et nous nous dirigeons vers la ferme, ou plutôt ce qui l'en reste. Triste spectacle de murailles noircies et de restes de poutres calcinées. Nous recherchons dans les haies voisines les sacs cachés au moment du repli du camp. Nous ne retrouvons qu'un bien petit paquetage. Je découvre une poule qui protège ses poussins sous son aile et j'apprécie à sa juste mesure la sauvagerie teutonne qui a marqué de son empreinte la ferme et ses abords. Quelle civilisation nous promettent ces soudards nazis ! Après une heure de recherche, nous repartons avec Lucien LAURENCY qui nous a rejoints et dans l'obscurité vers 23 h nous nous dirigeons vers la route des ALLOZ où nous avons rendez-vous avec Maurice LEGRAND et Louis PERNOD.

Vendredi 23 juin. L'équipe Maurice LEGRAND arrive sur place vers 2 h du matin. Ils sont exténués. Malgré tout, après une pause d'une demi-heure, ils reprennent la route avec nous pour arriver à la ferme du MONT NOIROTTE vers 4 h. Nous réveillons le propriétaire M. BONNET. Nous devons y retrouver l'agent de liaison Claude CHARRIERE de CUSANCE mais il est absent. Un camarade part à CUSANCE à sa recherche. En attendant son retour, on établit un service de guet aux abords de la ferme pour éviter toute surprise. Vers 5 h30, on apprend que CHARRIERE est parti prévenir le P.C. de notre présence ici et que l'on doit attendre les ordres. Afin que le drame de Surfer ne se reproduise pas, on décide de s'éloigner de la ferme et M. BONNET se chargera de nous ravitailler, ce que nous apprécions. On s'installe tant bien que mal dans les taillis pour nous reposer un peu. A 15 h, n'ayant toujours rien vu, on s'éloigne encore dans un bouquet de sapins voisin. A 20 h nous partons à quatre à Surfer pour de nouvelles recherches et récupérer un poste de radio camouflé dans une grotte à 1 km de la ferme. Je vais à la grotte avec Albert LAURENT pour récupérer le poste pendant que nos 2 autres camarades vont à la ferme. Au retour, nous passons par le camp en forêt pour constater l'acharnement des Boches à tout détruire comme ils l'ont fait à la ferme. Nous retrouvons nos 2 camarades qui n'ont rien trouvé et rentrons à notre abri vers 23 h.

Samedi 24 juin. Au matin, nous recevons encore du lait de M. BONNET, mais avec difficultés car hier il a vu 2 boches qui rôdaient aux alentours. Nous nous séparons en 2 groupes : le Groupe LEGRAND cherche à gagner des grottes du côté de MONTIVERNAGE, alors que celui de Jean BELLO, dont je fais partie avec

Emile CUENOT, Albert ROGNON et Louis PERNOT se dirige vers LANANS. Nous arrivons à proximité du village vers 10 h. Emile CUENOT et Jean BELLO vont dans une maison amie. Au village ils rencontrent Marcel RAVEY et André TAVERNE qui nous apportent de quoi manger pendant que nos 2 copains se restaurent chez une cousine d'Emile CUENOT. Vers 20 h nous nous dirigeons vers la COMBE en passant derrière VAUDRIVILLERS. Alors que nous nous préparons à passer la nuit dehors en nous abritant de notre mieux, Marcel RAVEY nous conduit auprès de M. QUERY, maire de PASSAVANT qui nous abrite dans une grange, ce que nous apprécions fort et nous pouvons ainsi récupérer un peu de sommeil.

Dimanche 25 juin. Nous avons la visite de Mme BOAGLIO, sœur de Marcel RAVEY. Elle nous apprend l'arrestation de 5 hommes lors de l'attaque de Surfer : les frères CURTY, garde-forestiers agents de liaison du maquis - Armand HYENNE, patron de Surfer - son employé Jean GUYOT - ainsi qu'un jeune homme de GUILLON. Les Allemands ont également emmené 2 camions et des motos cachés à proximité de la ferme. Pour midi, la famille QUERY nous offre à dîner à la maison, et l'après-midi nous restons camouflés dans la grange car c'est le jour de la distribution des cartes d'alimentation. Vers 15 h, Marcel BREG de BAUME, arrive à la maison QUERY. Nous lui faisons une farce avec la complicité de nos hôtes en le menaçant de nos mitraillettes, après nous être camouflés sous des cagoules. Vers 16 h Jean BELLO et Louis PERNOT vont en liaison au P.C. A 21 h la radio annonce la prise de CHERBOURG. Vers minuit, alors que nous sommes encore à table chez QUERY, plusieurs copains arrivent parmi lesquels Jean FEY, Lulu BOUSSARD, Paul RENAUD. Ils nous annoncent que les Boches ont fait une rafle à PONT-les-MOULINS et qu'ils ont arrêté Gustave BOUSSARD, le père de Lulu et le fils MAGNIN. Les Boches ont donné 48 h à Paul SIMON et à son père pour se rendre à la GESTAPO ou sinon les moulins seront incendiés.

Lundi 26 juin. BELLO et PERNOT sont de retour vers 2 h et nous allons nous coucher dans la grange. Nous restons camouflés toute la journée, ravitaillés par nos hôtes. Nous quittons les lieux vers 20 h pour faire un transport d'armes. On gagne LANANS par MONTIVERNAGE. Au passage, nous sectionnons le câble téléphonique à la traversée de la ligne H.T. Nous passons vers Charles PINAIRE, employé chez GAGEY, qui remplit nos bidons de pinard et on retrouve toute l'équipe vers les fermes du Mont MILLOT vers 22 h. L'équipe LEGRAND nous rejoint à 23 h et nous nous mettons au travail. Il s'agit de récupérer les armes et les munitions cachées là à la dissolution du maquis de Surfer pour les camoufler dans une cachette plus sûre située à environ 800 m de notre position. Nous ferons 2 voyages chacun, chargés comme des baudets.

Mardi 27 juin. Vers 2 h tout ce matériel est rassemblé à l'entrée d'une grotte et l'équipe LEGRAND reste pour le ranger à l'intérieur alors que nous regagnons la COMBE de PASSAVANT par MONTIVERNAGE. A 5 h nous prenons nos paquetages pour changer de gîte. On se dirige vers la maison AMEY, sous la conduite de Marcel RAVEY. Nous prenons nos repas à la cuisine et travaillons à de menus travaux pendant la journée tout en surveillant le secteur. La radio annonce la libération définitive de CHERBOURG et les copains se rappellent que j'ai pronostiqué la libération de PARIS 15 jours après celle de CHERBOURG soit le 17 juillet ! La nuit se passe dans la grange sans problème.

Mercredi 28 juin. Le père de Marcel RAVEY nous rend visite et nous apporte divers objets personnels, notamment du linge propre. Nous écoutons la radio sur notre poste et nous apprenons qu'en RUSSIE, l'Armée Rouge a libéré 3.000 localités en 48 h. En NORMANDIE, offensive de TILLY-sur-SEULES et traversée de la route de VILLERS-BOCAGE à TILLY. A 21 h nous apprenons l'assassinat de Philippe HENRIOT. Pour nous, nuit calme.

Jeudi 29 juin. Après une journée calme, vers 20 h 30, je pars en liaison accompagné de Jean BELLO vers le cimetière de LANANS-SERVIN. Nos officiers nous signalent la présence dans le secteur d'un couple qui se dit parachutistes et qui ne sont que des agents de la GESTAPO cherchant le contact avec les maquisards. Retour à la COMBE non sans avoir observé une vive lueur en direction de PIERREFONTAINE ?

Vendredi 30 juin. La radio nous apprend la rupture des relations diplomatiques entre la FINLANDE et L'AMERIQUE – L'Armée ROUGE est à la frontière polonaise de 1939 – 3 000 Finlandais sont tués en 24 h – En NORMANDIE, le général DOMAN est tué (c'est le 6^{ème} général allemand tué sur le front de l'ouest depuis le débarquement). On annonce également des troubles à VICHY mais cette nouvelle s'avère inexacte. On envisage de s'installer en forêt estimant que nous sommes depuis trop longtemps chez AMEY. On quitte la grange vers 22 h, chargés de sacs de paille et, après une demi-heure de marche nous préparons notre futur campement au lieu-dit ROCHER du POMMERET. Nous retournons chercher nos paquetages.

Samedi 1^{er} juillet. Vers 5 h nous parvenons à notre nouveau campement que nous aménageons pendant toute la journée : couchettes collectives bien garnies de paille, mur devant notre repaire alors que devant la caverne nous installons une table rustique et des bancs. C'est Marcel RAVEY qui va chercher nos repas à la COMBE. Nous sommes au moins à l'abri des intempéries sous 3 m de roches et pouvons dormir relativement bien.

Dimanche 2 juillet. Repos dominical. L'après-midi nous recevons la visite de Mlle QUERY qui nous apporte un excellent goûter. Nous allons voir des camarades cachés à la ferme du FAHY où nous rencontrons Jean FEY qui nous fait visiter son refuge nocturne du FALLOT et après avoir cassé la croute chez Mme BERTIN, on regagne notre caverne.

Lundi 3 juillet. Marcel RAVEY nous annonce que la scierie de PIERREFONTAINE a été détruite par un incendie. C'est la lueur que nous avons vu le 30 juin en rentrant de liaison au P.C. Nous sommes ravitaillés par M. LOIGET de la ferme des VOIDEY. Vers 22 h, Emile CUENOT et Louis PERNOT se rendent chez les QUERY où le coiffeur MILO doit faire son office. Ils rentrent le lendemain vers 2 h entre deux averses.

Mardi 4 juillet. La radio annonce la prise de MINSK par les Russes avec 22 généraux allemands hors de combat depuis un mois sur le front russe. Vers 10h, la famille LOIGET nous apporte du ravitaillement dont un litre de goutte bien appréciée. Mme BELLO venue voir Jean nous apporte une bonne bouteille et un gâteau, ce qui complète notre joie. Emile CUENOT rentre de chez GROJEAN aux VOIDEY où il est allé couper les cheveux à toute la famille. Il revient chargé de ravitaillement et le moral est au beau fixe. Malheureusement, cette joie est ternie par la nouvelle rapportée par Marcel RAVEY : l'arrestation le 26 juin d'Alfred MAGNIN de CHAMPLIVE. Puis dans la nuit, CUENOT, ROGNON et PERNOT rendront visite dans une maison amie de PASSAVANT, celle des VILLAIN et en ramèneront encore du ravitaillement.

Mercredi 5 juillet. Nous faisons une bonne récolte de fraises des bois que nous mangerons le soir chez les QUERY. L'Armée Rouge est à 250 km de la frontière allemande. Le soir chez QUERY, nous mangeons avec toute la famille ainsi que le curé de PASSAVANT très heureux de nous rencontrer. Il nous annonce l'arrestation à BELFORT du couple suspect signalé par la P.C. Malheureusement il s'agit là d'une fausse nouvelle comme nous l'apprendrons plus tard. Après une agréable soirée, nous regagnons notre gîte vers 10 h du matin.

Jeudi 6 juillet. Vers 10 h nous dégustons un café au lait ramené d'une ferme voisine par Louis PERNOT. Jean BELLO, ROGNON et CUENOT partent en liaison au P.C. Ils passent à la grotte de l'ANTIVERNAGE pour récupérer le sac de TAVERNE pour lui faire parvenir dans sa cachette. A 21 h, M. LOIGET nous avertit qu'un Algérien suspect a débarqué dans le secteur. RAVEY nous signale la présence d'un couple qui rôde dans le secteur, ce qui l'a intrigué. Nous partons en chasse, mais identifions le couple en question comme un couple ami. Après nous être excusés, nous regagnons nos pénates.

Vendredi 7 juillet. Nous sommes réveillés vers 7 h par Louis PERNOT de retour de chez LOIGET avec le café matinal. Bello et les camarades sont rentrés dans la nuit de leur liaison avec le P.C. Ils ont ramené avec eux Jean BILLEREY qui a été blessé à CLERVAL et qui se trouvant mieux désire reprendre de l'activité

avec notre groupe. Ils se reposent jusqu'à midi. A leur réveil, ils nous signalent que les Boches ont attaqué le maquis d'ECOT et qu'un grand nombre de copains ont été tués et que les teutons ont incendié le village. La radio annonce la révocation de von RUDSTET, Maréchal de l'armée de NORMANDIE et son remplacement par von KLUG. A 13 h Jean Bello nous apprend que l'on doit partir en mission cette nuit à BAUME, ce qui nous réjouit, tant l'inaction nous pèse. Notre absence doit durer plusieurs jours et nous devons emporter des vivres en conséquence. Après avoir fait parvenir à TAVERNE à la ferme du FAHY, le linge reçu ce matin, je camoufle nos sacs dans le poste transformateur des VOIDEY et nous quittons notre caverne vers 15 h. En passant par la COMBE, nous donnons un coup de main aux QUERY pour les foins et voyons arriver TAVERNE qui a quitté le FAHY, alerté par la présence d'officiers allemands sur la route d'ORSANS et craignant une opération de ratissage. Nous quittons la COMBE avant la nuit pour arriver à temps à notre rendez-vous au pont des PIPES. Jean BILLEREY ne nous suit pas car il est encore fatigué de ses blessures de CLERVAL. Nous passons par les BICHETS, puis après avoir traversé la LAVENNE, nous arrivons au pont des Pipes à 22 h. Jean BELLO traverse le Doubs en barque pour voir les BERNASCONI. Il revient une demi-heure après, sans renseignements précis mais avec un bon paquet de cigarettes qui fera le bonheur des fumeurs sevrés.

Samedi 8 juillet. Vers 0 h 30, alors que les camarades se reposent dans un champ de blé, je me rends sur les ordres de Jean BELLO, à l'usine électrique de LONOT où je dois retrouver un de nos Officiers. Peine perdue, il n'y a personne. Le chien de Marcel NICOLAS donne l'alerte aux Boches qui sont à l'écluse toute proche et je dois revenir sur mes pas, bredouille. Après 1 h d'attente, je repars, sur ordre de BELLO et cette fois, à une trentaine de mètres sous un arbre, j'observe 2 personnes qui chuchotent en français. Ce sont les 2 responsables de l'expédition. Nous nous abritons dans la baraque où Eugène NICOLAS fabrique ses barques pour y attendre l'équipe LEGRAND. Cette équipe n'arrive pas et l'expédition prévue est remise au lendemain. Il est 3 h et je pars avec Jean BELLO et Louis PERNOT à la grotte de BLEFOND alors que ROGNON et CUENOT vont se cacher dans une grotte voisine sous la conduite de marcel NICOLAS.

Dimanche 9 juillet. Nous arrivons à la grotte de BLEFOND vers 6 h et prenons un léger repas. Nous pénétrons dans la grotte pour y prélever le matériel nécessaire à notre action (détonateurs et explosifs) et nous nous abritons en lisière de bois pour attendre la nuit. Après une promenade exploratoire dans les gorges de l'AUDEUX, nous faisons un repas avec du pâté VUATTOUX pris dans la grotte. Jean BELLO nous quitte à 19 h 30 pour se rendre à BAUME et nous donne rendez-vous au Pont des Pipes à 22 h 30. Nous quittons les lieux vers 21 h 30. En passant par les cités, nous effrayons des amoureux en rendez-vous galant. Nous retrouvons Jean BELLO à l'heure dite. Nous poursuivons jusqu'à LONOT et attendons l'équipe LEGRAND qui arrive à 1 h 30.

Lundi 10 juillet. Dès l'arrivée de l'équipe LEGRAND, nous traversons le Doubs en barque, sans incident. Nous montons le sentier de LONOT, traversons la route nationale de BELFORT et gravissons, non sans difficultés la pente abrupte sous la conduite de Joseph PAUTOT. Après une pause, à l'arrivée sur le plateau, nous nous remettons en route vers le col de la BOUSSENOTTE ; Nous rencontrons 2 camarades chargés du sabotage de la ligne téléphonique qui passe au-dessus du tunnel de LONOT. Nous les laissons à leur mission et poursuivons vers la ferme du Champ LAZARE où nous arrivons trempés jusqu'aux os. En pénétrant dans la grange, nous effrayons des copains, Adolphe GERARD, Marcel SAINT et Victor LAURENT, anciens du maquis de Surfer qui viennent dormir ici chaque nuit. A 6 h, réveil avec un café au lait très apprécié, offert par le fermier très accueillant. A 6 h 30, nous partons sous la conduite du fermier en direction du théâtre des opérations. Après 1 h de marche, nous installons un poste d'observation sous un rideau de sapins d'où nous pouvons voir sans crainte ce qui se passe sur la route nationale. Un tour de garde est établi avec relève toutes les heures. Dans la journée, nous entendons la musique d'un manège d'autos installé Place du BREUIL, ce qui nous hérissé un peu : savoir que des compatriotes se la coulent douce alors que nous essayons de travailler à la libération du territoire !

Dans la journée, nous avons la visite de M. ATHIAS venu nous renseigner sur les activités suspectes d'une habitante de la BRETENIERE. Nous écoutons la radio pendant que certains se ravitaillent en cerises sur les arbres du voisinage. A 21 h 30, après avoir camouflé le matériel, dont nous n'avons pas besoin, on se dirige vers la R.N.73 que nous atteignons vers 22 h. Le Lieutenant place les sentinelles qui doivent protéger les 2 chantiers de sabotage éloignés de 500m l'un de l'autre : 2 Hommes à chaque extrémité et un homme entre les 2 chantiers. Je suis désigné avec Louis PERNOT pour la protection du chantier côté BAUME. Nous nous installons dans la combe entre l'oratoire et le poste transformateur de la CUDE. Le travail de sabotage du câble souterrain des PTT est long. On doit le sectionner au burin et le mettre sous tension électrique à 10 000 volts. Nous arrêtons un jeune cycliste rentrant de la fête à BAUME qu'il nous décrit à notre demande. Ce bavard nous dit qu'il attendait d'être appelé pour rejoindre le maquis et nous donne des détails importants sur un sabotage qui pourrait se faire au-dessus du tunnel de LONOT. Ça nous fait rire intérieurement car nous savons que les copains s'en occupent justement cette nuit. Il pensera certainement que c'est grâce à ses tuyaux que le sabotage a pu se faire ! Il est minuit et un camarade vient me relever car je dois intervenir pour mettre le courant électrique H.T. dans le câble coupé. Je monte au pylône, ma mitraillette en bandoulière, mais dans ce mouvement mon arme se décroche et tombe. Le coup part, fort heureusement sans atteindre quelqu'un. Jean Bello a encore eu chaud, comme avec la pince ! Avec la perche isolante, je mets le courant à 10 000 volts pendant 2 minutes et observe une légère lueur à l'amorçage de l'arc. Nous démontons l'installation de raccordement et après avoir regroupé personnels et matériels nous repartons par où nous sommes venus après avoir relâché notre prisonnier d'un soir en l'invitant à se taire sous peine de sanctions. Il déguerpit sans demander son reste ;

✘ **Mardi 11 juillet.** Nous nous replions donc en direction de la route de la BRETENIERE que nous traversons. Au passage, nous récupérons notre matériel camouflé et nous arrivons à la ferme du CHAMP LAZARE vers 3 H. Après un ravitaillement en lait, nous repartons vers la ferme de la PLAINE FIN (près d'AUTECHAUX) tenue par le père et le frère de Joseph PAUTOT. Vers midi, Mlle PAUTOT nous apprend que les Boches sont furieux et demandent des volontaires pour la remise en état de la ligne téléphonique sabotée par nos soins dans la nuit. Dans la journée, la radio annonce l'exécution du traître DEGRELLE par les patriotes belges. Après nous être bien restaurés toute la journée à la ferme de la PLAINE FIN, nous repartons vers 21 h pour nous rapprocher de la voie ferrée que nous devons faire sauter. Les officiers nous quittent et nous gagnons le hameau de L'AIGLE vers minuit pour nous abriter dans une grange où nous nous reposons jusqu'à 4 h.

Mercredi 12 juillet. Le temps est très pluvieux et nous ne quittons la grange que vers 5 h 30 avant le réveil des paysans du village. Nous descendons vers les 2 tunnels de la GRANGE RAVEY. 4 camarades descendent vers la voie ferrée. Un train arrive de BELFORT. Ils placent les explosifs sur la voie avant de déguerpir. Pendant notre repli, une violente explosion déchire l'air et le train s'arrête. Nos 4 camarades nous rejoignent à bout de souffle. Jean BELLO nous raconte les faits. Il se trouvait près de la baraque des garde-voies, située entre les 2 tunnels avec Maurice LEGRAND quand ils ont entendu le train arriver. Il était à moins de 100 m quand ils ont placé les charges et Jean a quitté les lieux alors que la loco était à 20 m de lui. Après une courte pause, nous reprenons notre repli en direction de BOIS-LA-VILLE vers les fourrés épais où je me prends dans un collet. Un avion ennemi nous survole, nous obligeant à nous camoufler. Nous rencontrons 2 civils de la région d'AUDINCOURT qui ont dû descendre du train à HYEVE-PAROISSE suite à la coupure de la voie. Peu après, nous nous séparons du groupe LEGRAND et redescendons vers la voie ferrée. Nous restons en observation sur des rochers à 200 m environ du train immobilisé. Vers 11 h 15, la voie est réparée et le train repart. Nous avons tout de même réussi une coupure de 3h 15 et espérons faire encore mieux la prochaine fois. Nous nous reposons dans ce fourré tout l'après-midi et repartons vers 21 h pour nous rapprocher du Doubs en passant par le sous-terrain sous la voie ferrée entre la GRANGE RAVEY et la ferme de la MAISON ROUGE. Jean BELLO va chercher un passeur à la GRANGE RAVEY et nous traversons

la rivière pour accoster vers le port du bac de la GRANGE RAVEY. Il est 23 h. La pluie est violente, l'ascension pénible. Nous arrivons à la ferme de M. Alfred JEANNOT vers minuit et nous nous y restaurons copieusement.

Jeudi 13 juillet. Dès que nous sommes restaurés, nous repartons par la LAVENNE et GUILLON vers MONTIVERNAGE et la COMBE. Nous arrivons au petit jour dans la grange de M. QUERY. Nous entendons alors la sirène de BAUME et le bruit sourd d'explosions. Vers 10 h nous avons la visite de Paul BRIOT et de Michel MAIROT qui, en ayant assez de rester inactifs, désirent reprendre du service dans notre groupe. Ils prennent leur repas avec nous dans la grange. Dans l'après-midi, après avoir confectionné un bouquet pour la fête d'Henri GAMET, ils nous quittent pour une liaison avec le P.C. derrière le cimetière de LANANS-SERVIN.

Vendredi 14 juillet. Nos camarades sont rentrés de leur mission vers 4 h. Nous nous levons à 9 h 30 pour casser la croûte. A midi, nous sommes invités à la table de M. QUERY pour la FETE NATIONALE. Vers 16 h, une suspecte qui vend du petit matériel agricole est interrogée puis relâchée faute de preuves. La radio allemande annonce l'évacuation de MINSK. Vers minuit, après avoir soupé d'une délicieuse omelette aux champignons, nous regagnons notre refuge du rocher du POMMERET, avec BRIOT et MAIROT qui partage notre couche.

Samedi 15 juillet. Réveil à 9 h par un beau soleil. Après avoir déjeuné, MAIROT, CUENOT, PERNOT et ROGNON vont cueillir des cerises. Dans la matinée Jean BELLO qui se trouve en observation à l'entrée de la grotte avec BRIOT, voit arriver Louis PERNOT qui signale un couple suspect dans les parages. Une poursuite est rapidement organisée, mais le couple nous échappe. Si les cueilleurs de cerises avaient été armés, cela ne se serait pas produit car ils sont passés à moins de 50 m des arbres. Vers 21 h 45, Bello se rend à la grotte de BLEFOND avec Louis PERNOT et Michel MAIROT, pour préparer du matériel à prendre plus tard. Nous portons nos sacs dans le poste transformateur des VOIDEY ; ils y seront plus en sûreté. Ensuite certains vont au ravitaillement à PASSAVANT et à la COMBE. Je reste au cantonnement.

Dimanche 16 juillet. Toutes les missions de ravitaillement ont été fructueuses et nous nous régalons de toutes ces victuailles. A midi nous mangeons chez LOIGET à la ferme des VOIDEY. J'en profite pour faire soigner des talures aux pieds puis je rejoins les copains à la caverne. Vers 19 h, nous portons le reste des sacs au transformateur, puis nous nous rendons à la grotte de BLEFOND. Guidés par BRIOT, nous passons par ADAM-LES-PASSAVANT. Au cours d'une pause, nous rencontrons un noctambule attardé qui nous confond tout d'abord avec l'équipe LEGRAND, puis pour des miliciens. C'est un réfractaire du S.T.O. et nous lui recommandons le silence. Il déguerpit et nous reprenons notre marche vers BLEFOND que nous atteignons à 1 h du matin.

Lundi 17 juillet. L'équipe LEGRAND est là également. Le matériel à transporter a été sorti et descendu à la lisière du bois. Nous transportons le matériel qu'il faut remonter vers les fermes Dufay au BOIS RODOLPHE. Nous sommes une quinzaine et nous ferons 3 voyages chacun, chargés comme des mulets. Le matériel est caché provisoirement et sera acheminé le soir même dans la grotte de MONTIVERNAGE. Nous passons la journée dans une ferme abandonnée sous la surveillance d'un polonais qui nous fait bon accueil. Une alerte aux avions est sonnée par la sirène de BAUME de 10h 45 à 11 h 45. Vers 20 h, nous sommes ravitaillés par des camarades qui nous apportent des frites et de la salade, ce que tout le monde apprécie. Vers 22 h, un chariot arrive et en une demi-heure tout le matériel est chargé. La voiture part, escortée par des camarades en armes pour répondre à une éventuelle attaque. Le reste de la troupe, dont je fais partie se dirige à travers bois vers la COMBE, en passant par la ferme de la BOULOIE et celle du PETIT BOIS. M. CASSARD du BOIS RODOLPHE nous guide au départ et nous quitte lorsqu'il est sûr que nous sommes bien orientés. Nous traversons la côte de PONT-LES-MOULINS vers 1 h du matin.

Mardi 18 juillet. Nous rencontrons Maurice LEGRAND et Albert LAURENT. Tout le monde est fatigué et nous rebroussons chemin pour passer le restant de la nuit à la ferme de la BOULOIE qui est inhabitée. Nous repartons vers 5 h pour la ferme du PETIT BOIS. Après une pause nous arrivons à la ferme où toute la famille BONNET nous accueille gentiment avec un bon casse-croute complet. Vers 10 h, sous la conduite de BRIOT, nous gagnons un abri dans une remise située entre les fermes BONNET et BARDEY. On y aménage des couchettes en paille. Vers 19 h on quitte les lieux pour nous rendre vers les fermes du mont GUILLON en passant par la ferme BARDEY. Nous sommes reçus gentiment par le fermier M. PETIT. Son neveu, René JACQUIER de la Côte d'Or accompagne BELLO en direction de MONTIVERNAGE pour chercher Jean BILLEREY. Pendant son absence, M. PETIT nous raconte les mésaventures de son neveu. Il a quitté la COTE D'OR où il faisait partie de la résistance et où il est recherché par la GESTAPO. Il y a quelques jours, la GESTAPO est venue à la ferme et l'officier qui le recherchait l'a interpellé, lui demandant s'il connaissait un nommé René JACQUIER. Gardant son sang-froid, il lui répond qu'il venait d'arriver à la ferme et qu'il ne connaissait personne de ce nom. Il n'a pas été inquiété, ce qui est vraiment formidable.

Mercredi 19 juillet. Jean BILLEREY nous rejoint dans la nuit avec BELLO et JACQUIER qui nous conduit à une remise isolée où nous arrivons vers 2 h30. Nous sommes à une centaine de mètres de la ferme BARDEY et nous bénéficions de ce voisinage pour les repas que les fermiers nous font parvenir gentiment. Vers 19 h, je me rends avec BRIOT, MAIROT et Louis PERNOT à la COMBE afin de récupérer les paquetages entreposés dans le transformateur des VOIDEY. Cette corvée durera jusqu'à 3 h.

Jeudi 20 juillet. Mission terminée, nous nous reposons dans la grange des QUERY. Au réveil, nous les aidons à décharger du foin. Après avoir mangé à la cuisine, nous regagnons la grange pour plus de sûreté. 12h 30, la radio annonce un attentat contre HITLER, que nous apprenons avec joie à nos camarades qui viennent d'arriver. Après 22 h, Bello, BRIOT, MAIROT et BILLEREY se rendent en liaison au P.C., pour rendre compte de notre transport d'armes. BRIOT et MAIROT emportent leurs paquetages individuels car ils ne doivent pas revenir dans notre groupe. Un individu suspect est signalé par Mlle QUERY, et après une patrouille de recherche infructueuse, nous nous couchons avec une garde renforcée.

Vendredi 21 juillet. Nuit calme. Vers 5 h, BELLO et BILLEREY rentrent de leur liaison et la garde est supprimée. A 5 h 30, je réussis à capter RADIO MOSCOU. C'est Maurice THOREZ qui parle. Je reprendrai l'écoute à 6 h et à 7 h pour entendre avec plaisir celui que les marchands de canons et les fauteurs de guerre ont tant sali. Dans la journée, nous participons aux travaux des champs et le soir venu, nous fêtons la Ste-MADELEINE en famille.

Samedi 22 juillet. On quitte les lieux à la pointe du jour pour rejoindre la ferme du PETIT BOIS en passant par les BICHETS. Pendant l'absence de BELLO, parti en mission, nous réorganisons notre campement dans la remise voisine de la ferme BARDEY et nous nous y reposons un peu. A midi, nous mangeons à la ferme BARDEY. A 18 h, retour de la mission BELLO. Ils devaient faire rebrousser chemin aux paysans qui livraient leurs bêtes au ravitaillement. Ils sont contents car tout s'est bien passé et une quinzaine de bêtes ont retrouvé leurs étables. Vers 22 h, Jean BILLEREY retourne à MONTIVERNAGE pour affaire personnelle. Hélas, nous ne le reverrons plus.

Dimanche 23 juillet. Après une bonne nuit de repos et une matinée sans histoire, la présence des Boches est signalée à 11 h à VAUDRIVILLERS, PASSAVANT et MONTIVERNAGE. Selon les demoiselles BONNET, ils sont nombreux et font grand tapage. Aussitôt on pense à Jean BILLEREY qui se trouve sans arme à MONTIVERNAGE. Apercevant la fumée d'un incendie en direction de MONTIVERNAGE, nous opérons un repli en forêt pendant que Jean BELLO et Gaston BILLOD-MOREL, venus au renseignement, partent en reconnaissance. Vers 16 h, ils sont de retour, désolés. Nous apprenons ce qui s'est passé à MONTIVERNAGE. Attaque des Allemands – Meurtre de Jean BILLEREY et d'un soldat réfugié dans la ferme MULLER – Incendie

de la ferme et arrestation d'Emile MULLER. Son frère Gaston, réfugié dans la machine à battre sortie de la grange par les Allemands avant l'incendie est sauf, ainsi que son père qui a pu s'échapper de la ferme par derrière, sans être vu. Quelle catastrophe ! Et toujours la même sauvagerie. Pour cette opération, Les Boches étaient une centaine environ. A 19 h ROGNON et JACQUIER nous rapportent une bonne soupe de chez PETIT et vers 22 h nous nous couchons à la lisière du bois.

Lundi 24 juillet. Il fait grand jour quand nous nous réveillons après une bonne nuit, malgré le manque de confort. Vers 9 h, Jean BELLO et JACQUIER vont aux nouvelles. Ils rentrent à 11 h nous apprenant que hier, les Allemands me recherchaient ainsi que mon frère RENE et le Capitaine BESANCON. Nous sommes toujours ravitaillés correctement par la famille BONNET et nous restons dans les bois sans incident si ce n'est le survol d'avions ennemis. Nous couchons encore dans le bois.

Mardi 25 juillet. Rien à signaler. Cependant la radio nous apprend que HITLER a décrété la mobilisation générale en EUROPE, que STUPNAGEL, le « Bourreau de PARIS » a été grièvement blessé dans un attentat. Nous nous couchons vers 23 h. On entend des forteresses volantes nous survoler. Elles repasseront une heure plus tard, mission accomplie.

Mercredi 26 juillet. Dans la journée, nettoyage de l'armement. Ce n'est pas du luxe. La radio nous apprend que KESSELRING a été blessé sur le front italien, que l'armée allemande a perdu 1 million d'hommes depuis un mois sur l'ensemble des fronts alors que de GAULLE chiffre les pertes françaises depuis juin 1940 à 61 000 hommes. Une avancée de 4 km est également annoncée sur le front de NORMANDIE. Nous apprenons également le crime des S.S. à ST-GINGOLPH à la frontière franco-suisse. Les filles BONNET viennent passer la veillée près de nous et nous racontent les obsèques de Jean BILLEREY à CLERVAL, devant plus de 1000 personnes venues de toute la région. Eglise décorée de drapeaux, char funèbre sous une montagne de fleurs. Elles nous disent aussi l'attitude regrettable de Paul BONFILS qui a refusé de transporter les BAUMOIS, son personnel étant soi-disant en congé. Heureusement Francis ROY n'en n'a pas fait autant. Vers 20 h 30, les camarades LARDET et BILLOD-MOREL viennent à la ferme du PETIT-BOIS croyant nous y trouver. Un contact est établi avec Jean BELLO. Ce dernier revient en nous disant qu'ils viennent de lui signaler la présence d'un train de matériel arrêté en gare de LAISSEY. Aussitôt, nous décidons de les suivre car il y a notamment des vélos sur ce train qui nous intéressent. LARDET nous dirige à pied alors que BELLO et BILLOD-MOREL sont partis à bicyclette et nous devons les retrouver chez BILLOD-MOREL. Après avoir évité ADAM-les-PASSAVANT, nous traversons la route vers le cimetière de ST-JUAN, évitant de justesse la rencontre avec un side-car suivi d'un camion plein de boches. Nous arrivons à la ferme des BILLOD-MOREL juste à temps pour nous mettre à l'abri de la pluie car un orage vient d'éclater. Vers minuit, nous reprenons la route. Il faut se dépêcher, un nouvel orage gronde. La progression est très pénible dans l'obscurité totale et dans des bois que nous ne connaissons pas. Nous arrivons à DAMMMARTIN où nous nous abritons pendant une demi-heure.

Jeudi 27 juillet. L'orage s'est calmé. Nous repartons vers CHAMPLIVE où nous arrivons vers 3 h. La pluie reprend de plus belle et nous nous abritons chez les parents de LARDET qui nous réconfortent et nous restaurent de leur mieux. Le jour approche et l'opération ne pourra pas se faire cette nuit car nous avons une liaison prévue avec le P.C. pour ce soir 22 h, liaison qui ne peut pas être reportée. A 5 h on quitte donc CHAMPLIVE. Je m'abrite au passage sous le portail de la chapelle. Les autres camarades se réfugient au Moulin de SEULT en attendant la nuit suivante pour opérer le prélèvement de matériel sur le train de LAISSEY. La pluie s'est arrêtée. Nous reprenons le chemin de la ferme avec BELLO. Nous arrivons chez BILLOD-MOREL Il est 7 h et nous nous séchons et restaurons le mieux possible avant de nous rendre dans une ferme abandonnée, LA BRELOQUE, où nous passerons la journée, copieusement ravitaillés par Mme BILLOD-MOREL. On quitte notre refuge vers 20 h pour notre campement de la ferme du PETIT-BOIS où nous arrivons à 21 h. Nous nous rendons à la COMBE chez les QUERY, il est 22 h. Ceux-ci sont très inquiets,

suite aux événements du dimanche 23 juillet. Nous les laissons pour nous rendre au château d'eau de LANANS où est prévue la liaison avec le P.C. Jean BELLO fait son rapport et reçoit un peu de ravitaillement.

Vendredi 28 juillet. Vers 1 h du matin, on repart en direction de la COMBE après avoir discuté avec Maurice LEGRAND qui est venu également en liaison. Nous arrivons à la grange des QUERY vers 4 h. Nous sommes réveillés par un bruit de camion. Nous quittons précipitamment les lieux pour ne pas compromettre nos hôtes et éviter des représailles. Nous regagnons la loge de la ferme BONNET où nous arrivons vers 7 h. Nos camarades nous rejoignent presque aussitôt. Ils sont trempés jusqu'aux os et déçus de n'avoir pu accomplir leur mission. Le train a quitté LAISSEY avant leur arrivée. Vers 15 h, nouvelle alerte de camion. Il s'agit d'un marchand qui vient charger du bois de chauffage à 200 m de la ferme côté ADAM. Nous mettons en place une garde pour la nuit et je serai de faction de 4 à 6 h. Pas d'incident.

Samedi 29 juillet. Nous faisons sécher nos effets. Rien à signaler ce jour sauf vers 19 h l'arrivée du fils BONNET porteur d'un courrier d'Etienne GRAVIER, instituteur à BAUME qui demande une liaison avec nous. Albert ROGNON nous quitte pour lui rendre visite à son domicile et rentrera vers 1 h.

Dimanche 30 juillet. Nuit calme mais nous avons assuré une garde de protection. A 14 h, BELLO se rend à BAUME, suite à la liaison de la veille avec M. GRAVIER. Il est de retour à 17 h. La radio annonce l'arrivée de l'armée rouge aux portes de VARSOVIE et la prise de COUTANCE en NORMANDIE, ce qui nous remplit de joie. Nous avons la visite des demoiselles BONNET dans l'après-midi et celle de Jules PETIT et René JACQUIER vers 21 h. Ils nous apprennent l'arrivée à BAUME de 200 soldats allemands pour garder les voies de communication et d'empêcher les sabotages. Malgré l'arrivée, il y a eu un sabotage par une équipe spécialisée au pont de BOIS-LA-VILLE.

Lundi 31 juillet. Je pars avec Jean BELLO à un rendez-vous avec Marius SIRE. Notre discussion dure jusqu'à midi. Puis nous rentrons au cantonnement pour le repas. Vers 14 h nous repartons ensemble pour rencontrer Etienne GRAVIER qui arrive au lieu fixé vers 15 h. Il s'agit de renseignements sur l'activité de certains suspects. Ces informations sont transmises au P.C. par nos soins. Nous rentrons pour souper vers 18 h. Après le repas, Louis PERNOT et Albert ROGNON partent au ravitaillement à la COMBE. Ils seront de retour le 1^{er} août vers 2 h.

Mardi 1^{er} août. Nous décidons de changer de place, jugeant que nous sommes là depuis trop longtemps. Nous recherchons un autre lieu de stationnement en forêt. Notre ravitaillement sera assuré par la ferme BONNET qui nous le fera parvenir à heure fixée à un endroit convenu, à mi-chemin entre la ferme et notre nouveau campement. Après bien des hésitations, nous décidons de nous installer en bordure d'une clairière et vers 20 h nous prenons notre premier repos dans notre nouvelle installation. Puis je pars avec BELLO en liaison au P.C. Nous arrivons à la COMBE vers 22 h mais nous ne nous y attardons pas. Le lieu est trop repéré. Nous coucherons à VAUDRIVILLERS dans une remise située près de l'église où nous arrivons à 2 h du matin.

Mercredi 2 août. Cette remise s'avère peu accueillante, manque de paille, nous n'y dormons guère bien. Nous quittons ce lieu peu hospitalier pour la forêt voisine. Vers 19 h, nous nous rapprochons de LANANS et nous nous camouflons en attendant l'heure du rendez-vous. A 23 h nous nous rendons au P.C. pour recevoir quelques consignes et du ravitaillement. On repart vers 1 h.

Jeudi 3 août. Très fatigués, nous nous couchons dans la prairie de VAUDRIVILLERS, mais la fraîcheur nous réveille vers 5 h et nous allons à la COMBE pour déjeuner. Nous poursuivons ensuite jusqu'à la loge de la ferme BONNET où nous arrivons vers 8 h. Après un repos bien mérité, nous regagnons notre nouveau cantonnement pour le repas de midi. L'après-midi est consacré à l'amélioration de notre installation en forêt.

Vendredi 4 août. Debout à 6 h 30. La radio annonce la prise de RENNES, DINAN et le MONT SAINT-MICHEL (100 km parcourus en 24 h). Nous poursuivons nos aménagements en veillant à ne pas dégarnir le bois à proximité. Cueillette de chanterelles. Après dîner, BELLO va à un rendez-vous avec sa femme, mais il ne la trouve pas et il se rend le soir à BAUME pour la rejoindre.

Samedi 5 août. Réveil à 6 h 30. La radio nous apprend que des combats ont lieu à BREST et QUIMPER, que les villes de VANNES, MAYENNE, VITRE sont tombées. En 7 jours, les alliés ont progressé de 720 km. Cette avance foudroyante nous fait espérer une prochaine participation effective aux combats. Cela nous réjouit. Nous continuons d'aménager notre château en bardant les murs de charbonnette. Albert ROGNON et René JACQUIER sont allés aider la famille BONNET pour les moissons car le temps étant à l'orage. Nous nous couchons, il est 22 h.

Lundi 7 août. Réveil 7 h. Journée calme. Ecoute de la radio et travaux d'aménagement du camp. René JACQUIER fait une chute en cueillant des cerises et il doit se rendre à l'hôpital de BAUME pour se faire soigner. Il est de retour au camp vers 22 h. Rien de grave. Jean BELLO est rentré de Baume à 17 h.

Mardi 8 août. Alors que les copains poursuivent l'aménagement de la maison, je pars en reconnaissance avec JACQUIER. On découvre un magnifique poste d'observation qui sera signalé à Jean BELLO dès notre retour. Lui, le communiquera au P.C. à toutes fins utiles. Après le repas de midi, je me rends avec Jean BELLO et Emile CUENOT à la ferme de la BOULOYE pour prélever des planches que nous cacherons provisoirement dans les haies en bordure de la R.N. 492 au-dessus de la côte de PONT-les-MOULINS. Retour au camp vers 19 h 30. Je repars immédiatement à la corvée de coupe et en cours de route je rencontre Maurice LEGRAND et BONNET de MONT NOIROTTE venus en mission. Le contact est établi avec Jean BELLO et les ordres sont d'arrêter les convois de bétail réquisitionné sur les routes de PONT-les-MOULINS et de SILLEY. René JACQUIER rentre de l'hôpital où il est allé à nouveau se faire soigner.

Mercredi 9 août. Départ en mission dès 5 h du matin. Jean BELLO et Louis PERNOT se rendent en haut de la côte d'AUCROIX, Emile CUENOT, Albert ROGNON et moi-même en haut de la côte de PONT-les-MOULINS. Nous nous postons derrière une haie vers le café TROUTOT (aujourd'hui détruit) et attendons patiemment. Vers 9 h apparaît Henri BOURRIOT d'ADAM-les-PASSAVANT qui conduit une vache. Lorsqu'il arrive à notre hauteur, je me précipite sur la route, visage dissimulé sous une cagoule. Je lui ordonne de faire demi-tour. Il s'exécute après une courte explication accompagnée d'un intimidant mouvement de culasse. Par la suite, il y aura encore une dizaine de paysans qui feront la même chose : CORNEILLE d'ADAM, BONNET du PETIT-BOIS, MONNIER, JEANNEROT et COTAL de PASSAVANT, PANIER et CHAPPE d'AÏSSEY, PERGAUD de ST-JUAN (Château de Paille)...etc...

Notre mission terminée, nous récupérons les planches cachées la veille pour les ramener au camp. Deux paysans occupés à faucher un pré nous aperçoivent. Avant de disparaître, ROGNON et moi, le visage recouvert d'une cagoule allons les voir pour les sommer d'oublier ce qu'ils ont pu voir, sous peine de graves sanctions. Il s'agit d'un nommé Fernand VALY d'ADAM, son compagnon ne s'étant pas fait connaître. Cet incident réglé, nous rejoignons CUENOT et rentrons au camp vers 10 h. Nous continuons l'aménagement de notre baraque en posant les planches sur le toit. Le soir, la radio annonce des combats à ANGERS, ST-MALO dans le secteur de VIRE, CAEN, AVRANCHE ainsi que la prise de la ville du MANS. Elle annonce également la pendaison de plusieurs officiers Généraux à la suite d'un attentat contre HITLER. René JACQUIER rentre de l'hôpital de BAUME où il est allé se faire soigner. Il nous dit qu'une voiture de la milice a été attaquée dans la région de CLERVAL et qu'une seule vache réquisitionnée est arrivée à BAUME. Les camarades CUENOT et ROGNON sont au ravitaillement à la COMBE et je suis seul au camp avec René JACQUIER.

Jeudi 10 août. Jean BELLO et Louis PERNOT rentrent à 7 h de leur mission d'interception des vaches car ils se sont arrêtés chez des amis pour se restaurer. La journée se passe sans incident. Notre baraque prend de l'allure. Jean BELLO m'emmène avec lui pour une liaison. Nous arrivons à la COMBE vers 20 h 30. M. QUERY nous annonce que les services de ravitaillement réclament d'urgence la livraison des bêtes et que cette fois elles ne seront pas arrêtées suivant les instructions du Commandant pour éviter les représailles. En passant à VAUDRIVILLERS, Jean interroge le maire qui nous confirme les dires de M. QUERY à propos des réquisitions. 23 H 30, nous arrivons au lieu habituel de rendez-vous derrière le cimetière de LANANS. Jean met l'officier au courant de notre mission et de ce que nous avons appris à la COMBE et à VAUDRIVILLERS. L'Officier nous confirme de laisser passer les bêtes qui d'après lui seront arrêtées plus loin. Nous le quittons et nous dirigeons vers la ferme du FAHY où nous retrouvons les QUERY et quelques maquisards de Surfer planqués dans le secteur. C'est la Sté SUZANNE et nous souhaitons la fête à Mlle BERTIN. Nous passons ensemble une agréable soirée autour d'une table sympathique et repartons avec les QUERY vers la COMBE. Nous nous reposons quelques heures à la grange.

Vendredi 11 août. 6h30. Un bruit de camion nous réveille et nous quittons précipitamment la grange de nos amis. Fausse alerte, heureusement. Le camion roule vers VAUDRIVILLERS. Nous poursuivons notre chemin en direction de la ferme du PETIT BOIS où nous avalons rapidement un café au lait avant de rejoindre notre camp en forêt. Il est 8 h. Tout le monde dort encore. Je me rends avec JACQUIER à l'observatoire que nous avons découvert il y a quelques jours afin d'y observer les mouvements éventuels des vaches du ravitaillement, mais nous ne verrons rien. Vers 11 h 30, la sirène de BAUME retentit et nous entendons au-dessus de nous le bruit d'un combat aérien à haute altitude. Après souper, la radio annonce la libération de CHARTRES et de CHATEAUDUN. Nous continuons de travailler à la baraque. Nouvelle alerte aérienne à 16 h. A 20 h 30, Emile CUENOT et Jean BELLO partent en mission de renseignements à BAUME.

Samedi 12 août. Réveil à 7 h après une nuit calme. Nous apprenons le franchissement de la LOIRE à NANTES. Les Alliés sont déjà à 16 km au sud de la LOIRE. Nous aménageons des couchettes à l'intérieur de notre baraque pendant que 2 copains vont aider à la moisson.

Dimanche 13 août. Réveil 7 h. Pas de nouvelles à la radio par suite de la mobilité du front. Nous mangeons à la ferme BONNET et recevons la visite de Jacques MERY et Gaston BILLOD-MOREL qui nous quittent vers 19 h après avoir admiré notre installation parfaitement camouflée. Après souper, je pars avec Louis PERNOT récupérer du fil téléphonique à la ferme de la BOULOYE. Retour au camp vers 22h. Nous sommes à peine assoupis lorsque nous entendons des pas dans la forêt qui se rapprochent dangereusement. Mise en alerte immédiate et sommations d'usage au noctambule. Nous le reconnaissons à temps, il s'agit de Maurice LEGRAND. Il nous cherche depuis hier et est très fatigué. Il nous communique l'ordre de rejoindre sans délai la ferme CHABOD à la LAVENNE pour être conduit par CHABOD au nouveau lieu de rassemblement du maquis. Nous décidons de nous séparer et d'attendre le retour de notre chef de groupe Jean BELLO en mission à BAUME. Nous apprenons l'arrestation de Jean CUENOT, le Frère d'Emile, par la GESTAPO, alors qu'il se rendait imprudemment à la baignade de LONOT. Nous étrennons nos couchettes et nous y dormons profondément, appréciable !

Lundi 14 août. 7 h retour de BAUME de Jean BELLO et Emile CUENOT. Nous leur transmettons immédiatement les ordres donnés par Maurice LEGRAND dans la nuit. Bello décide d'attendre le soir pour quitter les lieux. Ils sont tous deux fatigués et encore sous le choc de l'émotion suite à l'arrestation de Jean CUENOT. Pendant qu'une corvée se rend à la COMBE pour chercher du pain et du vin, les autres vont faire leurs adieux à la ferme BONNET. Vers 11 h, alerte aux avions. Ce sont des bombardiers qui se rendent en Allemagne en plein jour. Après avoir fêté MARIE-THERESE, une des filles de la maison, nous quittons la ferme et faisons visiter notre baraque au jeune fils. Nous faisons nos paquetages et quittons à regret cette véritable maison que nous avons mis quinze jours à construire et où nous n'avons dormi qu'une nuit

convenablement. Nous descendons à travers bois jusqu'à CUSANCE vers l'hôtel des Bains de GUILLON où nous attendons la nuit pour traverser la vallée. Après quelques alertes dues à la présence de villageois dans le secteur, nous passons par les bois pour parvenir à la LAVENNE vers 23 h. Nous rencontrons Albert LAURENT qui vient chercher son paquetage avant de rejoindre le nouveau maquis. Je vais au transformateur planquer divers matériels inutiles dans l'immédiat et nous suivons Jean BELLO jusqu'à la ferme CHABOD.

Mardi 15 août. Vers 1 h, sous la conduite de René CHABOD, nous quittons les lieux, par une nuit sans lune mais étoilée. Nous suivons notre guide en direction de la forêt de BABRE. Il fait très chaud et l'ascension est pénible car nous sommes chargés. Une sentinelle nous arrête. L'agent de liaison, ayant donné le mot de passe, elle nous laisse entrer et nous pénétrons dans l'enceinte du nouveau camp. Pas de lumière, nous nous installons à l'aveuglette tandis que René CHABOD redescend vers VILLERS.

Mercredi 16 août. Réveil 7 h 30 nous retrouvons un certain nombre de camarades de Surfer. Après le jus, je suis désigné pour l'observatoire. Je prends mon poste de 8 h 30 à 12 h 30 et j'y retournerai de 20 h à 22 h. Je pars ensuite en corvée de ravitaillement à la ferme de Louis CHABOD. Je passe aussi au transformateur pour récupérer du plastique déposé la veille. La corvée est de retour au camp à 23 h 30. Nous couchons au poste de garde.

Du 16 au 22 août. Rien à signaler au camp. Je ne consigne rien dans mon carnet de route.

Mardi 22 août. Pour la seule journée du 22, il est passé environ 220 véhicules chargés de troupes sur la route de BELFORT ; Durant toute la soirée, on entend une violente canonnade en direction de l'ouest. A 21 h, le groupe des gendarmes de BAUME part en corvée d'armes et de munitions. La radio annonce l'arrestation du Maréchal PETAIN par les Allemands. Extinction des feux à 21 h.

Mercredi 23 août. Réveil 6 h. Retour des gendarmes de leur corvée d'armes. La radio annonce la LIBERATION DE PARIS. Ordre de soulèvement général donné par le Général KOENIG. 50 000 FFI armés et 200 000 sans armes prêtent leur concours aux troupes régulières et à la police parisienne. Ils se battent pendant 4 jours. SENS est dépassée, GRENOBLE libérée. Au camp, le manque de vin se fait sentir. Distribution d'eau à la place. Les trains roulent à nouveau. Le ravitaillement arrive à 18h30. A 21 h, départ des gendarmes du groupe BRIOT pour la saisie de motos à la caserne de gendarmerie de BAUME. Ils sont de retour le lendemain vers 5 h après une expédition manquée. La radio annonce la libération de MARSEILLE par les FFI. Nous recevons un quart de vin supplémentaire pour la libération de PARIS.

Jedi 24 août. En rentrant de BAUME, un coup de feu part accidentellement. La radio annonce la capitulation de la ROUMANIE et l'attaque de la HONGRIE. Halte près du poste d'observation. 21 h, nouvelle expédition à BAUME pour s'emparer des motos. Un accrochage a lieu près du pont sur le DOUBS et nous sommes obligés d'abandonner un camion. Le repli se fait par CHAMPVANS puis LUXIOL. Le 1^{er} camion a pu franchir le pont avec son chargement de motos. Nous restons de ce côté du DOUBS toute la journée du 25, dans le secteur de LUXIOL. On rejoint le bord de la rivière que le soir. Nous avons appris dans la journée qu'il y a eu une embuscade sur la RN 73 vers SECHIN, au cours de laquelle l'Allemand MULLER des services agricoles a été tué. Cette action entreprise par un groupe F.T.P. a provoqué des représailles : prise d'otages à SECHIN qui seront exécutés sommairement et incendie de six maisons de GROSBOIS. Vers 23h arrivons au bord du DOUBS. Nous retrouvons une équipe de camarades venus pour protéger notre traversée qui se passe sans histoires. Nous sommes de retour au camp le 26 août à minuit.

Dimanche 27 août. La journée se passe au camp. Vive critique de la manœuvre d'enlèvement des motos qui aurait pu réussir plus complètement avec plus d'attention et d'organisation. On observe dans la journée des incendies dans le village de SECHIN. C'est la suite de l'opération F.T.P. sur la RN 73.

Lundi 28 août. Réveil à 7 h. Pluie d'orage. La radio annonce un attentat contre de GAULLE par des miliciens à PARIS. Vers 14 h, le guetteur au belvédère en face la grange RAVEY nous apprend que la débâcle allemande encombre la route nationale depuis 10 h par un flot incessant de véhicules de toutes sortes et par des hommes à pied et à vélo. Bien que l'on sente que la fin est proche, il ne s'agit pas encore d'une armée en déroute. Le repli se fait dans l'ordre. On a plus l'impression de gens en déplacement qu'une armée en retraite. L'orage détrempe le sol dans le camp et il grêle fortement dans la soirée. Dans la nuit, essai de liaison radio avec le capitaine. Multiples incidents de fonctionnement et liaison en vélo avec le poste récepteur et retour. Finalement nous renonçons et rentrons au camp avec des recrues arrivant de BAUME. Cette nuit-là, Jean BELLO a effectué une mission de sabotage de la voie ferrée en utilisant des obus.

Mardi 29 août. Réveil vers 6 h 30. De nouvelles recrues sont arrivées dans la nuit et nous annoncent que Paul COLIN a été fusillé soi-disant pour port d'arme et nous confirment l'exécution des otages de SECHIN. Le repli des troupes allemandes et ces crimes ponctuent leur retraite précipitée. Entre 2 h et 4 h, nous entendons 3 explosions sur la voie ferrée, puis une autre encore plus forte vers 10 h. Les boches se rendent sur les lieux et tirent de tous les côtés. A 10h 30 une dernière explosion provoque la même réaction des Allemands. A 13 h, un train se dirigeant vers BELFORT est stoppé en avant du lieu du sabotage. A 14 H, un 2^{ème} train, toujours en direction de BELFORT et circulant à contre-voie arrive à hauteur du premier toujours immobilisé. Après un arrêt momentané, il repart à faible vitesse alors que les soldats allemands juchés sur les wagons tirent et arrosent la colline. Le premier train reste sur place. A 17 h, nouvelle explosion. Voilà un sabotage pleinement réussi. A 21 h, diverses corvées de ravitaillement et de munitions ainsi qu'une mission de sabotage quittent le camp. Elles rentreront dans la nuit, missions accomplies, sauf les saboteurs qui ont dû se replier. Arrivée de nouvelles recrues dans la nuit.

Mercredi 30 août. Vers 1 h, violent orage et pluies diluviennes. L'équipe BELLO rentre au camp à 6 h avec une quinzaine de recrues. Après un petit déjeuner, nettoyage du campement, inspection des armes et désignation des chefs de sections. Visite du colonel prévue, mais il ne viendra pas. La radio annonce la prise de SOISSONS. A 16 h, alerte, on signale un espion. Recherches fructueuses, le suspect est arrêté et transféré à CLERVAL. Visite d'agents du ravitaillement. A 21 h diverses missions partent du camp dont L'équipe CORNUEL qui doit récupérer des armes camouflées.

Jeudi 31 août. Nouvel orage avec trombes d'eau inondant notre campement assez sommaire. On envisage un repli vers un lieu mieux abrité. Je prends le commandement de l'équipe CLAIRGIRONNET (équipe des gendarmes). Un agent de liaison annonce le pillage par les Allemands des maisons PUGET et COURCOUX au pont de BAUME. Le temps s'étant éclairci, nous restons au campement.

Vendredi 1^{er} septembre. Nouvel orage, nous sommes mouillés jusqu'aux os. Le jus de 8 h est le bienvenu. Les Allemands ont incendié la maison TROUTOT, au-dessus de la côte de PONT-les-MOULINS. Une équipe a ramené un peu d'eau de vie qui nous réchauffe le coffre. La radio nous apprend la prise de St-DIZIER, SEDAN, VALENCE. On entend une fusillade de quelques minutes vers l'ouest. Ça sent le roussi. Des prisonniers allemands sont convoyés au camp par une équipe désignée. Une importante corvée de 50 hommes part en transport d'armes. La garde est renforcée autour du camp et pour la surveillance des prisonniers.

Samedi 2 septembre. Nouvel orage dans la nuit. Interrogatoire des prisonniers. A 20 h un nouvel orage provoque une forte crue du Doubs. Devant la pluie persistante, nous évacuons provisoirement le campement avec armes et munitions en direction de la ferme du PUIITS de la VALLEE où nous nous installons dans une grange. Pendant le transfert, les prisonniers marchent en tête de colonne sous bonne garde. Installation terminée vers 22 h 30. Les Officiers rentrent de mission avec 2 camionnettes vers 23 h.

Dimanche 3 septembre. Réveil à 5 h. Après le rassemblement de la compagnie, nous rentrons nous abriter car la pluie n'a pas cessé de tomber. Vers 8 h 30, nous retournons au camp où l'aumônier doit célébrer une messe. Pour ma part, je trouve cela assez mal venu, compte-tenu de l'attitude générale du clergé sous l'occupation et pendant la période 1936-1940 où nous étions couramment désignés comme des « salopards en casquette » par les « calotins ». Repos au camp et remise en état du paquetage trempé avec les moyens du bord. Vers 15 h, on entend un feu nourri pendant quelques minutes provenant de la direction de BAUME. Vers 17 h 30, nous escortons 5 prisonniers pour une corvée de nettoyage du camp et le transport de divers matériels. La radio annonce la prise de NAMUR. Vers 18 h 30, Marcel NICOLAS nous amène 2 Russes en armes depuis LONOT. A 21 h, rassemblement en vue du départ pour la ferme où l'on doit passer la nuit pendant qu'une mission de sabotage part avec 21 obus et 2 charges d'explosifs.

Lundi 4 septembre. Vers 2 h, explosion en direction du nord puis une autre vers 4 h. il s'agit de la mission de sabotage de la voie ferrée. On observe les lueurs d'un incendie dans la direction de ROULANS ou POULIGNEY. La radio annonce la prise de BRUXELLE, Après une attaque allemande à 20 km au nord de BOURGES, le JURA est entièrement libéré et occupé par l'Armée Française. A 16 h, nouvel interrogatoire des prisonniers. Des changements sont apportés dans la composition des équipes et je reçois le renfort de 2 russes. Une corvée de munitions part à 21 h alors que l'équipe Maurice LÉGRAND part pour un nouveau sabotage de la voie ferrée. Vers 23 h Joseph PAUTOT amène un Colonel Canadien parachuté vers le Capitaine BESANCON. Celui-ci repartira après une heure d'entretien.

Mardi 5 septembre. Vers 2 h retour au campement d'une partie de la corvée de munitions. 5h, les cloches sonnent à toute volée en direction de PASSAVANT. Le Lieutenant GAMET alerté, part en reconnaissance à l'observatoire de BABRE avec PERIARD. Ce dernier rentre 20 mn après accompagné de Marius SIRE. Fou de joie, il nous annonce l'arrivée des troupes françaises au pont des PIPES. Ce que nous avons entendu tout à l'heure, c'est les cloches de PONT-les-MOULINS et de PASSAVANT qui annoncent leur libération. Le capitaine BESANCON, immédiatement informé, donne les ordres de réveiller tout le monde et de se préparer en silence. Notre joie est grande. A 7 h 30, nous descendons vers BAUME en laissant le minimum de garde pour le camp et les prisonniers. On entend les bruits de la fusillade et quelques coups de canons. Gaby COQUARD reste au camp, le cœur gros de nous voir partir. En descendant, on chante la Marseillaise et le Chant du Départ. Le ciel s'éclaircit et le soleil est de retour. Nous marchons colonne par un jusqu'aux PIPES ; les habitants font la haie et nous acclament. Les ouvriers ROPP distribuent des pipes à tout le monde sans oublier les soldats de l'armée régulière. Nous atteignons les cités CHAMPARD colonne par trois. Les acclamations reprennent. Les maisons sont pavoisées aux couleurs françaises, anglaises et américaines. Nous traversons rapidement le pont, colonne par un pour ne pas encombrer. Nous arrivons au Rond-Point de JOUFFROY d'ABBANS. Toute la population nous acclame. Marcel HOSATTE retrouve sa femme qui habite ce quartier. L'Adjudant-Chef REMY rassemble les chefs d'équipes pour leur donner les instructions. Nous devons exécuter une marche d'approche, colonne par un, intervalle de 10 m entre les groupes. Mon équipe s'arrête à l'entrée du parc de MI-COUR à proximité d'un char allemand immobilisé. D'autres équipes progressent en direction de BAUME. Sur les ordres d'un Officier français, nous nous éloignons de l'épave du char qui explose presque aussitôt sans blesser personne grâce à ce repli. On s'impatiente. Louis MARGUIER essaye de rejoindre l'Adjudant REMY du côté de la Promenade du BREUIL pour recevoir de nouvelles instructions. Une voiture légère de l'armée s'arrête près du char encore fumant et un colonel en descend. Il nous demande des renseignements et s'étonne de la faiblesse de notre équipement en armes. Il pénètre dans la propriété de MI-COUR pour faire une reconnaissance. Entre temps MARGUIER est de retour. L'Adjudant ROUSSEAU doit prendre le commandement et nous amener en vue d'attaquer les boches cantonnés au relais PTT, ce que confirme le Colonel à son retour. Nous gravissons les pentes du château HUGON où auraient dû se trouver des Allemands, ce qui s'avère faux. Nous arrivons en surplomb de la R.N. 73. Mon équipe prend position sur les rochers en face de la maison GOUSSOT (aujourd'hui

disparue) à côté du groupe de Paul MACHEREY. D'autres groupes sont installés de part et d'autre. Le tir des armes légères fait rage. Je déclenche le tir de mon F.M. sur les ordres de l'Adjudant ROUSSEAU contre une lucarne du bâtiment PTT occupé par l'ennemi. Les voltigeurs tirent de leur côté. Henri SIMPROST de l'équipe CORNUEL est blessé à l'épaule à quelques pas de moi et appelle à l'aide. Le poste de secours est alerté, mais les brancardiers tardent et le blessé souffre beaucoup. Son frère est à son côté et après l'avoir accompagné jusqu'à l'ambulance, revient reprendre sa place au combat. On nous ordonne de cesser le feu car l'Adjudant BARBEROT est entré en contact avec la garnison allemande des P.T.T. en vue de sa reddition. Pendant cette courte trêve, j'aperçois un Allemand qui se faufile entre la maison GOUSSOT et le transformateur et je regrette de ne pouvoir tirer. Les boches ayant refusé de se rendre en bloc à l'exception de deux qui sont faits prisonniers, le combat reprend. Des grenades sont lancées par-dessus la RN par PERIARD, RUFFEZ et le russe MICHEL. 13 h, nous recevons le ravitaillement, repas froid, pain et vin. Nous prenons le repas par moitié afin d'éviter toute surprise et le combat continue. Sur la voie ferrée, un train de munitions est stoppé à l'entrée de BAUME. Il est pris sous le feu des pièces d'artillerie des Tunisiens. Les munitions explosent dans un grand vacarme. Tout à coup, un obus éclate à une cinquantaine de mètres de nous, blessant le camarade MONNIER de la REYDANS. Son chef, RENAUD ordonne à son groupe de se replier légèrement. Cet ordre mal interprété par l'Adjudant ROUSSEAU crée une certaine confusion, vite réprimée par l'intervention énergique du Sergent Eugène MOPIN. Chacun retourne à son poste de combat. Il est 14 h 30. Vers 15 h, ordre de repli général donné par l'Adjudant CASSAMANI qui n'a pas pu avoir de liaison avec le Capitaine BESANCON, mais juge la situation désespérée. Nous rejoignons l'équipe RENAUD qui évacue MONNIER grièvement blessé et arrivons devant la grotte artificielle à proximité de la petite maison rose du château HUGON (devant la maison actuelle du Dr PFLIEGER). Nous nous retrouvons là une cinquantaine d'hommes en paquet, ce qui me semble très dangereux. CASSAMANI discute avec RUFFEZ, venu en liaison depuis le P.C. Il faut franchir un espace découvert d'une cinquantaine de mètres pour gagner un petit bois de sapins. Une pluie d'obus s'abat sur ce bosquet, blessant à mort plusieurs camarades dont Louis PERNOT et le chef de Gendarmerie CLAIRGIRONNET, ce qui provoque une certaine panique et un groupe important quitte précipitamment les lieux en direction de COUR, le transport des blessés n'étant pas correctement assuré. Seuls quelques-uns dont Louis PERNOT et Albert LAURENT sont emportés dans des conditions difficiles. Je reste un des derniers avec l'Adjudant-Chef REMY, les gendarmes BEAUCHET, BOURGON, PERIARD et le russe MICHEL notamment. MICHEL est légèrement blessé, le gendarme BOURGON beaucoup plus gravement atteint. Il ne pourra pas être évacué. Sur ordre de l'Adjudant-Chef REMY, nous poursuivons notre progression en rampant. Je ferme la marche, chargé comme un baudet, Pierre DESGUILLES m'ayant remis un sac de 800 cartouches de FM abandonné par un camarade. Nous réussissons à nous camoufler dans un épais fourré en attendant de pouvoir regagner le DOUBS. L'ennemi est présent partout et patrouille. Nous sommes une bonne vingtaine au pied des rochers de CROYOT. Un silence absolu est observé par tous. Nous essayons d'observer ce qui se passe à COUR ainsi que du côté de BRETIGNEY. Vers 19 h les boches installent un poste d'observation juste au-dessus de nous et nous attendons impatiemment la nuit car la position devient intenable. Après avoir camouflé le maximum de notre matériel dans les fentes des rochers, une reconnaissance est faite par le lieutenant HUMBERT, l'Adjudant-Chef REMY et PERIARD. A 21 h nous rampons silencieusement hors du fourré. Nous passons près de la baraque dans la pâture du boucher DANCRE sous la protection du FM de ROGNON. Après avoir bu un peu d'eau dans l'abreuvoir de la pâture, nous nous dirigeons à travers prés et vergers vers l'ancien tennis (A cette époque il n'y avait aucune construction à NECHIE). Nous observons alors la lueur des incendies allumés à BAUME. Nous essayons de poursuivre notre chemin en direction de la route de BELFORT mais nous devons revenir sur nos pas, une position allemande nous interdit la descente vers le DOUBS. Nous faisons provision de fruits en traversant les vergers. Après avoir examiné la situation avec tous les membres du Groupe, on décide de se disperser, certains souhaitent tenter leur chance individuellement et une douzaine veulent rester avec le Lieutenant.

Ce groupe, je l'apprendrai par la suite, rejoindra les bords de la rivière et se camouflera dans les rochers en face de LONOT.

Au milieu de la nuit, 3 volontaires, Paul MACHEREY, Marcel RAVEY et le russe DIMITRI (alias Michel) traverseront nus à la nage le DOUBS en forte crue et convaincront Marcel NICOLAS, lui-même FFI et l'éclusier Eugène, oncle de Louis NICOLAS, à venir récupérer les copains avec 2 barques. Ensuite, Eugène traversera les 2 barques attachées et en laissera une amarrée sur l'autre rive, ce qui permettra à RUFFEZ, blessé et camouflé dans les roseaux de traverser seul, la rivière plus tard dans la nuit. Toutes ces manœuvres se sont déroulées dans le plus grand des silences et aucune sentinelle allemande ne s'est manifestée. (Nous apprendrons par un prisonnier allemand qu'il était de faction cette nuit-là au-dessus des rochers et qu'ayant observé notre manœuvre, il n'avait pas jugé utile de la signaler ni de tirer. Ce qui est fort possible et en tout cas ce qui aura été fort heureux pour les rescapés). Après s'être restaurés à LONOT et avoir pris un léger repos, tout le groupe a regagné le camp de BABRE dans la matinée. Etant de ceux qui ont décidé de tenter leur chance seul, je me retrouve au matin du 6 septembre dans les bois en bordure du sentier qui descend vers le DOUBS au lieu-dit « la Vallée de JOSAPHAT » quand j'aperçois une patrouille qui passe tout près de moi. Immobile, je mets en joue le 1^{er} des boches afin de parer à toute éventualité. N'ayant rien décelé de suspect dans le fourré, ils continuent leur chemin vers COUR. L'alerte a été chaude et je commence à souffler. Les voici qui rebroussent chemin et passent à nouveau à mes pieds. Ils discutent fort. Tout à coup, un boche se détache du groupe et remonte le sentier sur 2 ou 3 mètres. Il montre à ses copains le sentier qui se faufile entre les rochers. Poursuivront-ils dans ma direction ? Auquel cas je suis pris, mais je me défendrai jusqu'au bout et j'épaule en conséquence. Finalement ils renoncent et mâchent allégrement de la paille. J'entends « Bagatelles ! Tous Kaput ! ». A ma grande satisfaction, au bout de quelques interminables minutes, ils s'éloignent définitivement. Je les entends causer entre eux et manœuvrer la culasse de leurs fusils, cherchant visiblement à affoler les survivants qui se cacheraient dans les parages. Peine perdue car nous restons bien planqués et le restant de la journée du mercredi se passe sans autre alerte sérieuse.

La nuit tombe. Je me décide à sortir de ma cachette et à ramper sans bruit vers la lisière du bois. J'aperçois à quelques mètres une forme allongée. Je reconnais le corps du gendarme BEAUCHET, sans doute abattu par les boches depuis le dessus des rochers. Un autre corps quelques mètres plus loin..... C'est celui du gendarme MAUVEAUX. Il a subi le même sort. Mon intention est de me rendre à COUR par le coude en face de l'usine ROPP. Je longe le bois au bas des rochers pendant un certain temps puis je descends dans le pré. J'arrive à la première chicane dans les barbelés et j'aperçois un mortier allemand en travers. Je me décide à passer par-dessus cet engin et je progresse lentement dans le champ, fusil à la hanche. A quelques mètres de moi j'aperçois 2 allemands casqués assis dans une cavité creusée par les crues. Inutile d'insister, je me replie sans tarder, à reculons, sans quitter des yeux les 2 teutons. Je repasse les chicanes, j'ai encore eu bien chaud. Je remonte le long des berges avec précautions car il y a des allemands qui observent l'autre rive, couchés au bord de la rivière. J'entends un char qui manœuvre du côté de la route de BELFORT vers la plage de LONOT. Je décide alors de repartir du côté de COUR en suivant les rochers par les vignes vers CROYOT. Je tombe à nouveau sur une sentinelle allemande à une dizaine de mètres de moi. Me revoici aux aguets, à nouveau prêt à tirer..... Je repère un autre abri possible sous un rocher à quelques mètres derrière moi et je m'en approche en rampant. Zut ! Un autre boche est sur ce rocher. Je regarde du côté de COUR et en aperçois un autre. Près de la rivière, une cigarette allumée me signale la présence d'une autre sentinelle. Je suis bien cerné. Cependant, je ne m'affole pas. Le canon résonne dans toute la vallée et je suis sûr que les Teutons ne sont pas plus gaillards que moi dans tout ce vacarme. Je décide donc de rebrousser chemin une nouvelle fois en direction des roches de BUHIN. Après un ramper laborieux, j'arrive dans le pré et je longe le DOUBS tant bien que mal. Je m'allonge dans un repli de terre à proximité de la grotte de BUHIN et j'observe à ce moment 2 hommes debout de l'autre côté du DOUBS. Ce sont probablement des

français, mais je ne peux pas leur signaler ma présence car je suis entouré de sentinelles ennemies et je désire rester ignoré d'eux. Je tente de m'approcher encore de la rive dans un bouquet de roseaux en face du sentier que j'ai emprunté pour descendre. Ma position est par trop inconfortable et avant la pointe du jour je regagne le fourré épais où je me trouvais la veille, en traversant précautionneusement le pré. J'ai encore une fois bien de la chance et peux regagner ma cachette. Dans le sentier, des fusils à la crosse cassée m'indiquent que les Allemands sont passés par là. Il pleut. Je décide de cacher mon arme et de gagner une petite grotte non loin de celle de sous-BUHIN. Ne m'y sentant pas en sécurité, je la quitte, reprends mon arme et remonte le sentier où j'avais cru apercevoir dans la nuit une ombre que je pensais être Marcel LECUYER. Le sol est détremé par les pluies incessantes et l'ascension en devient périlleuse. Au sommet, je me dirige vers un rocher dominant. Entendant des chuchotements, je m'approche et constate la présence de 3 ou 4 Boches en observation. Encore une fois, je suis piégé. Je répars en arrière dans le sentier. Je reprends le chemin du bouquet de sapins où les Boches avaient surpris notre groupe. Il y a aussi du bruit dans ce secteur et je m'arrête à nouveau pour observer. Du côté du DOUBS, je constate la présence des sentinelles de la nuit toujours à leurs postes. La situation n'est vraiment pas brillante, je suis trempé jusqu'aux os et rien à manger si ce n'est quelques pommes. La canonnade continue. C'est ce qui explique sans doute la passivité des postes allemands qui se contentent d'observer sans patrouiller. Je reste donc tapi dans mon coin. Plusieurs obus éclatent sur les rochers et on sent l'odeur de la poudre. Je décide de remonter au sommet des rochers pour observer ce qui se passe à BAUME. Je vois des nuages de fumée qui montent de partout. Je pense que la canonnade va durer encore longtemps. Je décide de me débarrasser de tout ce qui peut être compromettant pour moi, y compris les présentes notes. Je mets le tout dans une de mes musettes que je camoufle avec mon fusil dans un trou de rocher. Je recouvre convenablement le tout de feuilles mortes et de brindilles arrachées aux buissons voisins. Je redescends dans la prairie au bord du Doubs et me dirige d'un pas calme et naturel vers le village de COUR, en premier lieu vers la maison BERNASCONI. J'en fais le tour et suis interpellé par Pierre DESGOUILLES caché derrière un tas de rames d'haricots. Il me signale que les Boches occupent le village. Il voudrait qu'on se réfugie dans la maison BERNASCONI. Je pense que c'est trop dangereux pour tout le monde et lui conseille de faire comme moi et d'essayer de se débrouiller seul, car à 2 nous serions plus suspects aux yeux de l'ennemi. Je me dirige alors vers COUR en me nourrissant de pruneaux tout en remplissant copieusement mes poches. La canonnade continue. Des obus tombent à chaque instant dans les vignes et les vergers. Je reviens vers la maison BERNASCONI et me camoufle un moment dans une baraque de jardin. Ne m'y sentant pas en sécurité, je vais vers le cimetière et je me prépare à escalader le mur quand je suis assailli par 2 Boches en faction derrière ce mur. Inutile de reculer, je suis pris. Tant pis, quitte ou double, ma décision est prise, je m'approche d'eux, bras en l'air et crie CAMARADE. Ils me demandent si je n'ai pas d'armes et me fouillent consciencieusement en m'invitant à mettre les mains sur la tête, ce qui est moins pénible. La fouille terminée, ils m'amènent au poste de garde près de l'église où je suis interrogé : Que faites-vous ? D'où êtes-vous ? Je réponds, imperturbable : je suis domestique de culture à BAUME-LES-DAMES et j'ai fui la nuit dernière devant le bombardement. Comme il a plu toute la nuit, je suis trempé et je cherche à me rapprocher de BAUME. En passant près du cimetière, une rafale d'obus toute proche m'a affolé et je tentais de me mettre à l'abri derrière le mur quand les soldats m'ont arrêté et amené ici. Bon, vous n'avez pas vu d'Américains ? NON – Pas de maquisards ? NON – Connaissez-vous quelqu'un au village ? Non – Bon, alors tâchez de trouver une grange pour vous coucher sur la paille pour vous reposer, mais il vous est interdit de rentrer à BAUME. Vous pouvez partir..... Inutile de vous dire que je n'ai pas insisté et leur donnant du grand salut avec mon béret je leur dis Merci Messieurs, au revoir Messieurs et pars tranquillement à la recherche d'un abri. Je m'arrête devant l'ancienne maison PARATTE (Actuellement Muller). Je fais semblant de lire les placards municipaux pour me donner une contenance. Mlle BERNASCONI vient à mes côtés et tout en faisant semblant de lire elle-aussi, elle me dit que je ne dois pas rester là car c'est trop dangereux et que je dois descendre me réfugier dans une cave voisine située dans l'actuelle rue DAMOTTE. Je me planque dans

une entrée de cave et à la demande de Mlle BERNASCONI, le propriétaire m'ouvre la porte et me laisse passer par là pour me rendre dans une remise vers le chemin du bas non sans m'avoir demandé mon identité. Mlle BERNASCONI et PAUTHIER font le guet pendant que je m'introduis dans la maison où le propriétaire me donne 2 œufs et un morceau de pain. Puis sous sa surveillance, je me rends dans la remise de M. TAILLARD qui, prévenu par Mlle BERNASCONI, vient me voir et me demander ce dont j'ai besoin. Comme je lui dis n'avoir besoin de rien, il me conseille de rester tranquille car il y a un poste allemand à une vingtaine de mètres. Etant donné ce que j'ai vu, la recommandation est bien inutile. Je suis ravitaillé et me tiens tranquille dans cet abri apprécié. La canonnade continue inlassablement.

Vendredi 8 septembre. Au matin, au mépris du danger certain, M. TAILLARD m'apporte un bol de café au lait bien chaud avec un gros casse-croûte, ce qui m'est précieux. A midi, il m'apporte la soupe en faisant semblant de venir soigner ses bêtes à la remise et renouvelle son geste le soir. Enfin la nuit tombe. Les Boches continuent à faire les cents pas. La canonnade redouble d'intensité. Ne me sentant pas en sécurité car des éclats tombent sur la toiture de la remise, je vais m'abriter derrière le mur de soutènement près des écuries de M. TAILLARD. Rompu de fatigue, j'arrive à m'y endormir. L'arrêt des canons me réveille.

Samedi 9 septembre. J'entends des cris accompagnés de violents coups dans les portes et des bruits de vitres brisées. Je crois que ce sont les Boches qui se livrent au pillage, quand à la question « Qui - a - t - il ? Il est répondu « Soldats Américains ! ». N'y croyant pas, je m'empresse de réintégrer ma cachette, soupçonnant un piège des Boches. M. TAILLARD m'appelle et me dit « Venez vite, les Américains sont là ! ». Effectivement il n'y a plus de Boches. BAUME est également libéré. Inutile de dire ma joie. Nous rentrons ensemble à la maison et buvons une bonne goutte avec les Américains. Puis on sort tous les deux dans la rue pour voir ce qu'y passe. Il est 3 h du matin. Un Américain passe, accompagné d'un habitant de COUR qui le conduit au P.C. près de l'église. Je lui propose de le remplacer pour accompagner le soldat, mais en arrivant au début de la rue de l'église, le poste de garde m'interdit de poursuivre mon chemin, ne laissant passer que le soldat américain. J'en suis ulcéré et reviens vers la maison qui m'avait permis de gagner mon abri. Mme GAUTHIER, heureuse de me revoir, m'offre un bon café copieusement arrosé de gnole. Mais je m'impatiente et quitte ces amis en les remerciant. Je me dirige prudemment vers BAUME où l'on voit encore des incendies. J'arrive ainsi vers le pensionnat de MI-COUR où je distingue à une vingtaine de mètres un barrage en travers de la route. Je n'ose aller plus loin, craignant une embuscade toujours possible malgré les apparences puisqu'une voiture américaine l'avait franchi. Je reviens jusqu'au rond-point JOUFFROY puis fait à nouveau demi-tour. M'enhardissant je franchis le barrage et arrive sans encombre place CHAMARS. Je vois alors passer dans un vacarme épouvantable d'énormes mastodontes sur lesquels sont accrochés des soldats coloniaux qui vont en direction de BELFORT. J'ai donc la confirmation que BAUME est bien libéré et que les combats ont cessé. Sur la ville des lueurs d'incendie. Au bas de CHAMARS, j'aperçois un civil et me dirige vers lui. C'est le père RAVEY. Quelle émotion ! Où sont les autres ? Je lui explique que je me suis retrouvé isolé depuis mardi soir et que je suis seul, ignorant ce qu'ils sont devenus. Il m'emmène chez lui, place de l'ABBAYE et je descends à la cave, déjà pleine de réfugiés. Je suis en train de casser la croûte quand j'entends un appel. On demande des FFI pour se mettre à la disposition d'un officier américain qui se trouve près de l'église. Devant l'Eglise je retrouve Emile EHRET et 2 civils qui attendent le retour de ce commandant américain. Je profite de ce contretemps pour me rendre à mon domicile, rue des Juifs, afin d'examiner les dégâts. J'ai le minimum : vitres, tuiles et cheminées détériorées par le bombardement. Je remonte vers l'église. Plus de Commandant, on me dit qu'il est parti vers la rue d'ANROZ et je m'y rends rapidement. Je rencontre TERRIER qui me dit savoir où trouver des armes. Nous allons les chercher ensemble dans une cave de la BASSE-COUR, où les habitants, notamment Mme BELLO, nous demandent des nouvelles du groupe. Je les tranquillise de mon mieux en leur disant que le groupe ne va pas tarder à arriver à BAUME, mais que j'ai été moi-même isolé depuis mardi soir et que je suis sans nouvelles. Je pars avec TERRIER. Nous sommes armés chacun d'un fusil. En passant près de la boucherie DANCRE, nous sommes

photographiés par M. HENRIET père. Je pars en direction de LONOT où on signale des Boches cachés à l'endroit où nous étions nous-mêmes mardi. Au-dessus de la rue d'ANROZ, je rencontre Emile BREG qui m'annonce la présence des corps des camarades fusillés dans le jardin VERMORET. Je m'y rends immédiatement et découvre un spectacle horrible. Les cadavres sont méconnaissables. Ils sont criblés de balles par leurs assassins nazis. Il s'agit de PERIARD, Claude CHARRIERE, Camille LAURENT, Michel MAIROT, Jean GRAMMONT et Félix RENAUD. Leurs cadavres crient vengeance. Plusieurs personnes m'arrêtent et me signalent la présence de Boches camouflés en divers endroits. Tout le monde veut commander, mais personne ne désire passer vraiment à l'action. De guerre lasse et un peu écoeuré de la conduite de certains, je vais boire un coup au café BOILLOT où je suis accueilli à bras ouverts. De là, je pars en reconnaissance avec Léon BOILLOT du côté du Château HUGON où le spectacle est tout aussi désolant que dans le jardin VERMORET. Attristés, nous redescendons retrouver le groupe qui arrive à son tour à BAUME. Après des retrouvailles émouvantes, je rentre dans les rangs et continue à participer aux opérations de nettoyage avec les camarades. La libération est effective, mais à quel prix l'avons-nous payée.

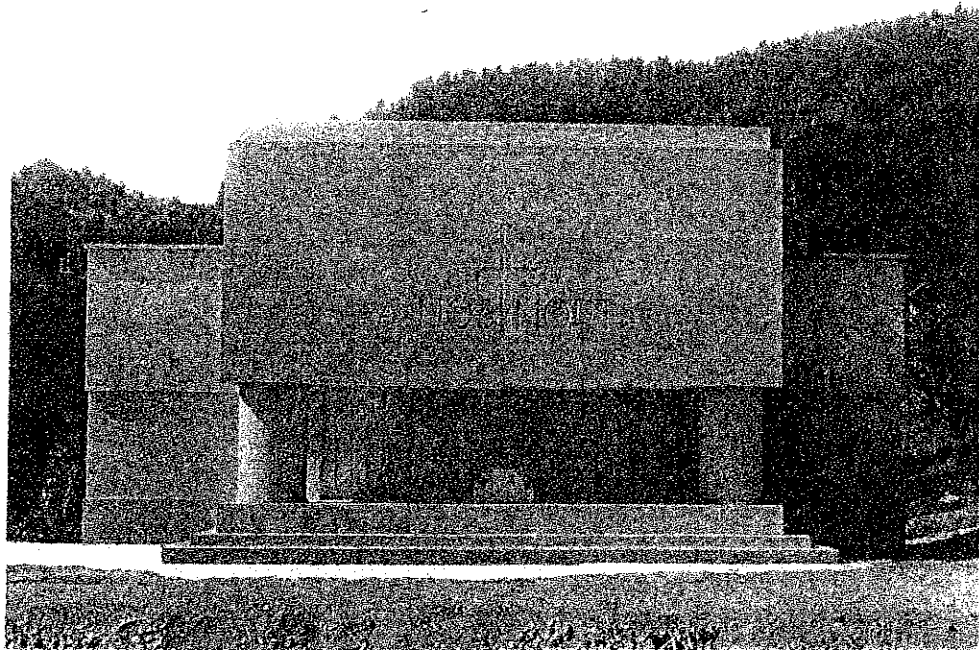
Maurice HUMBERT



CHAPITRE VI

LISTE DE NOS MORTS DIPLÔMES DE LA RESISTANCE

LISTE NOMINATIVE DES F.F.I. DE LA COMPAGNIE DE BAUME – Groupe M.L. de la S.R.D.2 (Source : archives officielles)



BAUME-LES-DAMES - Caveau Monument F. F. I.

Après la libération, un monument-caveau a été construit par souscription publique dans le cimetière communal. Il a été inauguré par le Général de Gaulle le 27 septembre 1947 et remis à la ville de Baume. Il a été rénové en 1974. Il est entouré d'un cimetière militaire où sont regroupés les corps des Baumois tués pendant la guerre de 39-45 et ceux des militaires Français tombés au combat à la libération. Voici la liste des victimes figurant sur ce monument :

F. F. I.

BEAUCHET Henry
BILLEREY Jean
BELLO Jean
BOURGON Louis
CACHOT Georges
CHARRIERE Claude
CLAIRGIRONNET Jean
COQUARD Léon
COQUARD René
DUCHENE André
DUCHENE Robert
GRAMMONT Jean

GUYOT Jean
GUICHARD René
HOSATTE Marcel
HIENNE Armand
LAURENCY Lucien
LAURENT Camille
LECUYER Marcel
LEGRAND Jean
MACHEREY Paul
MAILLOT Pierre
MAIROT Michel
MARION François

MAUVEAUX Raymond
MONNIER René
MOREL Georges
PERIARD August
PERNOT Louis
RENAUD Félix
ROY Léon
SCHLISSER Paul
SIMPRIST Henri
SIMPRIST Marius
SORRET Edmond

MILITAIRES

BARBIER André
BERTIN Jules
CASPARD Edmond
CERAN Roland
CHAGROT Henri
CLERC Amédée

DUFAY Pierre
JACQUET Lucien
LAB Maurice
LAURENT Louis
MONNIER René

PAILLOT Léon
PILOT Georges
PRETET Louis
RAGUIN Gaston
REGAD Pierre

CIVILS

BON René
BORDY Charles
CHATEY Augustine
CHATEY Georges
CHATEY René

COLLIN Paul
DOSSO Bruno
FAIVRE Francis
GUILLEMET Ginette
LEJEUNE Alfred

MAYMONT Raphaël
MOREL Claude
PALLEFROY Suzanne
WALTZ Jules

Amicale F.F.I.
Section de
BAUME-LES-DAMES

BENEFICIAIRES DES DIPLOMES
D'HOMMAGE DE LA RESISTANCE FRANCAISE

N°	51	Madame	René	HUMBERT	BAUME-LES-DAMES
	52	Madame	Louis	MACHEREY	BAUME-LES-DAMES
	53	Madame	Armand	HYENNE	LOMONT/CRETE
	54	Mme & Mr	Louis	CHABOD	VILLERS-ST-MARTIN
	55	Mme Vve.	Auguste	GAGEY	LANANS
	56	Mademoiselle	Emy	BERNASCONI	BAUME-LES-DAMES
	57	Madame	Marcelle	SIMON-PAUTOT	AUTECHAUX
	58	Mademoiselle	Denise	SIMON	PONT-LES-MOULINS
	59	Madame	Henri	GAMET	BAUME-LES-DAMES
	60	Madame	Marguerite	BALZON	BAUME-LES-DAMES
	61	Madame Vve		AMEY	PASSAVANT
	62	Monsieur	A.	BERNASCONI	BAUME-LES-DAMES
	63	Monsieur	Paul	CEDOZ	BAUME-LES-DAMES
	64	Monsieur	Paul	MAIROT	BAUME-LES-DAMES
	65	Monsieur	Jules	PETIT	MONT DE GUILLON
	66	Monsieur	Charles	PINAIR	LANANS
	67	Monsieur	Charles	RAVEY	BAUME-LES-DAMES
	68	Monsieur		GUERRY	Maire de PASSAVANT
	69	Direction des Etablissements ROPP			
	70	Famille BONNET			Au Petit Bois
	71	Madame et Mr	Francis	TRIMAILLE ET FILS	ADAM-LES-PASSAVANTS
	72	Monsieur	Emile	BREGG	cour
	73	Monsieur	Henri	DACLIN	BAUME-LES-DAMES
	74	Monsieur	Emile	MARGUET	HYEVRE-PAROISSE
	75	Monsieur	Gaston	BILLOT-MOREL	VILLERS-ST-MARTIN
	76	Monsieur	A.	SIMON	ST-LUAN
	77	Famille	Sylvain	LEGRAND	PONT-LES-MOULINS
	78	Monsieur	Francis	ROY	LOMONT / CRETE
	79	Famille	Florian	MULLER	BAUME-LES-DAMES
	80	Commune de LOMONT / CRETE			MONTIVERNAGE
	81	Mesdames	Céline & Geneviève	BOICHOT	AVOUDREY
	82	Monsieur	Georges	PAUTHIER	LE PUY
	83	Monsieur	Georges	DORMOY	LUXIOL
	84	Famille	BONNET	MONT NOIROTE	CUSANCE
	85	Monsieur	Marcel	PESEUX	Pont-les6moulins
	86	Monsieur	Paul	GAIFFE	SAINT-JUAN
	131	Monsieur	Daniel	HUMBERT	BAUME-LES-DAMES
	132	Mmes Henriette	CANIVET et Léonie	BUTIN	BAUME-LES-DAMES
	133	Mme et Mr	Léon	RAYNAUD	BAUME-LES-DAMES

Texte de la plupart des diplômes :

Patriote ardent, a contribué à la résistance au péril de sa vie.

Liste nominative des F.F.I. de la Compagnie de Baume – Groupe M.L. - S.R.D.2

Cne BESANCON Camille	Gend. GUICHARD André	CUENOT Pierre	MARTELET Marcel
Cne PARIS Maxime	Gend. LUTHY Alfred	CUENOT Roger	MARTIN Claude
Lt GAMET Henry	Gend. MARGUERIT Georges	DELACROIX Bernard	MEOTTI Roger
Lt HUMBERT René	Gend. MARILLY René	DESGOUILLES Pierre	MICONNET Paul
Lt RUFFEY Georges	Gend. MARION François	DIDIER Fernand	MONNIER René
S/Lt BOITEUX Paul	Gend. MAUVEAUX Raymond	DORMOIS Louis	MOREL Jean
S/Lt LEGER Daniel	Gend. SORRET Emile	DORMOIS Raymond	MUHR Roger
Asp. BARBEROT Jean	Gend. VOURRON Fernand	DUCHENE André	MULLER Emile
Asp. PAUTOT Joseph	AUGE René	DUPRE Pierre	NACHIN Gabriel
Adj./c REMY Albert	BARDI Loris	EHRET Marcel	NACHIN Henri
Adj. BOURGES Henri	BARDI Louis	EHRET Raymond	ORBRIOT Pierre
Adj. BÜTTERLIN Louis	BARTHOLOMI Fernand	FERRIOT Louis	PACAUD Gaston
Adj. CASSAMANI Joseph	BATAILLARD Roger	FEY Jean	PAUTOT Roger
Adj. COUTENET Joseph	BENOÎT René	GAÏFFE René	PEGEOT Léon
Adj. LECUYER Marcel	BERCOT Désiré	GENRE Xavier	PERIARD Auguste
Adj. MERY Jacques	BERREUR Félix	GEORGES X... (Russe)	PERNOT Louis
Adj. ROUSSEAU Edmond	BÉRNARD Léopold	GERARD Adolph	PERNOT Roger
Sgt/c BRIOT Paul	BILLOD-MOREL Gaston	GIRARDOT Louis	PETIT Pierre
Sgt/c CHARROT René	BIANCONI Alfred	GRAMMONT Aristide	PEYRETON Marcel
Sgt/c MACHEREY Paul	BOILLOT Emile	GRAMMONT Jean	PION André
Sgt/c MARGUIER Louis	BOILLOT Jean	GROSJEAN Jules	PONSOT Paul
Sgt/c NICOLAS Louis	BOLUSSET René	GROSPERRIN Marcel	RAVEY Marcel
Sgt/c RACINE René	BONFILS Fernand	GUERRIER Jean	RENAUD Lucien
Sgt/c RENAUD Félix	BONNET Francis	GUYOT Jean	RENAUD Paul
Sgt BELLO Jean	BONNET Henri	HENIN Michel	ROGGERO Jean
Sgt BILLEREY Jean	BONNET Roger	HENRIOT Auguste	ROGNON Albert
Sgt CHAPUIS Raymond	BOTOT Gaston	HEUVRARD Gaston	ROGNON Roger
Sgt CHARROT Roger	BOUSSARD Lucien	HYENNE Armand	ROGOWIEZ Alexandre
Sgt DEMONTROND Emile	BOUSSARD Marius	JACQET Jean	ROUBA Dimitri
Sgt EYSERT Jean	BOUSSARD Roger	JACQUIER René	ROULET Louis
Sgt HUMBERT Maurice	BOUSSON André	JEANNOT Maurice	ROULIN Jean-Louis
Sgt LEGRAND Maurice	BRANCAZ Robert	JEANSIRE Fernand	ROY Léon
Sgt MOPIN Eugène	CACHOT Georges	KRATZER Georges	SAINT Marcel
Sgt NICOLAS Marcel	CACHOT Pierre	KOCHERON Dimitri	SAINTHILLIER Georges
Sgt NICOLET Félix	CAILLE Roger	LAUREN Victor	SAUTREY Lucien
Sgt POLY Robert	CASSARD Roger	LAURENT Albert	SCHIESER Paul
Sgt SIRE Marius	CHABOD Louis	LAURENT André	SCHWEBEL Bernard
Sgt TAVERNE André	CHABOD René	LAURENT Camille	SEGOTAN Milan
Cal/c BECU Eugène	CHAPUIS Raymond	LAURENT Ernest	SIMON Paul
Cal/c DUCHENE Robert	CHARRIERE Claude	LAURENCY Lucien	SIMONET Yvon
Cal/c DUPRE Marcel	CHARRIERE François	LAZARETTO Jean	SIMPRIST Henri
Cal/c HUMBERT Gilbert	CHARRIERE Marius	LEGRAND Henry	SIMPRIST Marius
Cal/c LARDET Jean	CHATELAIN Louis	LEGRAND Jean	SIRON Rémy
Caporal CHANEY Fernand	CHOLLET Marcel	LEGRAND Léon	TERRIER Roger
Caporal HOSATTE Marcel	COLIN Louis	LEJEUNE Marcel	THERAULAZ Pierre
Caporal JEANNERET Marcel	COMTE Marius	LEMARCE Jean	TISSERAND Henri
Caporal MOREL Georges	COMTE Michel	LUQUE Joseph	TISSERAND René
Caporal NEDEZ Marcel	COQUARD Gabriel	MACHEREY Louis	TRIMAILLE Auguste
MDL/c CLAIRGIRONNET Jean	COQUARD Gilbert	MAGNIN Charles	TRIMAILLE Bernard
MDL/c CLEMENT Marcel	COQUARD Louis	MAGNIN Henri	TRIMAILLE Marius
Gend. BEAUCHET Henri	CORDIER Jean	MAILLOT Pierre	TRONCIN Marius
Gend. BOURGON Louis	CORNUEL Auguste	MAIRE Henry	VUILLERMINAZ Julien
Gend. CURE Charles	COTE Robert	MAIROT Michel	WDOWIN Michel
Gend. DEBRIE Bernard	CRETIN Raymond	MARCHAND René	WESTEIN Jean
Gend. GRENET Georges	CUENOT Emile	MARGUIER Lucien	

CHAPITRE VII

EVOCATION A L'O.R.T.F.

De la LIBERATION de BAUME

J. GUINCHARD

Des difficultés d'écrire l'Histoire contemporaine

Evocation O.R.T.F. – T.V. Besançon de la libération de BAUME-LES-BAMES

Réalisation Jacques GUINCHARD

Jacques GUINCHARD, originaire de BAUME, où il aime revenir au cours de ses congés a réalisé en septembre 1966 une émission de télévision qui évoque la LIBERATION de BAUME-les-DAMES.

Les Actualités régionales de BESANCON ont diffusé cette évocation à plusieurs reprises, notamment le lundi 12 septembre 1966, le samedi 9 septembre 1967 et le 9 septembre 1974.

Cette évocation, très bien réalisée existe dans les archives de F.R. 3 à BESANCON où il est toujours possible de la demander pour une nouvelle diffusion.

Jacques GUINCHARD ne pensais pas que cette réalisation allait lui attirer les pires ennuis professionnels dont voici la relation.

Le 10 septembre 1967, le Général GUILLEBAUD, retiré à BUNZAC en CHARENTE écrit à Monsieur DUPONT, alors directeur de l'O.R.T.F. à PARIS en ces termes :

Monsieur le directeur,

Je viens d'écouter à 17 h 45, dans l'émission « Images de nos Provinces » la libération de BAUME-les-DAMES, évocation par Jacques GUINCHARD. Je ne comprends pas que vous laissiez passer une telle émission pleine d'erreurs. Je suis bien placé pour les relever et les signaler, car c'est moi, Colonel Commandant le 4^{ème} R.T.T. qui ai commandé cette opération.

1° - Après avoir pris la ville en utilisant le pont sur le DOUBS, après avoir tué les Allemands (8) qui gardaient le pont, nous avons coupé la route de BELFORT pendant toute la journée du 5 septembre, sans aucune aide des F.F.I.

2° - Le train de munitions entrant en gare de BAUME fut incendié par les tirs de 105, batterie qui nous avait accompagné sur mon ordre - Aucune action des F.F.I.

3° - Le soir du 5, les Allemands arrivant par la route de BESANCON, ont repris le pont sur le DOUBS, nous obligeant à nous replier sur la rive droite de la rivière. Pendant toute la nuit du 5 au 6, nous avons harcelé l'ennemi qui défilait en direction de BELFORT.

4° - Encerclés pendant 24 heures nous avons été délivrés par un détachement envoyé à notre secours par le Général DUVAL (décédé).

5° - Pendant toute la journée du 5, la route de BELFORT a été coupée, c'est la mission que j'avais reçue ; mais j'affirme qu'aucun F.F.I. ne s'est jamais présenté à moi pendant l'action. Ceux qui ont été tués le furent le lendemain à titre de représailles.

Voilà les faits tels que le principal témoin de cette affaire les a enregistrés dans son journal de marche et dans son compte-rendu au Général de LATTRE de TASSIGNY.

Veuillez agréer Monsieur le Directeur l'expression de mes sentiments distingués

Signé : Général GUILLEBAUD

Domaine « les Deffends » BUNZAC (Charente)

Dès qu'il a connaissance de cette lettre, M. GUINCHARD m'en fait part par téléphone et ne comprenant pas les termes de cette lettre en contradiction complète avec la réalité des faits, je lui conseille de prendre contact avec le Général TOCHON, qui, comme adjoint du Colonel GUILLEBAUD, commandait le détachement du 4^{ème} R.T.T. qui se présente à BAUME le 5 septembre au petit matin.

C'est ainsi que le Général TOCHON adresse le 19 Septembre 1967 la lettre en copie ci-après à M. le Directeur Général de l'O.R.T.F.

Le Général LOYS TOCHON

Paris le 19 septembre 1967

Monsieur le Directeur Général,

Informé par Monsieur GUINCHARD des observations adressées à l'O.R.T.F. par le Général GUILLEBAUD, à la suite de l'émission évocatrice des combats menés à BAUME-les-DAMES les 5 septembre et jours suivants, je dois à la vérité historique d'attester officiellement qu'aucune erreur n'a été commise dans l'émission :

1° - J'avais l'honneur de diriger sur place, le 5 septembre 1944, les opérations visant à couper, à BAUME-les-DAMES, la retraite de la II^o Panzerdivision sur l'axe BESANCON - BELFORT (Route et voie ferrée).

2° - Au cours de l'opération, j'ai reçu dans la journée du 5 septembre du capitaine BESANCON qui commandait les F.F.I. du DOUBS, l'offre d'intégrer son Bataillon à mon dispositif pour élargir la tête de pont conquise sur la rive ouest du DOUBS.

3° - J'ai accepté cette offre imprévue et bien utile. Chacun sait à BAUME qu'elle n'a pas été sans entraîner des pertes dès le 5 septembre au soir, lors de la contre-attaque des blindés allemands.

4° - On peut fort bien expliquer que le Général GUILLEBAUD, mon chef de l'époque, n'ai pas trouvé traces des faits ci-dessus dans ses notes. Mon bataillon avait été lancé loin en avant des autres éléments du régiment et l'emploi du bataillon F.F.I. n'avait pas été prévu dans les ordres d'opérations : on ignorait sa présence dans la région. Il s'est agi d'une intervention bénévole et inopinée que mon chef de l'époque, occupé ailleurs, a pu ignorer, mais dont l'authenticité ne peut être niée.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur Général, l'expression de mes sentiments de parfaite considération

Signé : L. TOCHON

1, RUE Jacques OFFENBACH

PARIS 16^{ème}

La mise au point nécessaire est ainsi faite par une personne hautement qualifiée auprès de la Direction de l'O.R.T.F. et M. GGUINCHARD résume fort bien la situation dans la note officielle dont vous trouverez la copie ci-après.

NOTE à l'attention de Monsieur le Directeur Général, sous couvert de M. le délégué du Directeur Général aux Stations Régionales.

J'ai l'honneur de vous communiquer les éléments de réponses à la lettre du Général GUILLEBAUD concernant l'évocation télévisée sur la Libération de BAUME-les-DAMES donnée en nouvelle diffusion le samedi 9 septembre 1967 sur la 1^{ère} chaîne au cours de l'émission « IMAGES DE NOS PROVINCES ».

Ainsi que vous le constaterez le texte de l'émission reproduit presque mot à mot la note du Général de LATTRE de TASSIGNY dans son « HISTOIRE DE LA 1^{ère} ARMEE FRANCAISE » (pages 143 – 143 – photocopies jointes).

L'illustration comprenait exclusivement, d'une part des vues des lieux où se déroulèrent les combats, d'autre part des photos prises du 5 au 9 septembre 1944 par quelques habitants de BAUME-les-DAMES.

Le seul point de désaccord- je ne me permets pas de dire d'erreur – entre le Général GUILLEBAUD et son ancien Chef porte essentiellement sur la participation des F.F.I. Or le Général de LATTRE est formel (page 142) « A 9 heures..... Notre tête de pont a pris consistance grâce.....ainsi qu'au concours de la compagnie de F.F.I. du Capitaine BESANCON qui a immédiatement rallié notre point d'avant-garde ».

Le Général de LATTRE avait dû avoir communication, non seulement du journal de marche et du compte-rendu du Colonel GUILLEBAUD (qui n'était pas avec l'avant-garde), mais aussi du journal rédigé par le regretté Capitaine BESANCON que m'a aimablement transmis le Colonel MAURIN, chef Régional des F.F.I.

Par ailleurs, contrairement à ce que prétend le Général GUILLEBAUD, M. NICOLAS, Ingénieur des T.P.E. honoraire – Président de l'Amicale F.F.I. m'a confirmé que le 5 septembre 1944, 14 FFI dont 7 Gendarmes avaient été tués et 14 blessés (chiffre officiel du Ministère de la GUERRE) aux côtés des soldats de la 1^{ère} ARMEE. Le lendemain 6 septembre, 6 autres FFI furent fusillés après avoir été capturés par les Allemands.

Le Lieutenant-Colonel TOCHON qui était dans BAUME à la tête du 4^{ème} R.T.T. m'a confirmé les faits en précisant que les F.F.I. s'étaient mis à sa disposition le 5 septembre dès 5 heures du matin, qu'ils avaient participé aux combats et que le repli s'était effectué en fin d'après-midi et non pas le soir.

Ancien de la 1^{ère} Armée Française, je me suis toujours efforcé de respecter la vérité historique en confrontant les textes et les témoignages. Interné par les Allemands en août-septembre 1944 à BESANCON, j'ai pu rejoindre mon pays natal quelques jours après la Libération et recueillir à l'époque le récit de nombreux témoins.

Pour mémoire, je vous rappelle que j'avais réalisé en 1953-1954 une vingtaine d'émissions radiodiffusées et une évocation télévisée le 15 août 1954 sur « Les Armées françaises dans la campagne de la Libération »

Jacques GUICHARD

Chargé du « Bureau de Programmation »

Voici la copie des pages 142-143 de l'HISTOIRE DE LA 1^{ère} ARMÉE FRANÇAISE par le Général de LATTRE qui concernent les faits évoqués.

Extrait de « L'HISTOIRE DE LA PREMIÈRE ARMÉE FRANÇAISE » du Général DE LATTRE DE TASSIGNY

A VALDAHON, GUILLEBAUD interprète dynamiquement l'ordre que lui adresse le Général DUVAL. « La Division, indique celui-ci, manœuvrera de façon à couper au plus loin la retraite de l'ennemi sur la Route Nationale N° 73 route de DOLE-BESANCON à BELFORT)... La situation autorise toutes les audaces. » Trois chars légers, un bataillon et demi d'infanterie, dont une seule compagnie à la fois put être transportés par camions, une batterie de 105, une section du Génie. C'est tout ce dont dispose dans l'immédiat le commandement du R.C.T.3. C'est assez pour qu'il décide d'abattre de nuit les 35 kilomètres qui le séparent encore de Baume-les-Dames.

A une heure du matin, par un clair de lune splendide, ce petit sous-groupement démarre. Une avant-garde s'est assurée par surprise du carrefour d'ETALANS. A 4h30, la colonne – 14 véhicules au total – arrive en vue de BAUME, à 2 km du pont sur le DOUBS : la route est barricadée. A 6 h, les chars de l'Aspirant CAPOASPE, montés par des grappes de Tunisiens, foncent, foudroient le poste de garde du pont, débouchent sur la place de l'église, détruisent à la grenade incendiaire deux automoteurs. A 9 h, bien que les Allemands se soient comme d'habitude ressaisis et occupent toujours le carrefour principal de la ville, notre tête de pont a pris de la consistance grâce à l'apport d'une 2^{ème} compagnie de Tunisiens et d'une batterie de 105 ainsi qu'au concours de la compagnie F.F.I. du Capitaine BESANCON qui a immédiatement rallié notre pointe d'avant-garde. La nationale 73 est coupée : il reste à attendre la prochaine arrivée du complément du sous-groupement.

Vers 10 heures, un train de munitions et de matériel entre en gare venant de BESANCON. Nos canons le prennent pour cible et l'incendient à la sortie d'un tunnel, bloquant sous celui-ci un second train qui suivait. Ainsi le temps n'est pas perdu, mais il commence à paraître long, car les compagnies de renfort ne sont toujours pas signalées. Et pour cause ! Elles ont à faire ailleurs.....

En effet, le commandement ennemi, qui vraisemblablement n'a pas encore réalisé notre irruption, vient d'être servi par le hasard. Sans doute dans le dessein de rester maître de la ligne BESANCON-PONTARLIER dont il ignore que nous la tenons déjà en plusieurs points, il jette sur elle les éléments dont il dispose autour de BESANCON. Le convoi défait à NODS devait former la tête de ces éléments. Mais, derrière lui, il y a du « dur » : un KAMPFGRUPPE de la 11^{ème} PANZER avec une douzaine de chars PANTHER et de l'infanterie portée.

Cette force, dans la matinée du 5, tombe en plein sur le flanc des unités qui font mouvement pour rejoindre le Colonel GUILLEBAUD dans BAUME. La 11^{ème} compagnie du 4^{ème} R.T.T., qui se trouve en queue de colonne est accrochée à ETALANS. Elle réussit à s'y maintenir mais s'y trouve encerclée, et les chars nazis se mettent à escadronner dans toute la zone pour faire leur jonction avec la garnison du camp du VALDAHON.

Durant toute la journée, les combats se déroulent violents et désordonnés. Le Commandant du II / 4^{ème} R.T.T, le Capitaine TIERI est tué au volant de sa jeep. Et les PANTHERS profitent de ce que nos T.D. n'ont pas pu encore arriver dans le secteur faute de carburant, pour pousser des pointes dans toutes les directions.

Dès qu'il se rend compte de ce qui se passe, le Général DUVAL réagit en prélevant chez LINARES qui achève l'affaire de PONTARLIER, le maximum de moyens et spécialement un escadron de T.D. du 7^{ème} R.C.A.

Il les oriente en hâte vers sa gauche pour éviter qu'elle ne soit enfoncée dans des conditions d'autant plus graves que GUILLEBAUD est isolé, à 25 kilomètres plus au nord et que lui aussi est en danger.

Car le groupement blindé qui exécute, sans qu'il le sache encore, un carrousel dans son dos, n'est pas le seul que puisse mettre en ligne le II° PANZER. Alerté sur la situation à BAUME, le commandement allemand se hâte d'engager un deuxième KAMPGRUPPE qui entre en action vers 14 heures. Bientôt nos 3 chars légers et 2 canons de 57 sont détruits, le pont du DOUBS est interdit. A la nage et sous un feu meurtrier, il faut passer sur la rive gauche de la rivière, puis se mettre en « hérisson » sur les falaises qui la dominent. Delà on peut tenir et continuer à barrer par des tirs à vue la grande route de BELFORT. Mais les munitions diminuent (1)...

La journée a été chaude (2). Que réserve le lendemain ?

- (1) Pour l'ensemble de la 3° D.I.A. il reste le 5 septembre au soir une demi-unité de feu d'artillerie et un quart d'unité de feu d'infanterie (L'unité de feu équivaut aux besoins en munitions d'une journée de combats moyen....)
- (2) Signalons que, ce même jour 5 septembre, une soixantaine de parachutistes du bataillon français CONAN, dépendant de la brigade britannique Spécial Air Service exécutèrent un coup de main sur le pont de CLERVAL à 15 kilomètres en amont de BAUME-les-DAMES. Mais eux aussi, durement contre-attaqués, ne purent se maintenir sur la rive droite.

Tous ces documents ont été rassemblés pour permettre au lecteur d'apprécier les difficultés qu'on rencontre lorsqu'on envisage d'écrire l'histoire.

Chacun des combattants voit ce qui se passe autour de lui et n'apprécie pas facilement l'ensemble des combats.

Tous avons eu le plaisir, cette année d'accueillir à BAUME, à l'occasion du 34^{ème} anniversaire de la libération un des premiers blessés des combats de la libération en la personne du Général COUTHURES, en fonction depuis quelques mois à BESANCON. A l'époque, il était jeune Sous-lieutenant et grièvement blessé dès le début de l'attaque; il a subi l'amputation du bras à ORNANS dans des conditions particulièrement dramatiques qu'il a évoquées devant le Caveau Monument au cours d'une allocution improvisée particulièrement poignante.

L. NICOLAS



ANNEXE I

ACTION DES POMPIERS A LA LIBERATION

Un peu d'histoire contemporaine Evénements de 1944

Ce texte est extrait de l'ouvrage « Histoire du Corps des Sapeurs-Pompiers de Baume-les-Dames »

En septembre 1944, lors des combats pour la libération de la ville, plus de 50 immeubles sont totalement détruits et près de 600 subissent des dégâts plus ou moins importants.

Le matériel roulant en service au corps à cette époque se limite à une seule motopompe THIRION 60M3/H, tractée par une camionnette SCHNEIDER, réquisitionnée par les troupes d'occupation lors de leur repli vers le Rhin.

Une grande partie du parc de tuyaux de refoulement ne trouve pas grâce sous les chenilles des chars allemands ou les éclats des milliers d'obus qui s'abattent sur la ville pendant 4 jours.

L'effectif du corps aussi est limité. De nombreux sapeurs-pompiers ont rejoint le maquis, d'autres sont incarcérés dans les prisons allemandes ou dans les camps de représailles.

L'année 44 peut, à tous égards, être considérée comme une des plus dures que le corps de sapeurs-pompiers a connue depuis sa création tant par le nombre et l'importance des interventions auxquelles il a à faire face, que par le comportement des sapeurs qui vivent dans la clandestinité.

Les faits les plus marquants de cette époque débutent avec les combats engagés par les F.F.I. et les troupes de la 1^{ère} Armée Française pour la libération de la ville entre le 6 et le 9 septembre 1944. Le détachement de sapeurs-pompiers, sur la brèche depuis le 5 septembre au matin, méprise constamment le danger pour sauver les biens des habitants soumis à des bombardements continus qui causent de nombreux incendies, indépendamment de ceux provoqués volontairement par les troupes allemandes qui occupent la ville, après le repli momentané des forces françaises sur la rive gauche du Doubs.

Plus de matériel, plus de tuyaux, plus d'eau dans les canalisations détruites par les explosions des obus, il ne reste d'autre solution aux sapeurs que de faire la part du feu sur les toits, en utilisant la hache et la scie pour couper les charpentes et tenter de réduire l'ampleur des dégâts. Ils réussissent dans leur mission mais au prix de pertes en vie humaine.

En effet, en combattant l'incendie qui place de la Loi détruira le quartier des Arcades le 8 septembre 1944, vers 17h30, quelques heures avant l'arrivée des troupes américaines venant de Besançon, plusieurs sapeurs-pompiers sont blessés en service commandé, par l'explosion d'un obus de fort calibre.

Le sapeur auxiliaire Pierre REGAD est tué sur le coup, le sergent-fourrier Marcel COEURDEVEY blessé grièvement sera amputé d'une partie de la jambe droite, les sapeurs-auxiliaires Paul REGAD et Charles GRAMMONT, de même que le sapeur André DUCHENE, reçoivent pour leur part, de nombreux éclats ainsi que le lieutenant RAYNAUD, chef de détachement, légèrement blessé au visage.

Baume-les-Dames libéré dans les premières heures le 9 septembre, les troupes allemandes se replient en direction de l'Isle-sur-le-Doubs et Montbéliard. La population qui compte ses morts, plus de 50 et de nombreuses pertes matérielles, retrouve enfin le calme ; mais d'autres événements liés au stationnement des militaires dans la région vont encore causer d'autres émotions aux Baumois.

Le 26 octobre 44, en soirée, un incendie se déclare dans le hall de la petite vitesse, à la gare de Baume. La sirène n'étant pas encore rétablie, les sapeurs-pompiers sont alertés individuellement pour ne pas créer de nouvelles paniques. C'est pourquoi les secours interviennent avec un certain retard. L'incendie concerne un dépôt de munitions que les sapeurs-pompiers réussirent à préserver.

Seul un stock de planches de bois d'œuvre et parquet sera détruit ainsi qu'une partie de la toiture du bâtiment. 220m de tuyaux de refoulement sont utilisés.

Le 9 novembre 1944, nouvelle alerte en provenance de la gare de Baume où un incendie ravage un train de munitions. Le détachement de sapeurs-pompiers, commandé par le lieutenant RAYNAUD intervient à 21h15. Le feu a pris naissance dans un wagon d'explosifs. Les autres voitures du convoi sont encore reliées entre elles. Une autre rame avec un chargement identique stationne dangereusement sur une voie de garage voisine. Les risques d'une destruction de la ville sont énormes et une partie de la population est évacuée.

Le piquet militaire cantonné à la gare désaccouple aussitôt les wagons de tête et au décharge les munitions, pendant que les sapeurs mettent en œuvre plusieurs lances. Il faudra 4 h d'effort pour circonscrire le sinistre, un des plus graves par conséquent dans l'histoire de la cité de Ste-Odile, lorsqu'on saura que les flammes léchaient déjà des wagons remplis de mines.

Aucun blessé à déploré mais le matériel du service incendie sera encore fortement endommagé. 60 m de tuyaux seront nécessaires pour cette opération.

Le 6 février 1945, les sapeurs-pompiers interviennent également pour un feu dans un dépôt d'essence de l'armée place du Breuil. Le capitaine PILOT commande le détachement. 120m de tuyaux de refoulement sont utilisés. L'essence représente un agent très propice au feu. 2 extincteurs permettent de stopper temporairement la propagation du sinistre sur quelques nourrices de carburant pendant qu'une petite lance éteint les véhicules enflammés.

L'intervention des sapeurs-pompiers permet de limiter le feu et d'éviter sa propagation aux immeubles voisins tout en protégeant les véhicules militaires garés à proximité d'un second dépôt d'essence.

Au cours de cette intervention, le sapeur Loris BARDI, arrivé avec le premier détachement, est grièvement brûlé au visage et aux mains par l'explosion d'une nourrice.

Trois ans plus tard, le 15 juillet 1948, le ministre de l'Intérieur décernera, à titre collectif, au corps des sapeurs-pompiers de Baume-les-Dames la médaille de bronze pour acte de courage et de dévouement accompli en période de guerre avec la citation suivante :

« Du 5 au 9 septembre 1944, de jour comme de nuit, sous le feu de l'ennemi, a combattu les incendies qui faisaient rage dans la ville. 54 immeubles ont été détruits, mais plusieurs quartiers qui auraient été la proie des flammes, ont été sauvés grâce au courage, sang-froid et dévouement du corps des sapeurs-pompiers. »

Le personnel suivant recevra cette décoration à titre individuel, pour sa brillante conduite durant l'opération :

Lieutenant RAYNAUD
Adjudant CEDOZ

Sergent COEURDEVEY
Sapeur DUCHENE

Sapeur REGAD
Sapeur HAAG

Sapeur SCHURCK
Sapeur BARDI

Cette citation, obtenue grâce à l'action courageuse des sapeurs-pompiers nommés précédemment, donne le droit aux membres en activité du corps de sapeurs-pompiers de BAUME-les-DAMES, de porter la fourragère tricolore avec ferret « guerre 1939-1945 ».



ANNEXE II

TEMOIGNAGES

1^{er} Témoignage :

Il s'agit du témoignage peu connu de Marie-Louise ORCEL jeune Baumoise qui résidait à dans le village de COUR à l'époque des faits en 1944.

N'ayant qu'une vue incomplète des événements, elle ne peut que rapporter ce qu'elle a vu ou entendu à ce moment-là, mais cela restera tout de même un témoignage unique, évidemment partiel qui rend hommage à ceux qui se sont battus pour la libération de notre cité.

Ce texte est extrait de l'ouvrage « La libération de Baume-les-Dames » édité par l'association « Renaissance du vieux Baume » à l'occasion du 60^{ème} anniversaire de la Libération.

Cour le 26 juillet 1944

Y aura-t-il beaucoup de choses à relater jusqu'à la fin de cette guerre ?

Cette fin qu'on sent proche, cette fin qui s'annonce par de tristes événements. Je vais essayer de noter les plus importants, non de peur de les oublier, ce qui est bien impossible, mais pour les garder plus précis.

- 6 juin :** Débarquement des alliés en Normandie.
- 7 juin :** Dans la région, comme dans toute la France d'ailleurs, les hommes se regroupent dans les bois pour former des noyaux de résistance.
- Du 8 au 20 juin :** Situation assez calme, les actes de sabotage de résistance se multiplient, tant sur les routes que sur les voies ferrées.
- 20 juin :** Les Allemands vont attaquer dans les bois de LOMONT où la résistance s'est établie. Bien trop mal armés pour se défendre, ils se sont dispersés pour rejoindre leurs domiciles respectifs (sauf toutefois une équipe de sabotage et les chefs). Arrestation par les Allemands du fermier de Surfer qui ravitaillait la résistance. Ce père de huit enfants a été interné à la Butte après avoir vu brûler sa ferme.
- 28 juin :** Recherche au Val de Cusance de messieurs SIMON par les Allemands. Ils menacent de mettre le feu au moulin si les meuniers ne se rendent pas dans les 48 h. Emotion générale, mais la menace n'est pas exécutée.
- 2 juillet :** Les sabotages continuent et il est à peu près impossible de circuler tant sur la ligne de Besançon que sur la ligne de Montbéliard.

- 12 juillet :** Arrivée à Baume de 400 Cosaques escortés d'Allemands. Ils sont affreux et pour comble, dévalisent jardins et arbres fruitiers.
- 14 juillet :** Départ tôt le matin, des Cosaques. Tout est calme à Baume. Seules de magnifiques gerbes de fleurs décorent le monument aux morts. Mais le soir, la population défile en chantant la Marseillaise et finit la soirée aux promenades avec des farandoles et des batailles de confettis.
- 23 juillet :** Depuis la veille à 10h 30, Jean BILLEREY, faisant partie de la résistance est à Montivernage chez Mr MULLER (résistant à ne pas confondre avec le chef de la police allemande MÜLLER qui opère pour le renseignement ennemi à Baume). Ce 23 juillet à 9h du matin, les Allemands perquisitionnent la ferme pour le trouver. Ils essaient de le faire parler. Pour y arriver, ils n'hésitent pas à le torturer. Ils lui ont cassé les bras en 3 endroits, enfoncé le thorax, talonné le front de leurs bottes, déchiré les lèvres et la figure. Aucun secret n'est sorti de la bouche de ce malheureux qui est mort en insultant ses bourreaux. Un domestique de culture a été tué, un fils Muller emmené et la ferme brûlée.
- 23 juillet :** Un câble téléphonique est saboté en bas de la Cude.
- 25 juillet :** Enterrement à Clerval de Jean BILLEREY. Cérémonie digne d'une telle mort.
- 29 juillet :** Sabotage du tunnel de Bois-la-Ville. Monsieur CANET, disparu depuis quelques jours, est trouvé mort. Il a payé de sa vie une liste de dénonciations.
- 16 août :** A 6h du matin, à Cusance, la résistance emmène les P.... M.... (mère et fille). Elles ont avoué 15 dénonciations avant de mourir.
- 17 août :** Avancée alliée sur tous les fronts. A Besançon, la résistance abat d'un coup de révolver la fiancée de Jean BILLEREY, soupçonnée de l'avoir dénoncé. Pistée depuis quelques temps, elle est tuée par un cycliste, sur la dernière marche des Glacis.
- 19 août :** Les Allemands encerclent la gendarmerie et la garde mobile. 4 de ces malheureux sont pris et les autres se sont sauvés pêle-mêle dans les environs.
- 20 août :** Les 4 gendarmes capturés par les Allemands sont relâchés et se croyant sauvés, regagnent tous leurs postes.
- 26 août :** MÜLLER qui habite Baume depuis bientôt 4 ans, est le grand chef du ravitaillement mais aussi de l'espionnage allemand. Devant quitter Baume, il décide de raccompagner sa bonne à Salins son pays. MÜLLER et sa bonne embarquent donc dans une voiture, et dans un autre véhicule, le chauffeur et les malles. En montant la côte à la sortie de Grosbois, la résistance attaque à coups de grenades et de mitraillettes. MÜLLER est tué au volant ainsi que sa bonne. La deuxième voiture est coupée en deux et le chauffeur grièvement blessé. Des renforts allemands arrivent. Un combat s'en suit. Il y a quelques Allemands blessés. Ils sont ramenés à l'hôpital de Baume ainsi que le cadavre de MÜLLER. Le chauffeur est conduit à l'hôpital de Besançon où il meurt. Inutile de décrire la rage des Allemands qui ont brûlé 5 fermes à Grosbois.

- 27 août :** A 8h du soir, on voit une épaisse fumée s'élever entre les montagnes et des lueurs rouges d'incendie. Sechin connaît à son tour les horribles conséquences de la guerre. La résistance a attaqué dans ce village un des innombrables convois qui circulent sans arrêt sur les routes nationales. Il y a une dizaine de camions hors d'usage. En représailles, le village est entièrement détruit par le feu, ainsi que le village du Chenôt.
- 28 août :** Quelles journées affreuses nous passons ! Nous vivons dans l'attente d'éventuelles catastrophes. On commence à avoir des détails sur les drames de Grosbois et de Sechin. Il y a une victime à Grosbois, un homme qui voulait rentrer dans sa maison en flammes pour sauver quelque chose, est abattu par un Allemand. 7 otages sont fusillés à Sechin, le maire et entre autre 4 hommes de la famille REICHENBACH. Un homme demande qu'on lui épargne sa maison, il a sa femme malade et non transportable. Ils n'ont pas brûlé sa maison mais ont fusillé cet homme. Il y a encore des escarmouches dans les bois aux environs et on entend encore quelques rafales de mitraillettes. C'est l'auto TRIMAILLE de Cour qui est réquisitionnée pour transporter le corps de MÜLLER à Besançon où il doit être incinéré. Nouvelle rafle de vélos. C'est un groupe de l'infanterie Allemande qui les a pris pour partir avec.
- 29 août :** Mme CHATEY (la femme de Marius) était venue se réfugier chez des parents à Ougney, ne se sentant pas en sécurité à Besançon. Elle est venue à Grosbois pour l'enterrement de son frère Mr BRANGET tué dans les représailles de Grosbois. Après l'enterrement elle retournait à Ougney avec ses 2 garçons et le fils BRANGET ; Ce qu'il y a eu, personne ne le sait mais ces 4 personnes sont trouvées tuées sur le bord de la route, vers le Belvédère. Un des garçons a la figure toute déchirée et on se demande ce qu'ont subi ces malheureux avant de mourir.
- 30 août :** Un convoi d'Allemands est arrivé et on ne rencontre plus que ces hommes, mitraillette à la main qui n'ont pas l'air de vouloir être indulgents. Couvre-feu à 9h. Tout rassemblement de 3 personnes est interdit et les rattroupements sont dispersés sous la menace des mitraillettes. Les familles MATHEY, MIROUDOT et HENRIEY ont dû évacuer leur logement en une 1/2h pour laisser la place à ces messieurs.
- 31 août :** Journée assez calme, mais quelques bicyclettes ont encore changé de propriétaire. Ils entrent dans les maisons, font leur choix et emportent ce qui leur plaît le mieux, entre autre, les montres.
- 1^{er} Septembre :** Départ des troupes occupantes, vite remplacées par de nouvelles, venues du Valdahon. Nouveau départ de 10 Baumoises à la résistance. Arrivée à Verdun des alliés qui ont franchi la frontière italienne à Vintimille.
- Mardi 5 septembre 1944** Les alliés arrivent à Baume. A 6h ce matin, la mitrailleuse et le canon tonnent sur le pont de Baume. Tout crépité autour de Baume. Est-ce une attaque de la résistance ? Il fait encore nuit et une angoisse affreuse s'empare de tout le monde. Si la résistance fait une attaque, les représailles vont suivre et chacun prépare papiers et vêtements pour partir en cas de danger. Des camions et des chars circulent maintenant sans arrêt sur la route de Pont-les-Moulins et le pont. Le jour se lève et on s'aperçoit que les hommes qui sont dans les camions ne sont pas habillés en vert. Le bruit commence à circuler. « Ce sont les Américains » ; en effet on distingue le kaki des uniformes et les convois continuent de passer. Les maquisards suivent en colonnes. La population est en délire et ne tenant

plus en place se précipite au bord de la route. Ce sont des Tunisiens qui arrivent, heureux. Tout le monde fou de joie veut leur serrer la main, leur dire quelque chose. Les convois de maquisards suivent et tout le monde est ému de voir passer ces hommes de Baume si heureux de rentrer dans leur pays libéré. Ils ont une grande barbe et pas bien beaux, mais tout le monde est fier d'acclamer ceux qui ont contribué à la libération de Baume. Le premier prisonnier boche est pris au pont et s'est fait battre par la population. Il y a encore des escarmouches car les Allemands sont retranchés aux gardes mobiles et ne veulent pas se rendre. Ils se sont aussi dispersés dans les bois du château Simon et tirent sur les convois qui arrivent. Des mines posées sur la route de MI-Cour sautent. Il y a quelques blessés Tunisiens. Ils sont soignés à la maison ROY par le docteur BÜTTERLIN et des infirmières bénévoles.

13 heures :

Oh l'horreur de la guerre ! Qui aurait dit que ces affreuses choses se passeraient sous nos yeux ! Et pourtant cela est ! Nous sommes rentrés ce matin heureux de voir nos braves kakis, tout contents, plein d'enthousiasme, sans nous douter que nous allions encore vivre des moments affreux. Les Allemands massés aux gardes mobiles et aux P.T.T. ne veulent pas se rendre et depuis ce matin le bruit assourdissant de la canonnade se répercute contre les montagnes, 3 trains de munitions ont sauté à 11h au milieu d'un fracas épouvantable. On attend du renfort américain mais quand arrivera-t-il ?

Mardi à 13h30 le canon tonne. On est vraiment plus tranquille dans les maisons. Nous partons donc avec chacune une valise et un manteau. Maman veut que nous allions à Sous-Buin, mais arrivées vers la maison BERNASCONI, nous apercevons les soldats français qui se dispersent dans les prés autour de Sous-Buin. L'endroit n'est donc pas prudent et nous retournons au village. Thérèse, de sa cave près de l'église nous voit rentrer et nous décide à rester près d'elle. Il faut se faire une place au milieu de tout un monde déjà installé là et l'horrible vision de débâcle commence. Tous nos pauvres hommes de la résistance, arrivés triomphants ce matin, en loques maintenant qui se sauvent à Sous-Buin pour essayer de passer l'eau et de filer. Il y a les blessés qu'on transporte dans de sales brouettes, Bébert LAURENT d'abord, le bras blessé et qui saigne, il a un pansement de fortune et on arrive à le transporter chez lui, aux Pipes. Il y a Louis PERNOT, rapporté dans sa toile de tente, rouge de sang. Mme GRAVE, Blanche PAUTHIER et MAMO viennent le soigner. Une balle lui a traversé l'épaule mais le poumon est perforé. Il perd beaucoup de sang. Il est très faible mais ne se plaint pas. Il y a encore quelques blessés mais moins graves, quelques égratignures aux bras et aux cuisses. On les installe à l'usine et c'est la file des hommes valides, l'air si misérable qui essaient de se sauver en traversant le Doubs. La canonnade reprend de plus belle et il faut se terrer à la cave. Les autos allemandes arrivent et prennent position au village. Le poste des chefs revient s'établir dans la cave de Thérèse, mais ils nous engagent à y rester, nous affirmant qu'il n'y a aucun danger pour nous. Nous ne sommes pas très fiers, mais enfin nous prenons patience. Pendant ce temps-là, les batteries canonrent et il y a de nouveaux blessés, Mr NEDEY du faubourg, Mr MARION qui, blessé est installé dans la maison CHABOD, le charron a été achevé par un Allemand et la maison qui l'hébergeait a été brûlée. Les nouvelles commencent à arriver à Baume. La résistance occupe le Château HUGON et tire de toutes les fenêtres. La maison SIGUST au-dessus de Chamars a brûlé aussi. Ce sont les Allemands qui sont venus ouvrir la porte pour en faire partir les occupants. Mr FAIVRE est tué en face de la scierie. A 11h du soir, les Allemands demandent qu'on occupe la cave du fond pour leur laisser libre la première. Nous commençons à entrevoir des suites fâcheuses à ce voisinage et avec leur permission nous sortons et finissons la nuit dans la cave de Mme JACQUET.

Et notre vie de bohémiens commence. Nous sommes 30 dans cette cave dont 11 enfants passablement mal élevés. Il y a bien quelques couvertures mais bien insuffisantes et la nuit est bien pénible. Nous sommes entassés les uns sur les autres, à peine couverts et meurtris par le sol bien dur. On n'est guère plus brave le mercredi et on commence à désespérer de la fin puisque les renforts attendus n'arrivent pas. On vit de tartines de confiture et d'eau et on a bien de la peine à calmer tous ces gosses qui sont insupportables et les mamans énervées ne savent plus que donner des claques ce qui ne réussit pas toujours et une nouvelle nuit arrive, pareille à la première, c'est-à-dire affreuse. Il est presque impossible de fermer l'œil et on est tellement meurtri qu'on ne peut plus bouger.

**Jeudi 7
septembre**

Toujours rien de nouveau. Il y a quelques accalmies, mais d'assez courte durée. L'après-midi, nouvelle émotion. Fernand CHANEY fait son apparition à Cour avec sa grande barbe qui fait assez voir aux Allemands ce qu'il est. Ils le cherchent et décrètent que si dans 10 mn il n'a pas reparu, ils brûleront le pays. Il se rend aux Allemands, discute et finit par obtenir une relative liberté mais nous avons une peur qui peut compter. Marcel LECUYER et Mimi BOILLOT sont aussi faits prisonniers et emmenés dans la cave de Thérèse. Notre cave est relativement calme, le canon tonne toujours et les gosses aussi énervés que les grandes personnes, ne nous permettent pas de nous reposer.

**Vendredi 8
septembre**

La canonnade reprend de plus belle et nous sommes bien dans la ligne de feu puisque la batterie allemande est installée à Croyot et les Américains sont en position vers les Cités dans la côte d'Ocrocy. On parle de renforts qui arrivent, des chars, mais on n'espère plus guère, d'autant plus que le pont a sauté ce qui complique encore l'arrivée des troupes. Dans l'après-midi, nouvelle émotion dans la cave, un obus tombe avec fracas juste sur la maison JACQUET. Il y a pas mal de tuiles et de tôles arrachées mais tout le monde était à l'abri et les dégâts ne sont que matériels. Ce n'est qu'assez longtemps après qu'on ose s'hasarder à regarder les dégâts. A 8h30, nouveau campement de nuit mais on n'a pas le loisir de se reposer longtemps. A 11h, bruits de pas et voix étouffées dans la rue ; on entrouvre la porte et reconnaissons les hommes du maquis avec Mlle Emy, ils ont fait prisonniers la presque totalité des Allemands du village ; avec quelle angoisse nous avons attendu la suite des événements, craignant qu'un Allemand isolé ne rejoigne le poste et donne l'alerte. Les minutes nous ont paru des siècles. De nouveau du bruit devant la cave. Thérèse et Georges arrivent affolés avec Mamo qui fait une crise de nerfs, pleure, tremble, claque des dents, enfin elle revient à elle et ils nous expliquent qu'ils ont assisté à la prise du poste boche par les F.F.I. A l'arrivée des F.F.I., ils se sont mis des couvertures sur la tête, mais la bagarre s'est déroulée à 5 m d'eux et ils ont vu mourir le chef de poste ; mimi BOILLOT, de ce fait est libéré. Un F.F.I. entre dans notre cave, pensant y trouver sa femme. Il nous dit de prendre courage car nous serons délivrés demain matin, les Américains construisent un pont pour franchir le Doubs. Mais le restant de la nuit est absolument hallucinant et on se demande vraiment comment on n'est pas devenu fou. Jusqu'à 3h du matin nous avons subi une canonnade absolument effroyable, toujours en pleine ligne de feu et c'est vraiment notre mort que nous attendions au fond de cette cave noire, ébranlée depuis tant d'heures.

A 3h juste, la nouvelle est pourtant rassurante, C'est Mlle EMY qui vient nous la communiquer ; n'ayez pas peur, voici les Américains. Ce n'est plus l'enthousiasme du mardi mais enfin si notre joie est moins expansive, elle n'en n'est pas moins grande et comme pour nous rassurer tout à fait, la canonnade cesse presque complètement. Et le jour se lève, qui nous incite à nous hasarder un peu dehors. Mr PAUTOT et François

MOUTEL sont montés au logement JACQUET préparer le café aux soldats et ils n'ont pas trop de peine à nous décider d'aller les voir. Je me trouve un peu éberluée au milieu de ces hommes qui nous saluent bruyamment dans leur charabia. Ils nous disent bonjour, mais je suis vite lasse de cette exubérance et de ce langage dont bien sûr je ne comprends pas un mot. Je redescends à la cave, les poches bourrées de gâteaux, bonbons et chewing-gum. 1h après leur arrivée, tous les soldats équipés se rassemblent dans la rue de l'église, bien en ordre. Leur chef donne les consignes et ils repartent, au pas, vers Baume. Tout le pays rassemblé pour les voir, se retrouve, s'embrasse et pleure. Nous rentrons chacun chez nous, mais par mesure de précaution, nous laissons tout notre matériel à la cave ; et la journée se passe, bien calme. Il reste à Cour quelques Américains qui patrouillent et recherchent les quelques Allemands qui ont réussi à s'esquiver. Une épaisse fumée s'élève des maisons de Baume, mais la canonnade est pratiquement finie. Les Américains travaillent avec acharnement à refaire le pont (sauté le mercredi) qui permettra aux renforts de passer plus facilement. Les ordres sont donnés pour que ce travail soit terminé le soir. Dans l'après-midi, les bobards commencent à circuler. La 7^{ème} division blindée allemande est entre Besançon et Baume disent les soi-disant bien informés et elle va sûrement attaquer, ils vont faire ressauter le pont.... Si bien que maman, ébranlée par ces jours d'angoisse, s'affole. Elle ne veut plus revoir la cave et veut absolument s'en aller. A 5h du soir, les F.F.I. nous font traverser en barque à Sous-Buin et nous attaquons allègrement les 20 km qui nous séparent de Servin. Nous arrivons à 8h15 et au milieu de ce calme presque incroyable, de cette sympathie si affectueuse que nous trouvons, nous avons depuis 5 jours, le bonheur de pouvoir dormir. Nous sommes restées jusqu'au mardi à Servin et jusqu'à cette date nous n'avons plus rien su des événements.

**Mardi 12
septembre**

C'est ce mardi 12 septembre que Baume enterre les 25 F.F.I. tués au cours de la libération. La veille, ils ont relevé le corps de Louis PERNOT, mort de ses blessures et que son vieux papa avait enterré la nuit dans son jardin. Ils ont tous été enterrés au caveau municipal au cours d'une bien émouvante cérémonie pour laquelle le préfet est venu de Besançon. Il y a Louis PERNOT, Jean Belot, Marcel LECUYER, Michel MAIROT, Marcel HOSATTE, Léon COQUARD, Claude CHARRIERE de Cusance, Pierre REGAD, CACHOT de Bretigney, 8 gendarmes et d'autres encore, Bruno DOSSO, fusillé en sortant de l'abri. Le spectacle de Baume en ruine est absolument désolant. Les F.F.I. déblaient et surtout ramassent les projectiles non éclatés qui jonchent encore les rues. Ils ont installé leur P.C. aux gardes mobiles et occupent le tribunal. On retrouve encore de nouvelles victimes, 2 Tunisiens à la Boussetotte ; on retrouve également le corps calciné de Mr MARION dans les débris de la maison CHABOD, dans le Doubs le gendarme GUICHARD, Marius SAINPRIS de Servin derrière le foyer baumois. On commence à avoir des nouvelles, les Américains sont au Nord de Gray, ils ont libéré Pont-de-Roide et Villersexel, malgré une forte résistance de l'ennemi, on comprend cette fois ce que ces phrases veulent dire ! Tout est calme au pays, il y a d'importants mouvements de troupes à Baume, les camions et les autos américaines circulent en masse et à une vitesse vertigineuse, ce n'est pas encore pour eux la crise de l'essence, le ravitaillement est un peu moins sévère, nous avons touché sans tickets, 80g de beurre par personne, 200g de gruère, des pâtes et de la confiture.

**Jeudi 16
septembre**

Il y a encore des blessés à l'hôpital. NEDEY du faubourg a des éclats d'obus plein les bras et les jambes. Marcel COEURDEVEY a une jambe broyée, Bourlat DUCHENE des éclats d'obus dans le dos, ce soir on l'a transporté à Besançon pour l'opérer. Micheline MOPIN blessée dans l'abri est elle aussi transportée à Besançon pour l'amputation d'une jambe.

Marcel GROSERRIN, qui pendant toute la libération a travaillé avec la résistance entre officiellement dans les rangs des F.F.I.
A Baume, les sinistrés s'installent tant bien que mal. On crée pour eux une soupe populaire.

**Lundi 25
septembre**

Les Allemands avaient réussi à couper la route du ravitaillement dans la région d'Arnhem, les renforts alliés amenés aux points faibles l'ont repris. Les Français amorcent une attaque vers Belfort. Les renforts arrivent toujours. De nouveaux majors et infirmiers arrivent à Baume. Ils doivent opérer sur le front les blessés non transportables et attendent l'attaque de Belfort.

**Mardi 26
septembre**

Les F.F.I. arrêtent Mme Cxxxx qui ravitaillait avec tant de gentillesse les Allemands.

**Samedi 30
septembre**

De grands renforts continuent d'arriver pour le front de Belfort, en grande partie, des troupes coloniales, des chars et des canons. Il y a une batterie de D.C.A. à Sous-Buin, une autre vers le pont. Dans l'après-midi un avion allemand a mitraillé un convoi.

**Mercredi 4
octobre**

La D.C.A. de Buin a tiré ce matin sur un avion allemand qui a certainement été touché. Il serait tombé, paraît-il à Hyèvre-Paroisse.

**Samedi 7
octobre**

Des avions allemands survolent la région. Ils sont attaqués par la D.C.A. de Buin et du pont. En début d'après-midi, on a vu un avion boche touché, piquer et traîner de la fumée. Il a du tomber vers Clerval. L'Allemagne a subi aujourd'hui sa plus forte attaque aérienne. 5000 forteresses volantes l'ont pilonnée.

**Dimanche 8
octobre**

Installation à la maison du bureau de la D.C.A. et de 6 chefs. Le canon a tonné toute la journée.

**Vendredi 13
octobre**

Démobilisation des F.F.I. Il ne reste à la caserne que les volontaires qui ont signé un engagement dans l'armée régulière. Leur départ n'est pas encore fixé.

**Lundi 16
octobre**

Passage à Baume des camions transportant les gars du maquis du Cantal.

**Mardi 17
octobre**

L'eau monte est menace d'inonder les canons de la D.C.A. au bord du Doubs.

**Vendredi 20
octobre**

Une trentaine de boches est signalée dans les bois derrière Pont-les-Moulins. Les soldats sont partis en patrouille et cette après-midi nous avons entendu plusieurs coups de feu.

**Dimanche 22
octobre**

Passage d'avions allemands.

**Mercredi 25
octobre**

Cette nuit des bombes ont été lancées chez Cxxxx, Txxxx, commandant Pxxxx, des anciens collaborateurs, malheureusement ce sont les maisons voisines qui ont le plus souffert.

- Samedi 28 octobre** On parle à nouveau de la démobilisation des F.F.I. les engagements qu'ils ont signés à la caserne sont sans valeur.
- Mercredi 1^{er} novembre** A Baume, après la messe, émouvante cérémonie au caveau municipal, recouvert de fleurs.
- Jeudi 9 novembre** Un train de munitions saute en gare de Baume. Il y a 8 wagons de munitions gardés par une sentinelle. Il s'agit d'un sabotage qui a eu lieu vers 21h. La sentinelle a tiré, mais l'homme a pu dévaler le talus et filer. A partir de ce moment les détonations se succèdent sans arrêt et le ciel au-dessus de Baume est tout illuminé. 2 soldats se sont portés volontaires pour décrocher les wagons encore intacts. Ils ont réussi à les isoler, si bien que le désastre a été bien atténué. A 2h du matin, Baume retrouve son calme et les habitants voisins de la gare, qui ont tant craint la catastrophe sont heureux de n'avoir que quelques tuiles cassées à leur toiture.
- Samedi 11 novembre** Il y a longtemps que Baume n'a pas eu une telle fête nationale ! Visite du général BETHOUART, réception du général sur la place de l'église par un régiment colonial, messe patriotique à laquelle il assiste, visite au monument aux morts de 1914 puis au caveau municipal où après la minute de recueillement et la sonnerie « aux morts » Mr BESANCON fait une allocution, appel de tous les « morts pour la France ».
- 18h départ du 36^{ème} groupe de D.C.A.
- Dimanche 12 novembre** Installation à la maison de la popote du 34^{ème} groupe de D.C.A.
- Jeudi 16 novembre** Les convois passent de plus en plus nombreux sur la route de Maîche.
- Dimanche 19 novembre** Départ du 34^{ème} groupe de D.C.A.
- Lundi 20 novembre** Installation du 32^{me} groupe de D.C.A.

... La guerre s'éloigne de Baume, mais la victoire définitive est encore bien loin....



Témoignage :

(Source : cahiers du club histoire n°1 – Septembre 1994)

Il s'agit du témoignage de Mr et Mme SEVOZ, jeunes mariés récemment installés à Baume comme vétérinaire et qui résidaient Faubourg de Besançon (aujourd'hui Avenue Kennedy) face à l'hôpital, dans un vaste bâtiment en U qui abritait entre autres une ferme (NACHIN) et les entrepôts du « Syndicat agricole ». Ils étaient idéalement placés pour observer la retraite allemande.

« Fin août 1944 commence le reflux des soldats allemands logeant au rez-de-chaussée, sur la rue, nous sommes aux premières places pour apprécier la débâcle ennemie. Un jour, des russes (probablement Ukrainiens, Turcomans, etc... agglomérés à la Wehrmacht) que les Allemands présentent aux Français en disant « voici vos alliés ». Il s'agit de demi-sauvages, n'ayant d'autres moyens de subsistance que le pillage. Ils circulent à cheval avec des voitures hippomobiles en osier tressé. Les bridons de chevaux sont faits de cuir noir, non cousu mais noué, quelquefois décoré de petits coquillages. A l'étonnement des baumois, ils se baignent nus sur leurs chevaux et pêchent à la grenade des poissons qu'ils grillent sur le bord du Doubs. Ils n'ont jamais vu de bicyclettes et cherchent, en vain, à allumer leurs cigarettes au contact de leurs phares... Pour fumer, ils s'emparent dans les maisons des livres de petit format, au papier fin, du type missel, dont les pages leur servent pour rouler leurs cigarettes.

Dans les premiers jours de septembre, la retraite s'amplifie : c'est un incessant défilé hétéroclite avec de nombreux blessés utilisant tous les moyens de transport disponibles : l'un d'eux par exemple est allongé dans la caisse d'un triporteur du « caïfa » tandis qu'un autre se sert de fusils comme béquilles:

Dans cette débandade, un groupe de soldats allemands pénètre dans la cour du Syndicat, se défait rapidement de ses uniformes et de ses casques et nous demande des annuaires des Postes pour avoir une carte indiquant la direction de la Suisse. Arrive alors un officier, immense, impeccablement vêtu, qui dégaine son revolver et ordonne aux déserteurs d'être à leur poste dans les cinq minutes. L'ordre est promptement exécuté et tous ces hommes s'alignent en position de tir derrière le mur d'entrée...

Le 05 septembre, lorsque les combats commencent, nous nous réfugions dans la cave de la maison voisine, celle des dames HAAS, qui communique avec celle de la famille NACHIN. Sorti pour aller chercher quelques affaires chez nous, je me retrouve face à un énorme char allemand (Panther sans doute) qui cherche à m'écraser ; je lui échappe en me plaquant contre la façade ; sa tourelle atteint presque le niveau du balcon du 1^{er} étage. Sa puissance de feu est telle qu'au premier obus qu'il tire, le souffle dégage brutalement le larmier de notre cave de toutes les saletés accumulées là, provoquant un nuage étouffant dans notre refuge.

Le lendemain matin, nous nous apercevons que le toit de la maison est en feu, suite aux intenses bombardements. Des soldats allemands installés dans la cuisine s'opposent à ce que nous traversions la rue pour nous réfugier à l'hôpital. En brisant la porte du bâtiment voisin à la hache, et en enjambant les fenêtres, avec quelques difficultés, ma femme étant enceinte, nous nous échappons par l'arrière en sautant les murs des jardins. Arrivés rue de la Gare, nous avons cherché refuge dans les caves de la coopérative agricole. Elles sont déjà largement occupées et Mr PFAUWADEL nous conseille d'aller plus loin et nous fait descendre par le jardin jusqu'à la rue des Juifs où nous rencontrons un soldat allemand en armes qui nous laisse passer après lui avoir expliqué qu'il s'agit d'un groupe de femmes cherchant le local de la Croix Rouge. Nous nous sommes dirigés vers l'église et la rue des granges où une 1^{ère} cave est déjà trop pleine pour nous accueillir : c'est pareil dans une autre. Nous rencontrons le boucher GAULARD qui nous offre à manger et cherchons

abri dans la cave de la maison à tourelle contigüe du café PAGE, une fois encore toutes les places sont occupées et nous reprenons notre errance. Finalement, on trouve refuge dans la maison des Sires de Neuchâtel. Par la suite, étant sorti aux nouvelles, je rencontre Mr BOILLON, quincailler rue des lombards (Magasin Mod'Sport) qui nous invite à venir dans sa cave. Hélas, une personne a renversé une bonbonne de grésil, qui rend l'air irrespirable.

Une nouvelle fois à la rue, nous décidons de gagner le tunnel de Lonot. Au passage, on assiste à un spectacle dramatique mais inoubliable, la maison à tourelle, mentionnée plus haut, vient de s'embraser de l'intérieur ; elle semble encore intacte de l'extérieur alors que l'intérieur de la tourelle rougeoit comme u décor de cinéma.

Arrivés dans le tunnel où se trouvent plus de 100 personnes, nous y passons un jour entier et 2 nuits. L'inquiétude y est vive, le grondement des chars est proche et nous craignons que l'un d'eux traverse le tunnel. La soif nous tenaille, elle sera en partie étanchée grâce au courage d'Evariste CORGINI qui, bravant les bombardements va remplir deux arrosoirs aux fontaines de la ville.

Au matin du 9, nous apprenons que la ville est libérée. Nous avons tout perdu... mais nous sommes en vie ».



Témoignage :

(Source : cahiers du club histoire n°1 – Septembre 1994)

Réfugiés dans le tunnel, ils y retrouvent la famille PFAUWADEL dont le père est alors le gérant de la « coop », le syndicat agricole installé face à la gare (bâtiment récemment démoli). Sa fille, Odile (aujourd'hui Mme BEUCHOT, âgée de 18 ans à l'époque, témoigne :

« Lorsque les bombardements commencent, nous avons trouvé refuge dans les solides caves de la coop où de nombreux voisins nous rejoignent. Nous avons surtout peur d'être ensevelis et tout le monde prie avec ferveur, même les hommes qui ne fréquentent pas l'église. La chute d'un obus à proximité ou sur la maison (le toit et l'étage seront partiellement détruits) nous soulève de nos sièges. Nous sommes quittes pour une grande frayeur. Vers midi, un groupe e soldats allemands arrive par le jardin et voyant la table dressée dans la cave, s'y installe pour démonter et nettoyer ses armes avant d'engloutir notre repas.

Les bombardements devenant d plus en plus intenses, papa décide de trouver un autre abri que notre cave. Deux obus ont déjà touché notre maison, et les voisins sont nombreux à partager notre refuge ; Mon père leur explique, qu'à son avis, il n'y a qu'un abri sûr : le tunnel. Quelques-uns préférèrent se réfugier à la campagne vers LUXIOL. Quant à nous, nous partons avec couvertures, vêtements chauds et un peu de ravitaillement vers ce tunnel qui nous semble le refuge idéal. (Le tunnel le plus proche de la gare).

Surprise ! Beaucoup de Baumois nous ont précédés. Les premières niches sont toutes occupées et il faut aller beaucoup plus vers l'intérieur pour trouver de la place. Dès les premiers instants, le courant d'air glacial de ce tunnel en ligne droite nous surprend désagréablement et nous ne sommes guère habiles à marcher sur le ballast. Chose comique en cet instant dramatique, on retrouve telle personne chapeauté comme pour aller en visite, ou telle autre qui n'a pas hésité à apporter ses beaux fauteuils en tapisserie ! On se loge dans une de ces fameuses niches, se serrant les uns contre les autres pour avoir moins froid...

accepté. A AUTECHAUX, une brave famille nous offre l'hospitalité ; dans cette ferme, il y a aussi des Allemands avec un poste émetteur. Nous dormons à même le plancher.

Le mercredi matin, mes parents redescendent en reconnaissance puis reviennent nous chercher... 2 chars allemands ont pris position au coin de la maison. Dans l'après-midi, je crois, les tirs d'obus commencent. Nous nous réfugions tous sous la terrasse dans une espèce de fausse cave. La nuit est longue. Les Allemands viennent chercher les femmes pour faire du café, de l'orge grillé en fait. Je sors avec mon beau-père et Mr SCHMIDT pour voir ce qui se passe dans la maison ; constatant que les Allemands jetaient la literie par les fenêtres, mon beau-père les interpelle violemment. Les Allemands sont énervés et un chef menace de le fusiller. Nous rejoignons notre cave. Détail « piquant », nous avons au fond du hangar à planche, 3 WC. Voulant m'y rendre, j'y retrouve Mr SCHMIDT. A peine sortis, un obus éclate juste derrière nous ; la cloison n'est plus qu'une passoire..... Ce n'est pas notre heure de mourir....

Jeudi 7, les obus pleuvent toujours tout autour. Dans l'après-midi, la dalle de notre terrasse éclate, un obus vient de la percuter. Dans les gravats et la ferraille tordue, nous sommes tous indemnes. Parvenant à entrebâiller la porte, nous sortons. Où aller ? Que se passe-t-il à BAUME ? C'est dans le parc voisin du Château d'AS qui n'était pas encore un restaurant, dans une petite écurie, que nous passerons la nuit en compagnie de la chèvre des propriétaires. Vendredi matin, quelle aubaine, ma belle-mère sait traire, voici du bon lait de chèvre pour les enfants. Dans l'après-midi, la propriétaire vient voir sa chèvre et nous trouve là. Etonnée, elle nous conseille de nous réfugier dans une cave de la maison JOURDAN, tout au bas de la rue du FOSSE. Nous y allons, dans la rue, les fils électriques traînent partout. Nouvelle nuit de fatigue et d'angoisse. Quelqu'un transmet l'ordre de ne pas sortir sous peine de représailles. Au petit matin, au fond de la cave, une nouvelle nous parvient : les Américains sont là ! Des bruits de chars nous assourdissent, vite nous sommes aux abords de la place... C'est vrai, ils sont là !

Rentrés chez nous, nous tombons nez à nez avec des pillards dont un baumois, un ancien employé de mon beau-père, qu'il a bien du mal à faire déguerpir. La maison est maculée de sang. Les Allemands ont dû avoir des blessés ; d'ailleurs ils ont déchirés tous les draps pour en faire des pansements. La cave a été vidée, ils ont mis en perce un tonneau de cerises, croyant sans doute que c'était du vin ; ils ont répandu dans la cuisine, sur le linge, le contenu précieux, sinon délicieux, d'une bonbonne d'huile de navette. Les habits d'hommes ont disparu, à la place on trouve des uniformes... La maison n'a pas souffert des bombardements, certes il n'y a plus aucune vitre, sauf à une porte, des tuiles ont disparu et les 4 façades sont crépies d'éclats, mais ce n'est rien comparé à l'état des jardins voisins, complètement labourés par les obus et surtout comparé à la destruction de la ferme de SAINT-LIGIER incendiée par un obus... Pendant toutes ces journées, nous n'avons presque rien su de ce qui se passe ailleurs. Nous sommes totalement isolés.

Nous n'avons eu connaissance que d'un seul événement dramatique, lorsque mon beau-père, qui est descendu à BAUME aux nouvelles chez son fils, revient catastrophé nous raconter la mort du fils REGAD, pompier, tué en luttant contre les incendies du centre-ville. Il nous raconte aussi avoir vu un groupe de civils, bras levés, encadrés par des Allemands qui montent vers d'ANROZ. Il s'agit sans doute des malheureux F.F.I. qui vont être fusillés dans le jardin BÜTTERLIN ».



Témoignage :

(Source : cahiers du club histoire n°1 – Septembre 1994)

Ce dernier témoignage, un peu particulier dans son esprit, est celui d'une religieuse de MI-COUR, Sœur MARIE-ANDRE, qui résume l'ensemble de ces journées et ouvre même sur un bilan :

« Dès le 1^{er} septembre, des troupes auxiliaires envahissent les environs, semant partout la terreur. Nos voisins sont tous pillés, envahis, et pourtant les soldats passent et repassent devant nos portes sans pénétrer chez nous.

Le lundi 5 au soir, notre petite communauté est soudainement mise en émoi par l'arrivée de 12 autos d'Allemands, très corrects d'ailleurs, rassurants aussi car ils ne doivent rester ici que quelques heures pour se camoufler. Les sœurs se relaient pour monter la garde. La nuit est assez calme et les sombres pressentiments de la veille font place à la douce quiétude matinale dont nous sommes soudainement tirées par un formidable « boum-boum » et des coups de feu contre les volets : c'est la résistance, le signal de la bataille et nous sommes en plein feu !

Mère Marie-Madeleine court à la chapelle et distribue la Sainte-Communion à celles qui sont présentes. Moment peut-être le plus poignant de la bataille.

Il y a le feu derrière le sapin, c'est un tank qui brûle... Alors chacun prend sa valise et descend à la salle à manger ou à la cuisine devenues une véritable « société des nations » ! Les Allemands ont pris la fuite par le verger, abandonnant leur butin : couvertures, autos... Les 4 prisonniers américains sont tout heureux de se voir libérés et consomment tranquillement leur tasse de café pendant que les Français, fusils à la main, pénètrent dans l'appartement disant « n'ayez pas peur, mes sœurs, on les aura ! ».

Pendant ce temps, dans le parc, la résistance et quelques personnes aussi animées par l'instinct de recueillement, il y en a toujours, procèdent à l'inventaire et au dépouillement des véhicules allemands. La propriété est bientôt transformée en un vaste « marché aux puces » où chacun prend ce qu'il peut.

A peine remises de cette émotion, le jardinier et les locataires du bas arrivent tous émus avec les 3 enfants, nous demandant l'hospitalité, car leurs vitres sont entièrement brisées. La maison d'en face vient de recevoir un obus, il y a de la fumée et les « boum-boum » reprennent de plus belle jusqu'à midi. La résistance s'installe derrière le mur du croquet près de la cabane des lapins et de là vise un train allemand qui est atteint et qui brûle...

On pense qu'il s'agit d'un train de munitions, mais ce sont des soldats qui en descendent et qui répondent à nos hôtes, si bien que les coups partent de chez nous et nous arrivent en droite ligne.

Mère Marie-Madeleine décide la descente à la cave et on commence le chapelet. Vers midi, la canonnade s'apaise. On remonte à la surface pour prendre le repas préparé entre deux feux par nos cuisinières. Les familles BRISCHOUX, BOUVIER, Blanche et Colette finissent par se loger autour de la table de la cuisine tandis que Mlle CECILION vient nous tenir compagnie. Mais la canonnade reprend bien vite et un 1^{er} incendie est allumé au château Hugon à une centaine de mètres de chez nous. Six des nôtres viennent d'être fusillés au même endroit.

Vers 3 heures, nouvelle arrivée des troupes allemandes. Emotion de Sœur Marie-Paule en voyant arriver dans la cuisine un blessé escorté par un Allemand. Le malade est très pâle mais semble reprendre vie en même temps que son compagnon disparaît. Il s'agit du garde forestier qui vient d'échapper

